
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00460506 9



LES

FEMMES,

LEUR CONDITION

ET

LEUR INFLUENCE

DANS L'ORDRE SOCIAL

chez différents peuples anciens
et modernes.

PAR JOS.-ALEX. DE SÉGUR.

Les Hommes sont les lois,
Les Femmes font les mœurs.

Avec six Gravures.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, quai Voltaire, n.° 2,
et à STRASBOURG, grand'rue, n.° 15.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

AN. XI — 1803.


LIBRARY
APR 1 1963
UNIVERSITY OF TORONTO

LES FEMMES.

SIÉCLE DE LOUIS XVI.

Moins les événements politiques ont d'importance, plus la société, les mœurs et les usages prennent de valeur, plus on doit observer la réaction qu'ils produisent sur les esprits qu'ils amollissent, et sur la conduite des individus, dans les grandes crises qui suivent un long repos. On en eut l'exemple sous le règne de Louis XVI.

Je me vois forcé d'entrer dans quelques détails historiques des commencements et des malheurs de ce règne, parce que les Femmes y ont trop contribué, y ont joué un rôle trop actif, pour qu'en parlant d'elles, je ne sois pas conduit naturel-

lement à en retracer quelques événements. La fin du règne de Louis XV, le commencement de celui de Louis XVI, ont un aspect à peu près semblable. Il existe cependant des nuances que j'essayerai de faire sentir. Mais il faut que le lecteur me permette des détails qui, peut-être, lui paraîtront minutieux, et devoir plus appartenir à des mémoires qu'au genre de cet ouvrage. J'ai dit que déja sous Louis XV tout parut s'*amoindrir*. Sous Louis XVI, les choses allèrent en décroissant.

Les actions, la conduite, les écrits des Femmes suivent nécessairement la teinte de leur siécle ; on les vit héroïques dans les temps de chevalerie, mais on n'a presque plus à peindre que des petites maîtresses, chez nos modernes (*).

(*) Les lettres seules en ont distingué quelques-unes.

Quand les tableaux se rapetissent, ce sont les modèles qu'il faut en accuser, et non le pinceau qui doit être fidelle.

Les Femmes, leur influence sur les mœurs, sous le règne de Louis XVI.

Dans un état monarchique, le caractère et les goûts du souverain influent toujours sur les mœurs du peuple qu'il gouverne.

En France, le besoin d'imitation est tel que, lorsque la cour cessa de dicter les usages et les modes à la capitale qui les rendait aux provinces, la nation alla les chercher chez les étrangers. Ce fut vers la fin du règne de Louis XV, et au commencement de celui de Louis XVI, que l'*anglomanie* s'établit en France. Le vieux roi ne voulait plus que le repos, et son jeune successeur cherchait moins à vivre en roi qui dirige tout, qu'en

chef de famille modeste et simple. Qu'on ne regarde point cette remarque sur l'anglomanie, comme une observation puérile. Chez les Français principalement où tout semble fait pour occuper plus les yeux que la pensée, les formes, les habillements, les habitudes influent plus qu'autre part sur les mœurs; et dans un pays où tout est prestige, l'éclat est une source du respect, et l'étiquette, la sauve-garde de la puissance.

Eclat, prestige, étiquette, tout se détruisit sous Louis XVI. Il en résulta des maux incalculables. Les Femmes y concoururent. Par une contradiction frappante, le roi le moins galant leur livra la France : c'est ce que je vais essayer de développer.

Effet des mœurs sur les événements politiques et l'altération du pouvoir.

J'ai présenté le sort des Femmes pendant le règne de Louis XV, sous un jour défavorable. Je crois avoir montré qu'on avait cherché à avilir ce sexe, par système. Un roi aussi aimable que François I.er, eût eu lui-même de la peine à faire revivre la galanterie, et Louis XVI était le monarque le moins propre à cette tentative, par ses goûts et par la simplicité de ses formes. Brusque et franc par nature, respectant les Femmes, et n'en aimant qu'une, il s'occupait peu de leur plaire. S'il eût régné dans un siécle moins corrompu, Louis XVI aurait servi d'exemple; il eût encouragé les bonnes mœurs. Nos bons aïeux l'auraient apprécié, admiré, sans doute imité. Mais, arrivé sur le trône, au moment d'une dissolution générale, il ne pouvait pas plus ramener

les vertus par sa morale personnelle, que faire renaître la galanterie par son goût et son extérieur qui semblaient l'en éloigner.

Révolté des tableaux qu'il voyait, son mécontentement devint une sorte de misanthropie. Il essaya et désespéra promptement de ramener les mœurs qu'il chérissait, et la dignité du trône qu'il regrettait secrètement. Fatigué d'une lutte inutile, il souffrit que l'étiquette pour laquelle il avait manifesté son goût dans les premiers jours de son règne, s'altérât. Le mépris qu'on en fit accrédita les usages familiers que l'on mettait à la mode. Les Femmes même le soutinrent, sans se douter du tort qu'elles se faisaient. Les choses en vinrent au point que les courtisans, presque honteux des décorations qu'ils avaient obtenues et tant desirées, daignèrent à peine les porter. Ils affectaient même d'en diminuer l'appa-

rence. Les plus grands seigneurs s'habillèrent comme leurs valets : au spectacle, dans les lieux d'assemblée, on ne parut plus qu'en bottes, en frac ; le peu de formes dans les manières suivit l'indécence de l'habillement ; en cessant de respecter le public, on oublia toutes nuances en société. Déja l'on saluait une Femme avec légèreté ; les Hommes se tutoyaient devant elle : à peine lui laissait-on le pas. Sous Louis XV, on était aussi corrompu, mais au moins avait-on quelqu'idée de déférence pour l'âge et le sexe. Sous Louis XVI, on fut aussi vicieux, et il ne resta qu'à peine le souvenir de la politesse. Cet état de choses était un des plus contraires à l'existence des Femmes. Quelques-unes d'elles, à la ville, à la cour, voulurent, par leur âge, leur considération, opposer une digue à cette révolution dans les mœurs... On les laissa parler. Les jeunes, plus par

instinct que par une véritable élévation, sentirent qu'en effet leur rôle dans la société devenait peu flatteur; mais la mode les entraînait, et telle est quelquefois la décadence des mœurs, que l'on aime mieux être dégradé que ridicule.

La reine montant sur le trône avec de l'esprit, de la beauté, le desir de plaire aux Français, et cet instinct de grâces qu'elle ne déploya qu'après s'être façonnée à l'élégance française, eut le grand mérite, par un tact naturel, par respect pour le roi, pour le trône qu'elle partageait, de ne point suivre ces nouvelles modes. Souvent même, elle les tournait en ridicule. Elle sentit bientôt le tort de ces formes peu décentes qui s'établissaient dans la société. Elève d'une mère aussi distinguée par son esprit, que par son caractère et ses vertus, comme Femme, son amour-propre fut blessé; comme reine, sa dignité souffrait. D'ailleurs, ha-

bituée dès son enfance à entendre parler de la magnificence de Louis, de la splendeur de la France, de la galanterie de ce peuple aimable, si plein d'égards pour les Femmes, elle ne retrouvait rien qu'elle pût appliquer à ces brillants récits, et qui lui donnât la moindre idée du tableau flatteur que son imagination avait encore embelli. Elle vit pourtant bien qu'on ne l'avait pas trompée, mais que le bon goût, le bon ton se détruisaient chaque jour. Elle fit quelques efforts pour ramener cette urbanité dont les souvenirs même lui plaisaient. Des fêtes dont elle faisait le principal ornement, jetèrent un instant d'éclat sur la cour; mais le retour aux formes anciennes, à l'étiquette, ne dura que peu de temps. Les fêtes cessèrent, la reine ne se montra presque plus. S'étant concentrée dans une société très-restreinte de gens trop imprévoyants qui l'aimèrent plus comme une particulière, que comme

une reine, ses amis lui laissèrent oublier sa grandeur, pour le charme d'une vie monotone et tranquille.

C'est, peut-être, le seul tort que l'on puisse reprocher à cette société qu'on a trop calomniée. Elle a eu longtemps un grand pouvoir, a fait du bien à beaucoup de gens, et n'a fait de mal à personne.

La reine suivit donc la pente qui la portait à vivre avec simplicité. Elle y joignit le tort de paraître quelquefois en public à Paris, moitié incognito, moitié comme souveraine. Le public hésitait à l'applaudir, et s'accoutumait à cette incertitude. Bientôt, on attribua malignement à l'indifférence du peuple ce qui ne fut longtemps que l'embarras de reconnaître la reine. Elle oubliait que si le Français aimait ses rois, il aimait aussi le faste qui doit les entourer, et que par un sentiment natu-

rel, il semble que l'objet à qui l'on rend hommage, n'a jamais un cadre assez brillant.

De son côté, le roi qui n'était sorti de ses goûts que pour plaire à la reine, revint à ses modestes habitudes. Il donnait à l'étude, à la lecture, tous les moments qu'il ne consacrait pas à sa famille, ou aux conseils. Son seul divertissement était la chasse, à laquelle il n'admettait plus que cinq ou six courtisans, diminuant même la magnificence de ces plaisirs qui, sous ses prédécesseurs, avaient eu tant d'éclat. Tout paraissait tendre au dépouillement du trône. M. de Saint-Germain détruisit la maison du roi, et acheva par là d'enlever à la cour une pompe nécessaire. Ce changement, sans attaquer encore la puissance, en faisait disparaître les marques. Versailles devint une vaste solitude; excepté le dimanche matin, on n'y

voyait personne. Ce jour même, dès l'après-dîner, tout fuyait vers Paris. Si les courtisans abandonnaient le palais, le roi en sortait au même instant pour faire des promenades solitaires; la reine, pour aller à Trianon. Les uns semblaient fatigués d'offrir des hommages, les autres d'en recevoir. On cherchait dans ce beau palais, et les souverains, et leurs traces et leur cour. Tout s'était éclipsé. Le présent semblait nous annoncer l'avenir.

Quelquefois, dans ce joli pavillon de Trianon, le roi se réunissait à la reine et à sa société. Il y passait des journées heureuses et calmes, donnant plus l'idée d'un riche particulier dans sa terre, que du descendant des Bourbons, au milieu des miracles que Louis XIV avait créés.

Crédit des Femmes à la cour.

Comme la reine exerçait un grand empire sur l'esprit du roi, et que la comtesse de Pol..... avait beaucoup d'ascendant sur celui de la reine, on pouvait dire, en quelque sorte, que les Femmes régnaient ; mais c'était sans éclat. Ce pouvoir n'avait, ni le brillant d'une faveur éclatante, ni le caractère imposant d'une autorité partagée. Ce n'était qu'un crédit soutenu qui, dû plutôt à l'attrait et à la faiblesse, que forcé par de grandes qualités ou de grandes intrigues, ne donnait ni poids dans le présent, ni célébrité pour l'avenir.

M. de Calonne parut sur la scène politique ; homme d'esprit, aimable, ayant ce qu'il fallait pour être porté à la faveur par les Femmes, mais manquant essentiellement de la suite et du caractère nécessaires pour se soutenir contre

leur inconstance et celle de la cour. Doué d'une imagination féconde, et voulant appliquer de grands remèdes à de grands maux, la rapidité de ses conceptions ne lui laissait pas le temps d'apercevoir les obstacles; ses idées n'étant pas assez développées, les difficultés de l'exécution donnèrent beaucoup de prise à ses ennemis.

La première pensée de l'impôt sur le timbre et de l'impôt territorial sauvait l'état; la seconde pensée des notables l'ébranla; le renvoi de ce ministre l'a perdu.

La reine, d'après son caractère et l'éducation qu'elle avait reçue, était naturellement frappée de tout ce qui portait un caractère de grandeur. Elle fut d'abord éblouie de ce que ce projet des notables avait de brillant et de noble pour le roi; bientôt les inconvénients l'inquiétèrent; l'intrigue du cardinal de Loménie, aussi

porté par les Femmes, l'entoura. Ce fut un spectacle curieux que la lutte de ces deux rivaux, soutenus l'un et l'autre par une armée de Femmes qui combattaient pour eux. Le cardinal plus astucieux, moins occupé de ses plaisirs, ourdit sa trame avec plus d'adresse; il l'emporta. On séduisit la reine, et bientôt cette princesse ne regardant plus M. de Calonne que comme un homme d'esprit, dangereux par sa légèreté, loin de l'appuyer auprès du roi, hâta sa perte en l'abandonnant (*). Certes, elle fut trompée d'une manière cruelle; mais si sa conduite fut repréhensible, son but ne l'était pas. Elle cherchait la gloire du roi et des remèdes certains contre les dangers qui menaçaient la France. En vain, avait-elle de l'esprit naturel et plus de tact qu'on

(*) Il avait prédit souvent au roi lui-même, qu'il aurait de la peine à le soutenir contre ses ennemis.

ne lui en accorda, sur les choses importantes : il était facile, avec la finesse du cardinal, de présenter à cette princesse les plans de M. de Calonne comme funestes ; et ceux qu'on proposait d'y substituer, comme plus conformes à la fermeté qu'il fallait déployer contre des partis déja trop agités.

Ce ne fut donc point l'esprit d'intrigue qui égara la reine, en ce moment. A quoi pouvait-il lui servir? Son crédit sur l'esprit du roi était établi, d'une manière irrévocable. Que M. de Calonne, ou le cardinal eussent été écoutés, elle n'en aurait pas eu moins d'influence. On ne pouvait pas la regarder comme une favorite règnant momentanément à l'ombre du crédit d'un ministre qu'elle mettait en place. Non, elle se trompa ; et malheureusement, tout était fait pour la tromper. Je l'ai dit : ce que les plans de M. de Calonne avaient de brillant, de-

vait plaire à la reine ; mais tout-à-coup, les novateurs s'étant emparés de l'occasion, que cette première démarche leur donnait d'énoncer avec plus d'audace leurs idées destructives de la puissance, la reine a dû s'effrayer d'un tableau que les ennemis de M. de Calonne exagéraient encore à ses yeux. Elle a dû, par sa dignité naturelle, par le remords d'avoir soutenu ce projet qui pouvait avoir des suites alarmantes, non-seulement y renôncer, mais se jeter avec ardeur vers les idées de force répressive, que le cardinal présentait, sans avoir, ni les moyens, ni les talents de les employer. C'est ce qu'il prouva, en hâtant par l'imprudence de ses opérations, l'explosion du 14 juillet 1789.

Ce fut donc, en quelque sorte, à l'influence des Femmes que l'on dut la révolution.

Conduite des Femmes, aux approches de de la révolution.

Si la cour, par sa conduite et sa faiblesse, avait dès longtemps causé ses malheurs, la société préparait à Paris, sans le savoir, toutes les routes aux nouvelles idées.

Jamais les Femmes ne firent jouer plus de ressorts qu'à cette époque, lorsque l'importance des événements auraient dû les condamner au repos et au silence. Trois Hommes furent mis longtemps en concurrence dans le cabinet, dans les projets et les coteries des salons. Ces trois rivaux étaient M. Necker, M. de Calonne et M. le cardinal de Loménie. A la vérité, M. de Calonne était alors disgracié, le cardinal régnait, et l'on préparait la puissance de M. Necker. Cette position éloignait tout choc et tout

combat ; mais, comme les armées principales de ces ministres étaient composées en grande partie de Femmes, il n'y avait ni tranquillité pour le vainqueur, ni résignation pour le vaincu, ni stagnation pour celui qui n'avait que des espérances.

Les Femmes ne se découragent point dans l'adversité, ne se calment point dans les succès, et ne savent point espérer en silence (*).

On remarquait donc trois partis de Femmes bien prononcés qui, plus ou moins vivement, se faisaient une guerre continuelle, tantôt sourde, tantôt plus éclatante, le tout selon les circonstances.

Un quatrième parti plus dangereux encore, était celui des Femmes attachées purement aux novateurs. Sans avoir de

(*) Aussi n'y a-t-il jamais de calme pour leurs créatures. Celui qui se sert de leur crédit, s'engage à dépendre d'elles.

héros à mettre en avant, elles voulaient, à quelque prix que ce fût, le renversement de ce qui existait, ayant pour but le désordre; pour fanal, de fausses lumières; et pour guides, des gens qui, n'ayant rien à perdre en réputation et en fortune, les avaient mises à leur niveau. Elles devinrent les moyens les plus rapides de la propagation révolutionnaire.

Influence des Femmes sur l'opinion.

« Un écrivain a dit assez durement :
« adressez-vous aux Femmes pour ré-
« pandre des idées nouvelles; elles re-
« çoivent aisément les opinions, car
« elles sont ignorantes; elles les répan-
« dent facilement, car elles sont légères;
« elles les soutiennent longtemps, car
« elles sont têtues. »

On doit remarquer, en effet, qu'en

France (*) surtout, elles exercent une influence assez habituelle sur nos opinions.

Arbitres de la mode et de toutes les nouveautés frivoles ou importantes, maîtresses de l'opinion des salons où elles règnent, où l'on veut leur plaire, elles doivent d'autant plus influer sur notre conduite, qu'un Français est homme du monde avant tout ; qu'il vit plus dans la société que dans son cabinet ; que dans les salons, on décide de sa réputation, de ses succès ; que l'amour et le plaisir l'y appelant sans cesse, il doit être esclave des brillantes souveraines qui y dictent des lois. Non-seulement, la foule commune des Hommes ressent cette domina-

(*) En Angleterre même, la duchesse de Dev... avait, il y a quelques années, une existence politique.

tion; mais de tout temps, presque tous les gens en place ont eu de la peine à s'y soustraire.

Conduite des Femmes, au commencement de la révolution.

Les Femmes suivirent, dans la révolution, l'impulsion de leur caractère. Incapables de rien prévoir, leur esprit et leur légèreté se jouaient des événements les plus graves. Pendant que les unes aidaient à exciter les orages politiques, les autres riaient des symptômes d'anarchie, les plus alarmants. Leur gaieté dangereuse, leurs propos inconsidérés, firent un mal incalculable. Montrant plus d'amour-propre et de vanité, que de véritable élévation, n'écoutant que la passion du moment, sans consulter les dangers de l'avenir, profitant de leur empire sur l'opinion, elles

excitèrent les Hommes sur lesquels elles avaient du crédit, non à se défendre avec force et dignité, mais à n'opposer aux progrès des novateurs, qu'une résistance d'inertie et une guerre de petits écrits, de paroles oiseuses, qui piquait leurs ennemis, quand il fallait les combattre avec audace, et chercher à les terrasser. Elles eurent encore un plus grand tort; elles engagèrent tous ceux que l'on dépouillait à ne prendre aucune des places nouvelles qu'elles tournèrent en ridicule. Tous les emplois furent occupés par leurs adversaires, et le mal fut sans remède.

Mais, si la conduite des Femmes fut répréhensible, au commencement de nos guerres intestines, combien elle fut brillante quand nos dangers devinrent pressants! Jamais, elles ne parurent dans un jour plus favorable, plus fait pour illustrer ce sexe qui, du sein des plaisirs, du

calme et de l'espèce de décadence où il était tombé, s'éleva soudain à la hauteur des circonstances, sans rien perdre de sa sensibilité, déploya un courage et une énergie que l'histoire doit recommander à la postérité.

Réflexion sur le courage des Femmes.

Essayons de retrouver dans le caractère des Femmes, les sources et les causes réelles de ce courage si peu compatible en apparence avec leur faiblesse, leur éducation et la timidité qui leur est propre.

J'ai dit que leurs qualités étaient souvent en repos, et leurs agréments presque toujours en action. La raison en est simple. Le desir de plaire est inné en elles, tandis que le besoin d'estime ne paraît être dans leur ame, qu'un fruit de l'éducation. Mais il existe de plus, dans

ce sexe, un sentiment secret de grandeur d'ame qui, sans donner habituellement des symptômes de sa présence, semble être une flamme précieuse et toujours entretenue, jusqu'au moment d'une explosion subite et imposante. Aussi plusieurs Femmes qui paraissent légères, insouciantes, portent en elles, comme d'autres, et sans le savoir, ce foyer ardent qu'une grande occasion allume. Dès-lors, un sentiment inconnu les enlève à des volontés frivoles, et les attache à leurs devoirs, trop négligés dans des temps paisibles (*). Mais il faut, pour

(*) J'allais solliciter tous les jours la liberté de quelqu'un chez le ministre. Je fus frappé de la suite avec laquelle une jeune Femme y venait pour le même objet. « Mon Dieu, lui dis-je, Madame, vous « devez être bien lasse de vous lever de si bonne « heure tous les jours, et dans une saison si rigou- « reuse : je demande, depuis un mois, me répon- « dit-elle, la liberté de mon mari. Je suis constam- « ment ici à huit heures du matin; pour que ma

ce changement, que leurs malheurs soient à leur dernier période, que les périls de ce qu'elles aiment, soient extrêmes, pressants. Car, toujours fortement émues par le présent, elles semblent se jouer de l'avenir.

Voilà, je crois, la véritable raison de leur conduite sublime, dans la révolution. Ce changement subit qui se fait en elles au milieu des périls, n'est jamais le fruit de la réflexion ; c'est toujours l'effet du sentiment. L'affreuse subversion dont nous avons été témoins, ayant atteint tous les sentiments de mère, d'épouse, de fille, de sœur, d'amie, une Femme a pu ressentir à la fois toutes les flammes qui,

---

« toilette soit faite, il faut que je me lève à sept, et « vous jugez combien cela est fatigant ; car je ne « peux pas manquer un bal, et je rentre chez moi « à cinq heures, après avoir dansé toute la nuit. »

jusque-là, ne brûlaient que tour-à-tour dans son cœur; et que la même étincelle vint alors allumer, au même moment. Que l'on essaye de se peindre à quels mouvements ce volcan intérieur a pu porter des êtres naturellement irritables, et l'on retrouvera les causes des exemples de courage que les Femmes nous ont donnés, dans toutes nos convulsions révolutionnaires.

Sur quelque classe que l'on jette les yeux, on ne voit chez les Femmes, aux moments les plus cruels de la révolution, que sensibilité, présence d'esprit, humanité, courage d'action, lorsque les Hommes n'ont presque tous montré que celui de la résignation. Remarquons encore à la gloire des Femmes, que lorsqu'il s'agissait de sauver quelqu'un, elles oubliaient leurs opinions, leurs passions les plus ardentes. Sorties de leur sexe

par l'exagération des Hommes qui les guidaient, pour peu qu'elles eussent reçu d'éducation, on était presque sûr de les ramener, de les toucher, en leur proposant un trait d'humanité.



CONDUITE DES FEMMES

au commencement de la révolution.

Le plus beau pays de la terre par son site, le plus brillant par ses ressources, par les productions de l'art et de la nature, le plus calme et le plus attrayant par ses mœurs, se couvre tout-à-coup d'un voile sombre et sinistre : une subversion immense se prépare. Au même instant, tout semble avoir besoin de changer et de forme et de place, par les secousses

les plus violentes et les plus faites pour imprimer la terreur.

Au milieu de ce désordre effrayant, les Femmes, qui, la veille encore, étaient la parure de la société tranquille, restent immobiles d'étonnement encore plus que d'effroi. Faibles, nées pour la crainte et le repos, la crainte et le repos ne semblent plus faits pour elles. La flamme brille, le sang coule, tout s'anéantit à leurs regards; la peur seule de ne pas être utiles, vient s'emparer de leurs ames. Des larmes inondent leurs yeux, mais le sentiment seul les arrache. Où sont-elles? Est-ce loin des périls, dans des réduits obscurs, où leur timidité naturelle devrait les conduire? Non. Quelques-unes se précipitent au milieu des armes, des feux et du carnage, pour suspendre au moins quelques crimes, si elles ne peuvent les empêcher.

Quelles sont ces Femmes éperdues qui courent à pied sur cette route?... Elles fuyent!... Le fardeau qu'elles portent est leur trésor, leur bien le plus cher. Oui, elles fuyent. Mais ce trésor pour lequel elles frémissent, c'est leurs enfants... N'ayant pu arracher leurs époux aux périls qu'ils affrontent, elles courent à la frontière la plus prochaine, confient un dépôt si précieux à des mains sûres, et sans donner même le temps à leur force de se réparer, reviennent se replonger, avec l'autre partie d'elles-mêmes, dans les dangers que ceux-ci s'obstinent à courir.

Les prisons se remplissent, les dénonciations attaquent l'innocence effrayée; à peine les bureaux des réclamations sont-ils entr'ouverts. Ces êtres qu'on aperçoit au lever de l'aurore sur le seuil de la porte, ce sont des Femmes. Insensibles

à la rigueur de la saison, elles ont passé la nuit sur ces degrés glacés, dans l'incertain espoir d'offrir un mémoire simple et touchant à une main sanguinaire qui le repoussera.

Voyez, sous la longue voûte de cette prison, une Femme exténuée de fatigue, et courbée sous le fardeau qu'elle porte. . . . . Faible, délicate, elle ne peut parvenir jusqu'à son fils qu'une prison horrible sépare d'elle. . . . Elle s'est exercée, pendant un mois, à porter les fardeaux les plus lourds; sous l'habit d'un porte-faix, elle trouve le moyen de se rapprocher de son fils. Un jour, la dureté des geoliers est telle, qu'ils chargent sa faiblesse d'un poids énorme. Elle tombe écrasée sous le faix qui l'accable; heureuse encore de rendre le dernier soupir auprès d'un fils qu'elle adorait. Son dernier regard est pour lui.

Emeutes effrayantes, prisons, échafauds, massacres, incendies, symptômes horribles de la terreur, vous nous offrez partout les Femmes occupées à diminuer vos désastres. Ici, ce sont des larmes qu'elles essuyent, là des blessures qu'elles cherchent à fermer; plus loin, c'est une victime qu'elles exhortent au courage. Enfin, de toutes parts, les Hommes causent tous les malheurs; de toutes parts, les Femmes les réparent et les adoucissent (*).

Et vous, princesses respectables et malheureuses, vous dont le courage parut égaler l'infortune, quels exemples

(*) Au moment où j'écris, j'apprends qu'un général nègre, servant sous Toussaint-l'Ouverture, a une Femme remplie d'humanité, qui s'expose à tout, pour sauver les malheureux prisonniers, dans l'affreuse guerre de Saint-Domingue. Son mari condamnant sa pitié, l'a vingt fois menacé de la faire périr; rien ne ralentit son zèle. Elle craint bien moins

admirables de dévouement n'avez-vous pas donnés, dans votre adversité ! Plus en vue que les autres Femmes sur lesquelles votre rang vous faisait dominer, déchues tout-à-coup de vos grandeurs par des revers inattendus, vous pouviez être plus faibles. Mais vous avez voulu disputer avec tout votre sexe, de courage et de sensibilité.

Admirez cette Femme dont le maintien, à la fois imposant et doux, annonce toutes les vertus ! C'est M.me Elisabeth. Ange tutélaire et brillant de

---

l'exécrable férocité de son époux, que de n'être pas assez utile aux victimes de la guerre. Ainsi donc parmi cette race d'êtres sans éducation, une Femme est pénétrée de commisération pour ceux qu'on lui fait regarder comme ses ennemis ! l'humanité, la première des vertus, la plus utile à l'ordre social, s'empare de son ame ! elle honore sa vie par des traits d'héroisme qui pourraient illustrer celle des Hommes les plus éclairés et les plus courageux !

candeur et d'innocence, placée près du roi, partageant ses dangers, sa seule présence attendrit et rassure. Des hommes armés violent l'enceinte du palais, les portes s'ébranlent ; elles se brisent ; on demande la reine à grands cris ; c'est la mort qu'on lui prépare. Les assassins égarés prennent M.me Elisabeth pour elle ; elle va périr. Ceux qui la défendent, veulent la nommer. *Ne les détrompez pas*, *s'écrie-t-elle !*... Et pour sauver sa sœur, elle s'élance au-devant des périls, dont le ciel seul la préserva dans ce moment. Touchante énergie ! mot sublime ! Les ames tendres sont le sanctuaire qui vous conserveront pour l'immortalité.

Vive amitié, sentiment divin, mais qui souvent n'inspire pas de si grands sacrifices que les passions plus violentes, vous seul avez porté M.me de Lamballe

à un dévouement dont le souvenir fait répandre des larmes.

Je dois à la vérité, je dois à mon respect pour la mémoire de cette princesse infortunée, d'entrer dans quelques détails sur sa conduite envers la reine, au milieu des secousses de la révolution (*).

M.me de Lamballe vint en France, parée de la naïveté de l'enfance, de l'éclat de la jeunesse, et des douces vertus qui sont le cortége de cet âge heureux.

Elle fut livrée à un maitre plutôt qu'à un époux, et ce maître était un de ces

---

(*) Des anecdotes sur la vie de cette princesse ont paru il y a six mois : presque tous les détails qu'on y rapporte sont faux ou altérés. Il est juste de rectifier ces erreurs, et d'empêcher que la masse du public ne prenne une fausse idée des dernières années de cette princesse, lorsqu'elles sont faites pour honorer sa vie.

hommes foibles que la nullité pousse à la dépravation. L'enseignement et l'exemple des vertus n'avaient fait germer en lui que l'attrait du vice et le délire des passions. Elle sut obtenir ses éloges, et le forcer à la considération ; mais elle ignora toujours s'il avait un cœur.

Sa conduite dans cette position également triste et délicate, lui valut les égards constants de son beau-père (*), de cet homme bienfaisant, dont le nom révéré même au milieu de la corruption générale, était devenu le synonyme de toutes les vertus.

Le veuvage prématuré de M.me de Lamballe lui imposa le devoir d'une longue retraite à l'abbaye Saint-Antoine. L'amitié en fit le charme ; elle y connut des personnes respectables, dont les in-

---

(*) M. le duc de Penthièvre.

térêts devinrent les siens, et que le monde n'éloigna jamais de son souvenir.

Elle reparut à la cour, brillante de fraîcheur, d'élégance et de grace. La reine souhaitant de l'y fixer, demanda pour elle la sur-intendance de sa maison, et profita de la sienne pour y vivre dans une société privée. Mais les formes anciennes, le choix des personnes et la dignité des rangs l'y suivirent toujours.

Ce fut entre la jeune reine et la jeune princesse, l'époque de la plus tendre intimité.

Lorsque cette intimité s'affaiblit en se partageant, rien n'altéra du moins l'amitié et la confiance.

Tout justifiait ce dernier sentiment; une inviolable discrétion, une respectueuse ignorance de ce qu'on voulait dissimuler, une scrupuleuse délicatesse

dans le petit nombre des conseils que permettait le rang suprême, et dans le nombre encore plus petit de ses sollicitations et de ses demandes. Toutes ont honoré son discernement, toutes ont prouvé sa réserve dans l'emploi de son crédit, et ce ne serait pas un faible hommage à rendre à sa mémoire, que de nommer ceux qu'elle a distingués pour les servir, et ceux qu'elle a refusé d'appuyer de ses moyens.

Beaucoup d'amis et peu de crédit et de créatures; beaucoup de qualités sociales et peu d'éclat; le goût des arts aimables; telle fut la situation de M.me de Lamballe, jusqu'à l'époque désastreuse où de grandes circonstances révélèrent son grand caractère. Le sang du prince Eugène ne se démentit point; la prudence lui parut une lâcheté, l'attachement et la reconnaissance se converti-

rent en un dévouement héroïque, à l'appel du devoir; d'immenses et cruels sacrifices ne lui coûtèrent pas plus que l'accomplissement journalier des moins pénibles soins.

Instruite à Aix-la-Chapelle de l'abandon où se trouvait la reine, par l'éloignement forcé de la plus grande partie de sa maison, M.me de Lamballe accourut se précipiter volontairement dans le gouffre que sa prévoyance avait su d'abord lui faire éviter. Elle ne calcula rien, et montra plus d'empressement à partager les périls de la reine, qu'elle n'en avait jamais eu pour s'associer à son éclat. Elle parut avec courage près du roi dans cette fatale journée du 23 juin, où la dignité royale immolée témoignait d'avance comment le monarque serait immolé lui-même.

Depuis, on fit sur elle de longs essais de

la terreur et de l'outrage ; mais on n'obtint que son mépris, sans parvenir à lui faire connaître la crainte. Ce courage réfléchi, sans ostentation, comme sans effort ; cette résignation calme, éclairée, qui voyait les dangers et les bravait pour être utile, la distinguèrent sans cesse jusqu'à l'instant fatal où son sort présenta le plus grand exemple de férocité, dont la scélératesse ait effrayé le monde et souillé nos annales (*).

J'ai parlé de la reine sous les rapports politiques ; il est temps de la montrer à l'instant où, dépouillée de toute la pompe du trône, elle n'était plus qu'une Femme énergique, luttant avec courage contre une si grande infortune.

Ceux qui ont desiré plus de suite

(*) On sait qu'elle périt le 2 septembre aux portes de sa prison.

dans sa conduite, quelquefois plus de grandeur dans ses décisions, ne se sont pas mis à sa place.

Son vrai malheur est d'avoir eu des qualités, et des défauts entièrement opposés à ceux du roi. La différence de leur caractère a dû rendre ses qualités inutiles, et faire ressortir davantage ses défauts. Femme de Louis XIV, sa dignité naturelle eût été de la grandeur; Femme du modeste Louis XVI, elle ne parut être que de la vanité. Son crédit n'ayant longtemps porté que sur de petites choses, diminua sa considération; et plusieurs vertus, qu'elle possédait comme souveraine, s'éteignirent dans le rôle de particulière que les circonstances lui offrirent, qu'elle accepta avec trop de facilité, et dont la modestie du roi lui fit une sorte de mérite. Donnant des conseils au monarque avec franchise, d'après son caractère et ses opinions, se

conduisant ensuite par soumission, d'après les principes de résignation de Louis XVI, il dut en résulter cette apparente inconséquence qu'on lui reprocha. Si elle eût régné seule, ou avec un époux qui eût partagé la dignité de son caractère, on l'eût vu s'élever tout-à-coup, du sein de la vie trop simple à laquelle elle s'était réduite, à la hauteur des circonstances, et disputer sa couronne à ceux qui avaient décidé de la lui arracher.

Que l'on examine la conduite noble et touchante de Madame, fille du roi, maintenant M.me la duchesse d'Angoulême, on retrouvera tous les principes de grandeur d'ame que sa mère lui a donnés; on devinera la source de ce courage, qui, dès l'âge le plus tendre, au fond de sa prison, commanda le respect même à ses persécuteurs. C'est aux leçons secrètes de la reine qu'elle dut ces qualités prématurées qui fournirent à

son esprit tant de mots touchants sur sa cruelle situation, à son cœur tant de mouvements de sensibilité profonde, pour sa famille infortunée, et pas un mouvement de haine contre sa patrie qui lui avait couté tant de larmes.

Pour juger le caractère de la reine dans la révolution, il faut choisir les instants où elle a pu s'isoler; où, maîtresse d'elle-même, elle a pu développer tous ses moyens.

Ayons le courage de la suivre au tribunal. Des juges qui ne méritent pas le nom d'hommes, ont l'atrocité de l'accuser d'avoir corrompu M. le Dauphin; elle se lève avec une vertueuse indignation, et s'écrie : *J'en appelle à toutes les mères!*... L'antiquité n'offre rien de plus beau que cette réponse.

Rappelons-nous aussi ce moment où le roi veut exiger d'elle de retourner à

Vienne, pour sauver sa tête. C'était un ordre formel; tous les moyens étaient prêts, assurés. *Non*, dit elle au monarque, *ma place est de vivre et de mourir aux pieds de votre majesté.*

La reine eut donc, en différentes occasions, tous les genres de courage.

En général, si l'on jette un coup-d'œil impartial sur la conduite des Femmes dans la révolution, comment ne pas remarquer que, hors une seule (*), aucune d'elles, n'a montré un instant de faiblesse. Chacune portait dans sa fermeté les nuances de son caractère. Sous ce rapport, en comparant les deux sexes, on voit que le courage des Hommes est à peu près le même, tandis que celui des Femmes se modifie, et prend des teintes entièrement différentes.

(*) M.me Dub....

Observons la force sublime de la reine et de M.me Elisabeth, à leur dernier moment. Toutes deux sont courageuses, toutes deux se placent au dessus de leur infortune; mais quelle différence dans les nuances! l'une a de la fermeté, l'autre de la sérénité; l'une est grande sur la terre; l'autre, avant de s'en être séparée, semble déja s'élancer au ciel; l'une, au milieu de ceux qui la sacrifient, les regarde avec fierté sans les craindre; l'autre les plaint, oublie déja leurs crimes et ses souffrances; mais elle n'oublie pas les infortunés que l'on sacrifie avec elle; elle les exhorte, les soutient, les console; elle semble changer de rôle, et n'être plus une victime, mais un envoyé céleste qui vient attendre, recueillir et porter vers les demeures éternelles, des ames qu'elle protége et que la sienne épure.



O Femmes ! doux présent du ciel ! ô vous qui, dans tous les temps, fûtes pour nous une source intarissable de bonheur et de jouissances pures, que devenait-on, sans vos tendres soins, dans ces moments de désespoir et de deuil ? Que de larmes essuyées, taries par vous ! que de têtes égarées par le délire de la douleur et rendues par vous à la raison ! que de proscrits secourus, sauvés par votre noble dévouement ! que de traits sublimes inspirés par votre énergie ! C'est au sein des périls et de la terreur, que le sexe le plus faible a su mériter la palme du courage et de l'humanité.

Détails historiques du dévouement des Femmes dans la révolution.

Parmi les Femmes qui ont joué un rôle dans la révolution, une des plus extraordinaires est Charlotte Corday. — Originaire de Normandie, née de parents honnêtes, il paraît que le fanatisme politique seul, et non, comme on l'a cru d'abord, une passion particulière, l'a portée à délivrer la terre d'un monstre qui devait périr par le fer des lois, et non sous le poignard d'une main innocente. Le hasard lui donna pour défenseur M. Chauveau-Lagarde. Cet homme éloquent et courageux n'a cessé de paraître à cette barre sanglante, pour essayer d'enlever quelque victime à des bourreaux *juges*, jusqu'à l'instant où lui-même fut jeté dans ces mêmes cachots, qu'il avait ouverts à plusieurs prisonniers.

Personne n'était plus intéressant à consulter sur les effroyables détails du tribunal révolutionnaire. Il a bien voulu me confier l'interrogatoire de Charlotte Corday, que j'imprime aujourd'hui comme un monument curieux de force et de magnanimité.

C'est M. Chauveau-Lagarde qui parle ; j'écris sous sa dictée.

Note sur le procès et la condamnation de Charlotte Corday, au tribunal révolutionnaire.

Lorsque Charlotte Corday fut amenée au tribunal, et qu'on l'eut fait asseoir sur le banc des accusés, le président, après les premières questions d'usage, lui ayant demandé si elle avait un défenseur, elle répondit qu'elle avait choisi un ami; mais que n'en ayant point entendu parler depuis, il n'avait pas apparemment eu le courage d'accepter sa défense.

Alors le président m'ayant aperçu dans la salle, où je me trouvais par hasard pour d'autres affaires, dit à l'accusée :

« Le tribunal vous nomme d'office, pour « défenseur, le C. Chauveau-Lagarde. »

Je montai près d'elle à ma place.

Ne me connaissant pas, elle jeta sur moi quelques regards d'inquiétude, comme si elle eût craint que je n'entreprisse

une justification qu'elle aurait infailliblement désavouée.

Aussitôt les débats commencèrent, et furent terminés, en moins d'une demi-heure.

Aucun peintre, du moins à ma connaissance, ne nous a retracé fidellement la ressemblance de cette Femme extraordinaire. On a bien pu rendre sa stature assez forte et pourtant légère, ses longs cheveux négligemment épars sur ses épaules, ses yeux ombragés par de grandes paupières et la forme ovale de son visage; mais il n'eût pas été possible à l'art de peindre sa grande ame, respirant toute entière dans sa physionomie.

Il en est de même des débats de son procès. Il eût été facile de copier, comme je vais le faire, ses réponses littérales; mais les journaux d'alors ne l'auraient pas osé.

D'ailleurs, il est une chose qu'il eût

fallu renoncer à peindre ; et c'est précisément ce qui m'a fait l'impression la plus profonde ; je veux dire l'accent de sa voix presqu'enfantine, qui se trouvait toujours en harmonie avec la simplicité de ses dehors, et l'imperturbable sérénité de son visage ; mais qui semblait néanmoins s'accorder si peu avec les pensées et les sentiments qu'elle exprimait.

Il ne faut pas non plus essayer de donner une juste idée de l'effet qu'elle me parut produire sur les jurés, les juges et la foule immense du peuple qui remplissait l'enceinte du palais : ils avaient l'air de la prendre elle-même pour un juge qui les aurait tous appelés à son tribunal suprême.

En un mot, cette partie morale des débats est à son procès ce que sa physionomie était à sa figure. C'est une chose qu'on peut sentir ; mais qu'il est impossible d'exprimer.

Je me borne donc à répéter littéralement, et sans aucune réflexion, les principales questions qui lui ont été faites, ainsi que ses réponses : l'histoire y trouvera peut-être les premiers traits d'un tableau que je n'ai ni la force, ni la volonté d'entreprendre.

Après qu'elle eut rendu compte du projet qu'elle avait conçu, depuis deux moisde tuer Marat, dans le sein même de l'assemblée. « J'aurais voulu, dit-« elle, l'immoler sur la cime de la mon-« tagne. »

Elle ajouta que, si elle eût cru pouvoir réussir de cette manière, elle l'aurait préférée à toute autre.

« J'étais bien sûre alors, dit-elle, de « devenir à l'instant victime de la fureur « du peuple, et c'est ce que je desirais. « On me croyait à Londres; *mon nom « même eût été ignoré.* »

Ensuite, elle expliqua comment elle

avait préféré de s'introduire chez Marat, et par quels moyens elle y était parvenue, en lui écrivant deux lettres, où elle disait avoir besoin de lui parler de la part de ses amis : et sur l'observation qui lui fut faite que ce moyen tenait de la perfidie; « Je conviens, répondit-elle, que ce moyen n'était pas « digne de moi; mais ils sont tous bons « pour sauver son pays. D'ailleurs, j'ai « dû *paraître l'estimer*, pour arriver « à lui; *un tel homme est soupçon-* « *neux.* »

Alors s'ouvrit le débat suivant entre elle, le tribunal et les jurés.

D. Qui vous avait donc inspiré tant de haine pour Marat?

R. Je n'avais pas besoin de la haine des autres; j'avais assez de la mienne.

D. Mais la pensée de le tuer a dû vous être suggérée par quelqu'un?

R. On exécute mal ce qu'on n'a pas conçu soi-même.

D. Que haïssiez-vous donc dans sa personne ?

R. Ses crimes.

D. Qu'entendez-vous par ses crimes ?

R. Les ravages de la France, que je regarde comme son ouvrage.

D. Ce que vous appelez les ravages de la France ne sont pas l'ouvrage de lui seul.

R. Cela peut être ; mais il a dû tout employer pour parvenir à la destruction totale.

D. En lui donnant la mort, qu'espériez-vous ?

R. Rendre la paix à mon pays.

D. Croyez-vous donc avoir assassiné tous les Marats ?

R. Celui-là mort.... les autres auront peur, peut être.

Un huissier étant venu lui présenter le poignard dont elle s'était servie, lui demanda si elle le reconnaissait ?

A ce seul instant, l'émotion parut sur son visage ; elle détourna la vue ; et repoussant le poignard avec la main, elle dit d'une voix entrecoupée :

R. Oui, je le reconnais, je le reconnais.

Elle avait trouvé, comme on le sait, Marat dans son bain, et par conséquent lui avait plongé le couteau dans la gorge *perpendiculairement.*

L'accusateur public lui observa qu'elle ne l'avait sans doute frappé de la sorte, que *pour ne pas le manquer*, dans la crainte de rencontrer une côte, si elle l'eût frappé *horizontalement*, et il ajouta :

« Il faut que vous vous soyez bien exer-
« cée à ce crime ! »

R. Oh ! *le monstre ! il me prend pour un assassin !*

Cette réponse, telle qu'un coup de foudre, termina la séance.

L'accusateur public prit ses conclusions; après quoi le président dit, suivant l'usage, « les débats sont terminés.....
« Le défenseur a la parole. »

A ces derniers mots, et quand je me fus levé pour parler, on entendit d'abord dans l'assemblée un bruit sourd et confus, comme de stupeur; et puis ensuite, si l'on peut s'exprimer de la sorte, comme un silence de mort qui me glaça jusqu'au fond des entrailles.

Pendant que l'accusateur public parlait, les jurés me faisaient dire de *garder le silence*, et le président de me borner à soutenir *que l'accusée était folle.... ILS DESIRAIENT* tous *QUE JE l'humiliasse.*

Quant à elle, son visage était toujours le même. Seulement, elle me regardait de manière à m'annoncer qu'elle ne voulait

pas être justifiée. Je ne pouvais d'ailleurs en douter, d'après les débats; et cela était impossible, puisqu'il y avait, indépendamment de ses aveux, *la preuve légale d'un homicide*, *avec préméditation.*

Cependant, bien décidé à remplir mon devoir, je ne voulais rien dire que ma conscience et l'accusée pussent désavouer, et tout-à-coup l'idée me vint de me borner à une seule observation qui, dans une assemblée du peuple ou de législateurs, aurait pu servir d'élément à une défense complète, et je dis :

« L'accusée avoue de sang-froid l'hor-
« rible attentat qu'elle a commis; elle
« en avoue, de sang-froid, la longue pré-
« méditation; elle en avoue, de sang-
« froid, toutes les circonstances les plus
« affreuses; en un mot elle avoue tout,
« se glorifie de tout, et ne cherche à se
« justifier de rien. *Voilà toute sa justifi-*

« *cation.* Ce calme imperturbable, de la « part d'une jeune femme de son âge, et « cette abnégation sublime de soi-même, « pour ainsi dire en face de la mort, ne « sont pas naturelles ; ils prennent leur « source dans le fanatisme politique qui « lui a mis le poignard à la main ; c'est à « vous de peser cette considération dans « la balance de la justice. »

A mesure que je parlais ainsi, un air de satisfaction brillait sur son visage.

Les voix du jury ayant été recueillies, elles furent, comme on peut le croire, toutes unanimes pour la condamnation.

Le président lui prononça son arrêt de mort et la confiscation de ses biens.

Il lui demanda ensuite si elle avait à parler sur l'application de la loi?

Pour toute réponse, elle se fit conduire à moi, par les gendarmes. Et m'adressant

la parole avec beaucoup de douceur et de graces :

« Monsieur, me dit-elle, je vous re-
« mercie bien du courage avec lequel
« vous m'avez défendu d'une manière
« digne de vous et de moi. Ces mes-
« sieurs (en parlant des juges vers les-
« quels alors elle se retourna), ces mes-
« sieurs me confisquent mon bien... Mais
« je veux vous donner un plus grand té-
« moignage de ma reconnaissance ; *je*
« *vous prie de payer pour moi*, *ce que je*
« *dois à la prison*, et je compte sur
« votre générosité. » (*)

Elle fut après cela reconduite à la Conciergerie, d'où elle ne sortit que pour aller à l'échafaud ; et ne l'ayant pas revue depuis, je ne sais que par ouï-dire qu'elle y était allée avec la même tranquil-

(*) Ses dettes ne se montaient qu'à *trente-six liv.* assignats, que j'ai payées, le lendemain, au concierge de l'Abbaye.

lité qu'elle avait montrée dans les débats.

Ici se termine le récit de M. Chauveau-Lagarde.

Voulant ne rien oublier des traits de courage et d'héroïsme qui ont distingué les Femmes dans notre révolution, je n'ai pu mieux faire que d'emprunter la plume élégante de M. Legouvé. J'ai paré mon ouvrage des notes touchantes qui terminent son poème brillant *du Mérite des Femmes*. Il m'a donné la permission de les copier.

On ne saurait penser sans émotion et sans reconnaissance à l'attachement courageux, à la persévérance infatigable que les Femmes, en général, montrèrent à l'époque de la terreur pour les proscrits qui leur étaient attachés par les nœuds de la nature, de la tendresse ou de l'hyménée. D'abord, au nombre de quinze à seize cents, elles présentèrent à la convention nationale une pétition

en leur faveur. Depuis, dans toutes les villes où l'on emprisonna, où l'on égorgea, il n'est pas de périls que les Femmes n'ayent bravés, pas de sollicitations qu'elles n'ayent faites, pas de sacrifices qu'elles ne se soient imposés, pour sauver, ou voir et consoler les objets de leurs affections; et plus d'une fois, lorsqu'elles ne purent ni obtenir leur liberté ni les défendre, elles partagèrent volontairement leur captivité et leur sort. Il m'eût été bien doux de rendre hommage à toutes ces héroïnes, en rappelant leurs noms et les monuments de leur magnanimité; mais comment rassembler des faits innombrables? J'en ai du moins recueilli quelques-uns (*). Ils suffiront pour attester la

(*) On rencontrera dans la narration de ces faits les noms de la Bourbe, de la Conciergerie, du Plessis, du Luxembourg, de l'Abbaye, de la rue de Sèvres, de Port-libre : c'étaient des maisons d'arrêt de Paris.

vérité de mes vers, et la bonté de ces anges consolateurs qui, dans des jours de crime, ont remplacé la Providence.

Madame Lefort, dans un des départements de l'Ouest, tremblait pour son mari, incarcéré comme conspirateur; elle acheta la permission de le voir. Au déclin du jour, elle vole le trouver, avec des vêtements doubles; elle obtient de lui qu'ils changeront d'habillements, et qu'ainsi déguisé il sortira de la prison et l'y laissera. Le projet réussit; l'époux s'échappe. Le lendemain, on découvre que sa femme a pris sa place. Le représentant lui dit, d'un ton menaçant: *Malheureuse, qu'avez-vous fait? Mon devoir*, répond-elle; *fais le tien.*

Un semblable événement arriva à Lyon. Un des habitants allait être saisi: sa femme l'apprend; elle se hâte de l'avertir, lui donne son argent, ses bijoux, le contraint de s'éloigner, et se couvre des habits de cet

époux menacé. Les sicaires arrivent et le demandent ; sa femme, vêtue comme lui, se présente ; on la conduit au comité. L'erreur est reconnue. On l'interroge sur son mari : elle répond qu'elle l'a fait fuir, et qu'elle se glorifie de s'être exposée, pour lui sauver la vie. On lui présente l'image du supplice, si elle ne révèle la route qu'il a prise : *Frappez quand il vous plaira*, répond-elle, *je suis prête.* On ajoute que l'intérêt de la patrie lui commande de parler ; elle s'écrie : *La patrie ne commande pas d'outrager la nature.*

Des agents de Robespierre furent envoyés à la Ferté-sous-Jouarre, pour s'emparer du citoyen Regnard, ancien maire de cette ville. On l'accusait de s'être montré trop respectueux pour le roi revenant de Varennes, que sa place lui prescrivait de recevoir. Sa Femme essaya de le justifier

près des commissaires ; mais croyant voir dans leurs yeux la mort certaine de son mari, elle passa désespérée dans son appartement. Là elle déposa tout ce qu'elle avait de précieux sur elle, courut au bout de son jardin qui donnait sur la Marne, et se précipita dans cette rivière. Le C. Regnard n'apprit qu'au Luxembourg, la fin déplorable d'une épouse qui méritait tous ses regrets, par son attachement et ses vertus.

Paris vit, comme les départements, se multiplier les prodiges de la tendresse conjugale.

M.me Lavalette, détenue à la Bourbe avec son mari, est instruite qu'il se rend au tribunal : elle court vers lui, s'attache à son cou, enlace ses jambes dans les siennes, et supplie le guichetier de les laisser partir ensemble. On lui refusa cette triste faveur.

M.me Da.... l'obtint (*). Son mari, autrefois lieutenant-général du présidial de Riom, avait été arrêté dans cette terre, et devait être transféré à la Conciergerie : il gémissait sous le poids de l'âge et des infirmités. M.me Da... prévit le sort dont il était menacé, et voulut partager le sanglant sacrifice. Elle n'avait contre elle aucun mandat d'arrêt; et, libre, elle s'élança sur la voiture qui conduisait à Paris les prisonniers des départements. A leur arrivée, elle fut enfermée comme eux, et périt quelques mois après sur l'échafaud, à côté de son époux qu'elle tenait embrassé.

M.me Lavergne, femme du commandant de Longwy, éleva pour lui la voix

(*) Extrait du livre intitulé : *la Philosophie du bonheur*, par le C. Delille Desalle, auteur de *la Philosophie de la nature*.

au tribunal révolutionnaire, lorsqu'il y fut interrogé sur la reddition de cette place. Effort impuissant! sa sentence fut prononcée devant elle. Elle n'écouta plus que le désespoir; il suffisait de proférer le cri de *vive le roi* pour être immolé: elle en fit retentir la salle. En vain, les juges voulurent la regarder comme aliénée; elle s'obstina à répéter ce cri favorable à sa résolution, jusqu'à ce qu'elle obtint d'être elle-même condamnée.

M.me Roland, femme du ministre, le défendit à la barre de la convention avec autant de fermeté que d'éloquence. Arrêtée, et ne pouvant plus lui être utile, elle lui légua l'exemple d'une mort intrépide, par le calme avec lequel elle marcha à l'échafaud.

M.me Clavière (*), femme d'un autre

(*) Extrait d'un excellent écrit du tribun Riouffe, intitulé: *les Mémoires d'un détenu.*

ministre républicain, s'exposa vingt fois, après le 31 mai, à être mise en arrestation par les démarches qu'elle fit pour son mari détenu. Clavière dédaigna de paraître au tribunal de sang où l'attendaient ses ennemis, et se plongea un couteau dans le cœur, en prononçant ces vers de Voltaire :

Les criminels tremblants sont traînés au supplice ;
Les mortels généreux disposent de leur sort.

M.me Clavière reçoit cette nouvelle : elle met ordre à ses affaires, console ses enfants, et se tue avec la tranquillité de Socrate.

On déposa au Plessis des malheureux amenés à Paris pour y être jugés. L'un d'eux avait une femme jeune et belle, qui ne s'était point séparée de lui. Comme elle se promenait dans la cour avec les autres prisonniers, on appelle son mari

au guichet. Elle pressent que c'est le signal de sa perte ; elle veut le suivre. Le geolier s'y oppose ; mais, forte de sa douleur, elle renverse tout ; elle se précipite dans les bras de son mari ; elle s'attache à lui, pour avoir au moins la triste douceur de partager son sort. Des gardes les séparent. *Barbares*, leur dit-elle, *je n'en mourrai pas moins.* En même temps, elle s'élance vers la porte de fer, s'y brise la tête, et tombe expirante.

On avait conduit le maréchal de Mouchy au Luxembourg : à peine y était-il, que sa femme s'y rend. On lui représente que l'acte d'arrestation ne fait pas mention d'elle ; elle répond : *Puisque mon mari est arrêté, je le suis aussi.* Il est traduit au tribunal révolutionnaire ; elle l'y accompagne. L'accusateur public l'avertit qu'on ne l'a point mandée, elle répond : *Puisque mon mari est mandé, je le suis*

aussi. Enfin il reçoit son arrêt de mort; elle monte avec lui dans la charrette meurtrière. Le bourreau lui dit qu'elle n'est point condamnée : *Puisque mon mari est condamné, je le suis aussi.* Telle fut son unique réponse. On les exécuta ensemble.

Si l'hymen, dans ces temps horribles, fit tout pour les malheureux, on juge que l'amour, plus exalté, plus impétueux, ne se laissa pas vaincre en générosité. La maîtresse du C. Caussé, négociant à Toulouse, en donna un exemple.

La commission révolutionnaire de cette ville l'avait condamné; il était nuit lorsque l'on prononça son arrêt : l'exécution fut donc remise au lendemain. Sa maîtresse apprend ce délai, et se dispose à en profiter, pour le soustraire aux bourreaux. Une maison non habitée touchait au lieu où il devait passer la nuit : sa

maîtresse qui, dans le cours de son affaire, avait tout vendu pour répandre l'or en sa faveur, achète sur le champ cette maison. Elle y vole, suivie d'une femme-de-chambre dont elle était sûre. Elles percent toutes deux le mur contigu à la prison, et y font une ouverture assez grande, pour donner une issue au captif qu'elles veulent délivrer : mais les environs étaient remplis de gardes; comment le dérober à leurs yeux? Un déguisement militaire que cette prévoyante amie avait apporté, favorise son évasion. Elle-même, vêtue en gendarme, le guide parmi les sentinelles. Ils traversent ainsi la ville sans être reconnus; et passent même devant la place où l'on dressait déja l'instrument qui devait trancher des jours que l'amour sut conserver.

L'amour sauva aussi un jeune homme de Bordeaux, jeté dans l'une des prisons

de cette ville. L'air mal-sain qu'il y respira avait altéré sa santé; il fut transféré à l'hôpital. Une jeune sœur, nommée Thérèse, se vit chargée de lui donner des soins. Il était d'une figure charmante, et y joignait les avantages de la naissance et de la fortune. Il l'intéressa d'abord par la douceur de sa physionomie; et, lorsqu'il lui eut raconté ses malheurs et ses craintes, la compassion acheva ce qu'un tendre intérêt avait commencé. Elle résolut de le faire évader. Après lui avoir communiqué ce dessein, sans lui avouer son penchant, elle lui recommanda de simuler des convulsions violentes, et de feindre enfin l'état de mort. Le jeune homme exécuta le stratagème convenu. La sœur Thérèse, selon l'usage, étendit sur sa tête le drap de son lit. Le médecin passa devant lui, à l'heure accoutumée; elle lui annonça que le malade venait

d'expirer ; il s'éloigna, sans soupçonner qu'elle le trompait. Le soir arrivé, la sœur Thérèse supposa que le prétendu mort était réclamé pour l'instruction des élèves, et le fit transporter à la salle de dissection. Dès qu'il y fut rendu, elle le couvrit des habits d'un chirurgien qui était dans leur secret; et, à la faveur de ce vêtement, il s'échappa sans être remarqué. La ruse ne fut découverte, que le lendemain. On interrogea la sœur Thérèse qui ne se permit aucune dissimulation, et frappa tellement par sa franchise, qu'elle fut épargnée. Cependant, elle avait inspiré un sentiment encore plus vif que celui qu'elle éprouvait. Le jeune Bordelais l'engagea à venir le trouver dans son asile; et là, tombant à ses pieds, il la conjura d'embellir l'existence qu'il lui devait, en consentant à devenir son épouse. On juge qu'elle ne refusa pas;

elle recevait le bonheur, en le donnant. Ils s'enfuirent tous deux en Espagne, où ils se marièrent.

Une veuve, à la fleur de l'âge, déploya pour son amant, incarcéré dans le département du Nord, une énergie dont le succès ne fut pas aussi heureux. A la première nouvelle de sa détention, elle courut solliciter sa délivrance; on la repoussa : elle demanda à le voir, ou à être enfermée avec lui; on lui refusa tout. Elle vola vers sa prison qui donnait sur la rue, et y attendit l'occasion de l'apercevoir : il parut à une fenêtre : on sent ce qu'éprouvèrent alors ces amants. Elle vint ainsi, pendant quelque temps, affronter la pluie, le vent et les sentinelles, pires que toutes les injures de l'air, pour obtenir une courte entrevue (*). Mais

(*) Il en fut de même à Paris. Tous les jours, dans toutes les saisons, le jardin du Luxembourg était rem-

un jour, au moment où elle arrivait, quel spectacle frappe ses yeux ! une charrette partant pour le supplice, et son amant lié avec plusieurs autres victimes. A cet aspect, elle se précipite sur les chevaux, veut les arrêter, appelle le peuple à son secours, le supplie d'empêcher la mort de ce qu'elle aime. Les satellites la saisissent ; elle cherche à se dégager de leurs mains, pour revoler vers l'infortuné qu'on entraîne : toujours retenue par eux, elle leur reproche leur lâche obéissance à des tigres ; elle les conjure

---

pli de Femmes qui, malgré l'excès de la chaleur ou du froid, venaient y passer la matinée pour entrevoir un instant aux fenêtres ou sur les toits du bâtiment, leurs frères, leurs pères, leurs maris enfermés ; pour leur adresser ou recevoir d'eux un regard, un geste, un témoignage d'attachement et de regret. Quelques-unes firent plus : en dehors d'autres prisons où des égoûts correspondaient, elles se penchèrent sur ces eaux infectes pour entretenir un ami, un parent, et les rassurer par les protestations les plus tendres, contre la défiance trop naturelle au malheur.

de l'unir au sort de ce qu'elle a de plus cher au monde. Ils veulent l'éloigner ; alors elle saisit le sabre de l'un d'eux, et se le plonge dans le cœur. Son sang jaillit ; la multitude s'émeut, les soldats restent stupéfaits ; l'amant est éperdu, ses compagnons d'infortune oublient le coup qui les attend, pour ne s'occuper que de son affreuse position. Cependant des municipaux accourent et font enlever le cadavre. La voiture homicide arrive à sa cruelle destination ; les condamnés tombent sous la hache ; et le souvenir du suicide de cette amante magnanime va se perdre dans les torrents de sang que chaque jour voit couler.

M.me C....r ne put également prouver son amour au C. Boyer, qu'en mourant avec lui. Ils étaient détenus ensemble à Paris. Un jour Boyer est cité au tribunal comme témoin. Ses compagnons d'infortune sentirent qu'ils ne le rever-

raient plus, et tous les yeux se portèrent sur sa maîtresse. Elle parut fort calme ; elle s'enferma pour écrire. Un de ses amis, craignant que cette tranquillité apparente ne cachât un projet sinistre, épia ses démarches, et intercepta une lettre qu'elle avait écrite à l'accusateur public. Cette lettre lui apprit tout ce qui se passait dans cette ame brûlante. M.me C....r y faisait des vœux pour le retour de la royauté : c'était demander la mort ; elle l'attendait. Mais ne recevant pas de nouvelles, elle craignit que sa lettre ne fût point parvenue : elle en écrivit une autre, et prit ses mesures pour qu'elle arrivât. Cependant, on lui cachait les journaux, parce que Boyer était sur la liste des suppliciés : elle dit à ses amis : *Je sais qu'il n'est plus ; ne me déguisez rien ; j'ai du courage.* On lui avoua qu'elle avait tout perdu. Elle reçut ce dernier coup avec la plus grande fermeté, et se retira une

seconde fois dans son appartement. Là, elle relut toutes les lettres de son amant, s'en fit une ceinture, et passa le reste de la nuit à le pleurer. Le lendemain, elle s'habilla avec recherche; et, à l'heure du déjeûner, comme elle était à table avec les autres prisonniers, elle entendit la cloche. *C'est moi que l'on vient chercher*, s'écria-t-elle avec joie : *adieu, mes amis; je suis heureuse, je vais le suivre!* A ces mots, elle coupa ses beaux cheveux, les partagea entre ses amis, donna ensuite, à l'un, une bague; à l'autre, un collier; et les quitta, après les avoir priés de jeter quelquefois un regard sur ses présents. Elle vola au tribunal. On lui demanda si elle était l'auteur de la lettre qui l'y faisait appeler? *Oui, monstres, c'est moi qui vous l'ai adressée; vous aviez assassiné mon amant, frappez-moi à mon tour; je vous apporte ma tête.* Arrivée à l'échafaud, elle s'écria : *C'est ici qu'il*

a péri, hier, à la même heure; je vois son sang : bourreau, viens-y mêler celui de son amante. Après avoir prononcé ces paroles, elle se livra au fer assassin, en répétant jusqu'au dernier moment le nom qu'elle adorait.

Une autre Femme se signala, après le trépas de son amant, par un transport d'un caractère différent, mais qui n'est pas moins tendre.

Elle avait assisté à l'exécution de l'infortuné qui lui était si cher. Elle suit sa dépouille, jusqu'au lieu où l'on devait l'ensevelir avec d'autres cadavres. Là, elle flatte la cupidité du fossoyeur, pour en obtenir la tête d'une victime chérie. « Des « yeux où régnait l'amour, et que la « mort vient d'éteindre, la plus belle che- « velure blonde, les graces de la jeu- « nesse flétrie par le malheur; voilà, « dit-elle, l'image de celui que je viens « chercher. Cent louis seront la récom-

« pense de ce service. » La tête est promise. Elle revient seule et tremblante la prendre dans un voile précieux. Mais la nature fut moins forte que l'amour; cette sensible amante, épuisée des combats qu'elle éprouvait, tomba au coin de la rue Saint-Florentin, et laissa voir aux yeux effrayés son secret et son dépôt. Elle fut envoyée au tribunal révolutionnaire qui lui fit un crime, de l'action qui aurait dû l'attendrir; et elle marcha bientôt au supplice, heureuse de l'espoir de retrouver dans un meilleur monde l'objet qui lui avait inspiré un délire si passionné.

Il est un effort encore plus beau que de s'immoler pour l'amant dont on est aimé, c'est de mourir pour un infidelle. L'histoire de M.me C.... présente cet excès de grandeur d'ame.

Un jeune homme en fut longtemps épris, et en avait obtenu le plus tendre

retour; mais quoique toujours adoré, il l'abandonna pour M.me B..., dont l'amabilité pouvait faire excuser cette inconstance. Il est arrêté dans un département, ainsi que M.me C.... Réunie du moins par l'infortune à son volage amant, elle pardonne à sa rivale, et lui écrit même les lettres les plus affectueuses. Cependant les deux captifs apprennent que l'on a donné l'ordre de les transférer à Paris. Révoltés de périr sous la main d'un bourreau, ils marquent à M.me B... de se trouver munie de poison, tel jour, à telle heure, au passage de la galiote. M.me B... se croit obligée de remplir leur dernière volonté. Elle se rend au jour, à l'heure, au lieu indiqué, courant mille fois le risque de se perdre elle-même. Son zèle fut trompé; on avait fait prendre la poste à ses malheureux amis, et déja ils étaient à la Conciergerie. Nul moyen de parvenir jusqu'à eux.

Le jeune homme qui desirait voir encore une fois celle qu'il préférait, écrit à M.me B. . . de paraître sur son passage, le jour de l'exécution. Ce jour arrive. M.me B. . . recueille toutes ses forces, et se traîne, rue Saint-Honoré. Cependant M.me C. ., sûre de n'être plus séparée de celui dont l'image n'était jamais sortie de son cœur, le console ; et pour elle seule, au milieu d'une foule de victimes consternées, l'attente du supplice est le moment du bonheur. Le char de la mort traverse la rue Saint-Honoré. M.me B. . ., attachée aux barreaux d'une fenêtre, voit son amant enchaîné, et sa rivale, à ses côtés. Tous deux, par des signes de tête, lui font les adieux les plus touchants. Le jeune homme la regardait avec des yeux où se peignait la douleur de la quitter ; la Femme, au contraire, le visage rayonnant, semblait lui dire, *Je suis plus heureuse que toi, je vais*

vivre éternellement avec lui. Ils disparaissent : M.me B... tombe évanouie ; et quand elle revint à elle, ses amis n'étaient plus.

La tendresse fraternelle inspira aussi des sacrifices dignes d'être placés à côté de ceux de l'amour et de l'hymen.

La sœur d'un libraire de Paris, appelé Gattey, présente à la condamnation de son frère, cria *vive le roi* dans l'enceinte même du tribunal. Elle voulait périr avec lui ; mais on ne lui accorda pas cette douloureuse satisfaction ; sa mort fut remise au lendemain.

M.me de Maillé, détenue rue de Sèvres, s'immola pour sa belle-sœur. Elle s'était rendue dans la cour avec les autres prisonniers pour y entendre l'appel des accusés : son nom est prononcé ; elle s'avance, mais elle fait remarquer que, le prénom n'étant pas le sien, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit. On lui demande si elle sait quelle

est la personne désignée (c'était sa belle-sœur); elle garde le silence. On lui ordonne de révéler sa retraite. *Je ne desire pas la mort*, répond-elle, *mais je la préfère mille fois à la honte de me sauver aux dépens d'un autre ; je suis prête à vous suivre* (*).

M.me Elisabeth pouvait échapper aux dangers qui menaçaient les Bourbons, en rejoignant ceux de ses frères qui sortirent de France : elle aima mieux s'oublier elle-même, pour ne pas abandonner le plus malheureux. Elle mourut bientôt après lui, avec le calme d'une ame douce et pure. Dans la voiture qui la menait au supplice, son fichu tomba. Exposée en cet état aux regards de la multitude, elle adressa au bourreau ce mot mémorable : *Au nom de la pudeur, couvrez-moi le sein.*

Après la reddition de Lyon, une jeune

(*) Les bourreaux étonnés l'épargnèrent ; elle existe.

fille entra désespérée dans la salle où la commission siégeait, et s'écria : *Il ne me restait de toute ma famille que mes frères. Vous venez de les faire fusiller ; de grace, commandez que je périsse avec eux.* Elle pressait les genoux des juges, en leur adressant cette triste prière. On la refusa. Elle courut se jeter dans le Rhône.

Dans la même ville, à la même époque, cinq prisonniers s'échappèrent d'un cachot appelé la *Mauvaise Cave ;* ce furent les sœurs du jeune Porral qui leur en facilitèrent les moyens. Elles donnèrent une partie de leur fortune pour pénétrer jusqu'à leur frère, et firent, au milieu des plus grands dangers, plusieurs voyages, pour lui apporter les instruments nécessaires à son évasion. Le jeune Porral s'en servit, avec autant de bonheur que de hardiesse, et vint bientôt, avec ses quatre compagnons, remercier ses sœurs,

qui l'aidèrent encore à se dérober aux recherches qu'occasionna le bruit de sa fuite.

La France presque entière était devenue une aréne sanglante où tous les sentiments se disputaient le dangereux honneur d'être utile à l'infortune ; mais la piété filiale, en se dévouant à sa défense, acquit, peut-être, un nouveau degré d'intérêt par le contraste de l'héroïsme avec la jeunesse et l'innocence.

M.lle de Bussy et M.lle de Brion, âgées, l'une de quinze ans, l'autre de dix-neuf, avaient toutes deux accompagné leurs mères en prison. Elles n'étaient point écrouées, elles pouvaient sortir ; elles préférèrent partager leur captivité; et lorsque le décret qui expulsait de Paris la caste nobiliaire, les força de s'en séparer, elles versèrent des torrents de larmes. Tous les jours dans ces campagnes, où elles jouissaient d'un air plus pur, on les entendit regretter l'insalubrité de l'hor-

rible demeure dont la violence les avait arrachées.

On a vu également M.me Grimoard, maintenant M.me Potier, témoigner à sa mère, M.me Lachabeaussière, le plus touchant empressement. Elle avait été envoyée dans une prison différente ; elle sollicita, quoiqu'enceinte, sa translation à Port-Libre, pour être auprès de sa mère, et lui rendre tous ses soins; mais elle la trouva enfermée au secret, et traitée avec la plus grande barbarie. Témoin de cette cruauté, elle en fut tellement affectée, que son esprit s'aliéna par intervalles ; elle devint la Nina de la nature. Elle négligeait le soin de se parer ; ses cheveux flottaient toujours épars. Dans son égarement qui attendrissait tous les cœurs, tantôt, fixée à une place, ses yeux se promenaient autour d'elle, et ne voyaient personne : son sein exhalait des gémissements, sa figure

et son corps se tourmentaient de convulsions ; tantôt elle se levait avec précipitation, parcourait les corridors, allait s'asseoir sur les degrés de la porte du cachot de sa mère. Là, elle écoutait longtemps ; et, si aucun bruit ne frappait son oreille, elle soupirait, elle pleurait, elle s'écriait douloureusement et à demi-voix : *O ma mère ! ma tendre, ma malheureuse mère !* Si elle l'entendait marcher ou faire quelques mouvements, elle s'entretenait avec elle, et, pour prolonger le pénible plaisir de cette conversation, elle restait des heures entières, étendue sur le seuil. Elle ne se bornait point à des paroles ; elle portait tous les jours à sa mère une partie de sa subsistance : c'était lui porter la vie ; car souvent on oubliait cette infortunée. Mais lorsqu'elle venait demander aux geoliers l'ouverture du cachot, par combien de refus grossiers, de propositions dégoûtantes, d'in-

solentes plaisanteries il fallait l'acheter! n'importe : elle souffrait tout, pour offrir quelque nourriture à sa mère, pour l'embrasser quelques instants. On eût dit que la sollicitude maternelle avait passé toute entière dans l'ame de cette fille sensible.

Le même éloge est dû à M.lle Delleglace. Son père, envoyé d'un cachot de Lyon, à la Conciergerie, partait pour Paris. Elle ne l'avait pas quitté; elle demanda au conducteur d'être admise dans la même voiture. Elle ne put l'obtenir; mais le cœur connaît-il des obstacles? Quoiqu'elle fût d'une constitution très-faible, elle fit le chemin à pied; elle suivit, pendant plus de cent lieues, le chariot où son père était traîné, et ne s'en éloignait que pour aller dans chaque ville lui préparer des aliments, et, le soir, mendier une couverture qui facilitât son sommeil dans les différents cachots qui

l'attendaient. Elle ne cessa pas un moment de l'accompagner et de veiller à tous ses besoins, jusqu'à ce que la Conciergerie les eût séparés. Habituée à fléchir des geoliers, elle ne désespéra point de désarmer des oppresseurs. Pendant trois mois, elle implora, tous les matins, les membres les plus influents du comité de salut public, et finit par vaincre leurs refus. Elle reconduisit son père à Lyon, fière de l'avoir délivré; mais le ciel ne lui permit pas de jouir de son ouvrage. Elle tomba malade dans la route, épuisée de l'excès de fatigue à laquelle elle s'était livrée, et perdit la vie qu'elle avait sauvée à l'auteur de ses jours.

M.lle de la Rochefoucauld montra autant de courage pour son père. Elle avait été condamnée avec lui dans la guerre de la Vendée; mais elle sut le dérober à l'exécution. Elle le cacha chez un ar-

tisan, jadis leur domestique, et chercha ailleurs un asile pour elle. Tous deux vivaient ainsi à l'abri des bourreaux; mais comme leurs biens étaient confisqués, et que la pitié est prompte à se lasser, leurs ressources s'épuisèrent en peu de temps. M.lle de la Rochefoucauld apprend que son père va succomber au besoin : réduite à la même extrémité, et ne pouvant le secourir, elle se dévoue pour lui. Un général républicain passait alors dans la ville où elle s'était réfugiée : elle l'instruit dans la lettre la plus pathétique de la situation déplorable de son père, et lui offre de se présenter, pour subir l'arrêt prononcé contre elle, s'il s'engage à donner un prompt secours à ce vieillard expirant. Le guerrier vole la trouver, mais ce n'est pas un ennemi qu'elle voit en lui, c'est un protecteur. Il secourut le père, sauva la fille, et, après le 9

thermidor, les fit rentrer dans leur fortune, en obtenant la révision de leur jugement.

Le trait de la jeune Bois-Berenger est aussi admirable, et peut-être encore plus attendrissant. Sa mère, son père et sa sœur, avaient reçu leur acte d'accusation; elle seule semblait avoir été oubliée des meurtriers de sa famille. Combien cette funeste préférence lui coûta de larmes! elle disait, dans son désespoir : *Je suis donc condamnée à vous survivre! nous ne mourrons pas ensemble!* Elle s'arrachait les cheveux; elle embrassait tour-à-tour sa mère, sa sœur, son père; elle les baignait de ses pleurs, et répétait avec amertume : *Nous ne mourrons donc pas ensemble!* L'acte d'accusation si desiré arrive; plus de regrets, plus de larmes : elle fait éclater les transports de la joie. Elle embrasse de nouveau ses parents, en s'écriant : *Nous mourrons en-*

semble! On eût dit qu'elle tenait dans ses mains leur liberté et la sienne. Elle se para comme un jour de fête; elle coupa elle-même les tresses de sa belle chevelure. Au sortir de la Conciergerie, elle pressait dans ses bras sa malheureuse mère, dont l'abattement était le seul chagrin qu'elle éprouvât; enfin elle soutint son courage affaibli, jusqu'à l'échafaud. *Consolez-vous*, lui disait-elle, *consolez-vous; n'êtes-vous pas heureuse? vous n'emportez pas le moindre regret dans le tombeau; toute votre famille vous accompagne, et vous allez recevoir la récompense que méritent vos vertus.*

C'est avec une constance semblable que M.me de Malezey, dont les graces égalaient la beauté, se conduisit auprès de son père condamné. Elle veilla sans cesse sur lui; elle le consola jusqu'au moment où il fut frappé, et soumit à la même hache la tête la plus séduisante.

Il est plusieurs Femmes à qui l'humanité seule inspira ce noble mépris de la vie, que d'autres montrèrent, par attachement à des liens sacrés.

Quelque temps après le 31 mai, le député Lanjuinais, mis hors la loi, vint se réfugier à Rennes, chez sa mère qui n'avait à son service qu'une ancienne Femme-de-chambre. Il crut devoir déguiser la vérité à cette dernière; mais un jour il lit dans les papiers publics que Guadet a été exécuté à Bordeaux, et que l'on a enveloppé dans sa proscription tous ceux de ses amis qui l'avaient reçu, et même les domestiques qui n'avaient pas déclaré son asile. Lanjuinais voit le péril où sa présence jette la Femme attachée à sa mère; et il se décide, au risque de sa vie, à l'y soustraire. Il lui révèle sa position, l'avertit de ce qu'elle doit craindre, et l'engage à s'éloigner, en lui recommandant le silence. Elle lui

répond qu'elle ne l'abandonnera pas, quand il est en danger, et qu'il lui importe peu de mourir, si elle doit le perdre. Il lui fait des représentations; toutes sont inutiles : elle réclame avec instance le bonheur de rester près de ses maîtres jusqu'au dernier moment. Lanjuinais, pénétré, se laissa vaincre, et parvint à gagner, par l'adresse de cette Femme, l'époque de la chute de Robespierre, où elle recueillit, dans le salut du fils de sa maîtresse, le prix de sa vertueuse obstination.

Marie, servante dans une maison d'arrêt de Bordeaux, inspira de la confiance à deux jeunes gens, par la douceur avec laquelle elle traitait ceux qui étaient enfermés. Ils s'adressèrent à elle, pour s'évader. Elle consentit à leur en fournir les moyens. Au moment de sortir, ils lui offrirent chacun un assignat de cinq cent francs, comme un témoignage de leur

reconnaisance. Elle s'en offensa, et leur dit : *Vous ne méritez pas que je vous sois utile, puisque vous m'estimez assez peu, pour imaginer qu'un vil intérêt me guide.* Ils eurent beau lui observer qu'ils ne lui proposaient cette somme que pour qu'elle échappât sans craindre les besoins, si elle était soupçonnée d'avoir participé à leur fuite; ils virent bientôt qu'il fallait, ou ne plus lui parler d'argent, ou renoncer à accepter son secours. Ils s'abandonnèrent enfin à elle, en lui demandant quel gage ils pouvaient lui laisser de leur sensibilité : *Embrassez-moi*, leur répondit elle : *je ne ferai pas d'autre réponse.*

M.lle Boyer, ouvrière à Marseille, fut traduite devant la commission, pour témoigner dans l'affaire d'un prévenu qui avait en effet commis le délit révolutionnaire dont on le chargeait Croyant le soustraire à la mort, elle attesta en

sa faveur ; et paya de sa tête ce généreux mensonge.

Dans la ville de Brest, un inconnu entra chez M.me Ruvilly, pour lui demander un asile contre la proscription. C'était un vieillard de quatre-vingts ans. Née avec une ame compatissante, elle n'examina pas le danger qu'il lui apportait ; il était malheureux ; ce titre lui suffit : elle s'empressa de le cacher, et lui prodigua les soins les plus attentifs. Deux jours après, le vieillard vient prendre congé d'elle. M.me Ruvilly qui avait eu la délicatesse de ne pas le questionner, lui témoigne sa surprise. Il lui avoue qu'il est prêtre, et que, voué par ce nom seul à la persécution, il craint qu'un plus long séjour ne l'attire sur elle. *Souffrez*, poursuit-il, *qu'en m'éloignant, je vous délivre du danger de m'avoir recueilli, et m'épargne à moi-même la douleur de vous entraîner dans ma ruine. Mais dans quel*

lieu vous retirerez-vous? lui dit M.me Ruvilly. *Dieu y pourvoira*, répond-il. *Quoi!* s'écrie-t-elle, *vous n'avez pas de retraite, et vous voulez que je vous laisse partir! Non; plus votre état vous expose, plus vous m'intéressez. Attendez, de grace, dans cette maison un moment plus tranquille.* Le vieillard refusa, et, malgré les instances les plus vives, resta vainqueur, dans ce combat de générosité. M.me Desmarets, sœur de M.me Ruvilly, se trouvait alors chez cette dernière; elle fut témoin de cette scène touchante, et garda le secret. Mais la tyrannie a les yeux toujours ouverts; elle surprit bientôt les traces de cet acte hospitalier. M.me Ruvilly s'applaudit devant ses juges du service qu'elle avait rendu, et ne parut affligée que de voir sa sœur condamnée avec elle pour ne l'avoir pas dénoncée. Ces deux Femmes subirent leur

sort, fières d'être punies pour une action généreuse

M.mes Bedée et Bouquey, résidentes l'une à Landujan, l'autre à Bordeaux, M.lle Cauchois, mercière à Dieppe, et beaucoup d'autres eurent aussi la gloire de périr, pour avoir exercé l'hospitalité envers des malheureux persécutés sous différentes dénominations.

M.me Payssac, habitante de Paris, fit plus que donner l'hospitalité; elle l'offrit. Rabaud de St.-Etienne était mis hors de la loi par une suite du 31 mai: M.me Payssac vint lui proposer un asile dans sa maison. En vain il lui fit sentir l'étendue des dangers où il la jeterait en l'acceptant; elle insista avec toute l'énergie d'une belle ame, et parvint à triompher des refus de Rabaud. Cependant il fut découvert chez elle; et bientôt après, elle le suivit au supplice avec le courage qu'elle

avait montré, lorsqu'elle en affronta le péril.

Condorcet était poursuivi, à cette affreuse époque. Une Femme de ses amies lui fit également la proposition de le cacher. Il refusa en s'écriant : *Vous seriez hors la loi! Eh*, reprit-elle, *suis-je hors l'humanité?* Cette réponse ne le détermina pas. Quelque temps après, on le trouva tué de ses propres mains, dans un village voisin de Paris.

M.me Le Jai, libraire à Paris, réussit mieux ; elle recueillit le député Doulcet de Pontécoulant ; et son zèle fut si ingénieux qu'elle sauva sa vie et celle du député.

La nièce d'un sacristain de Bruxelles eut le même bonheur, en secourant un Français qui s'y était réfugié, dans nos jours sanguinaires. C'était après la bataille de Fleurus, lorsque nos troupes rentrèrent dans la Belgique. Menacé d'être pris dans Bruxelles, il fuyait ; une jeune

fille, assise devant une porte, et entraînée par le seul intérêt qu'inspire un malheureux, l'arrêta en lui criant : *Vous êtes perdu, si vous allez plus loin ! — Si je retourne, je le suis également. — Eh bien,* reprit-elle, *entrez ici.* Il accepta. Après lui avoir appris qu'elle le recevait dans la maison de son oncle, qui ne lui permettrait pas de le sauver s'il en était instruit, elle le conduisit dans une grange où il se cacha. A peine il faisait nuit, que quelques soldats vinrent s'y livrer au sommeil. La nièce les suivit sans en être aperçue ; et, dès qu'ils furent endormis, elle en profita pour tirer le Français de ce lieu trop peu sûr ; mais, comme il s'échappait, un d'eux se réveilla, et le saisit par la main. A ce mouvement, elle s'élança entre eux, en disant, *Lâchez-moi donc ! c'est moi qui viens*..... Elle n'eut pas besoin d'achever ; le soldat, trompé par la voix d'une Femme, abandonna

son captif. Elle mena ce dernier jusqu'à sa chambre ; là, elle prit les clefs de l'église, et, une lampe à la main, elle la lui ouvrit. Ils arrivèrent à une chapelle que les ravages de la guerre avaient dépouillée de ses ornements. Derrière l'autel était une trappe difficile à apercevoir. Dès qu'elle l'eut levée, « Vous voyez, « lui dit-elle, cet escalier sombre ; c'est « celui d'un caveau qui renferme les restes « d'une famille illustre ; il est probable que « l'on ne vous soupçonnera pas être dans « ce lieu. Ayez le courage d'y demeurer, « jusqu'à ce qu'il se présente un moment « favorable à votre évasion. » Le Français ne balance pas ; il descend avec confiance. O surprise ! les premiers objets qu'il aperçoit, à la clarté de la lampe, sont les armes de sa famille originaire de ce pays. Il reconnaît les tombeaux de ses aïeux, il les salue avec respect ; il touche avec attendrissement ces marbres

chéris. La nièce le laisse au milieu de ces impressions. Leur douceur, et surtout l'espérance de retrouver une épouse qu'il adorait, lui firent oublier quelque temps l'horreur de son habitation ; mais deux jours s'étaient passés, et il ne voyait pas revenir sa libératrice. Il ne sut qu'imaginer ; tantôt il craignait qu'elle n'eût été la victime de ses services ; tantôt il tremblait qu'elle ne l'eût oublié. Le besoin de la faim se joignit à ces idées effrayantes ; et il n'eut plus devant les yeux que l'image d'une mort plus horrible que celle qu'il avait évitée. Ses forces s'épuisèrent ; il tomba presque sans connaissance sur le cercueil d'un de ses ancêtres. Cependant un bruit se fit entendre ; c'était la voix de la sensible nièce qui l'appelait ; accablé par la joie comme par la faiblesse, il ne put répondre ; elle le crut mort, et laissa retomber la trappe, en gémissant. Le malheureux épouvanté

fit un effort, poussa un grand cri; elle l'entendit et accourut. Elle se hâta de lui présenter des aliments, lui expliqua la cause de ses retards, et l'assura que ses précautions étaient si bien prises, que désormais elle ne lui ferait plus éprouver de pareilles lenteurs. Elle venait de le quitter, lorsqu'un cliquetis d'armes frappa son oreille; elle rentra précipitamment dans le caveau, en recommandant au Français de garder le silence. C'était en effet des hommes armés que le sacristain, accusé d'avoir introduit un émigré dans l'église, et ignorant l'imprudence de sa nièce, y conduisait, pour qu'ils fissent leurs perquisitions. Rien n'échappa à leurs regards; ils visitèrent partout; ils marchèrent même sur la fatale trappe. Quel moment pour les deux captifs! chaque pas qui l'ébranlait répondait à leur cœur, et leur semblait être l'approche de leur dernier moment. Cependant le bruit s'é-

loigna peu à peu, et finit par se dissiper entièrement. La nièce sortit encore inquiète, parcourut l'église, y trouva une profonde solitude, revint rassurer le Français alarmé, et se retira. Le lendemain, les jours suivants, elle lui apporta exactement sa nourriture : il resta ainsi longtemps dans ce souterrain, sous la garde de cette fille attentive. Un moment de tranquillité arriva ; elle l'en avertit. Il dit un adieu tendre et respectueux aux mânes de ses ancêtres qui l'avaient protégé, sortit vivant de ce tombeau, gagna la campagne, et rejoignit bientôt une épouse, dont la présence et l'amour lui firent encore plus apprécier le bienfait de sa généreuse libératrice.

Que l'on consulte surtout les procès de Carrier et de Joseph Lebon ; on s'assurera que plusieurs Femmes, pour racheter la vie d'un père ou d'un mari, furent obligées de s'abandonner à la lubricité

de ces barbares : et je crois que rien ne mérite plus le nom de vertu que ce sacrifice de la vertu même, que ce supplice effroyable d'assouvir, pour le salut d'un objet chéri, les transports de monstres dégoûtants de meurtres et de forfaits.

La belle action de M.lle de Sombreuil, au milieu des massacres de septembre, est trop connue, pour que j'entre dans de longs détails. Il est juste pourtant que je rappelle ici, comme une nouvelle preuve de son dévouement, un fait que je n'ai pu placer dans mes vers. Un des meurtriers mit, à la délivrance de son père, la condition qu'elle boirait un verre de sang. L'amour filial lui donna la force de céder à cette horrible proposition. Depuis cette époque, M.lle de Sombreuil eut des convulsions fréquentes, et dont le retour était régulier. Elle n'en fut pas moins attentive pour son père; elle partagea ses fers, lorsqu'il fut réincarcéré

sous la terreur. La première fois qu'elle parut devant les autres prisonniers, tous les yeux se fixèrent sur elle, et se remplirent de larmes; elle reçut de tous les cœurs le prix que l'on doit à la vertu. Le C. Coëttant la célébra dans une romance touchante. M.me de Rosambo lui adressa un mot qui les honore l'une et l'autre. Elle sortait de la prison avec le vénérable Malesherbes pour paraître au tribunal; elle aperçoit M.lle de Sombreuil: *Vous avez eu*, lui dit-elle, *la gloire de sauver votre père, et moi j'ai la consolation de mourir avec le mien.*

La fille de l'estimable Cazotte (*) l'arracha aussi aux égorgeurs des prisons. Comme ce trait a fait moins de bruit que l'autre, il n'est pas indifférent que j'en développe les circonstances.

(*) Auteur d'ouvrages fort ingénieux, tels qu'*Olivier*, *le Diable amoureux*, etc.

Quelques jours avant le 2 septembre, M.lle Cazotte, mise à l'Abbaye avec son père, fut reconnue innocente; mais elle ne voulut pas l'y laisser seul et sans secours; elle obtint la faveur de rester auprès de lui. Arrivèrent ces journées effroyables qui furent les dernières de tant de Français. La veille, M.lle Cazotte, par le charme de sa figure, la pureté de son ame et la chaleur de ses discours, avait su intéresser des Marseillais entrés dans l'intérieur de l'Abbaye. Ce furent eux qui l'aidèrent à sauver Cazotte. Ce vieillard, condamné après trente heures de carnage, allait périr sous les coups d'un groupe d'assassins; sa fille se jette entre eux et lui, échevelée, pâle, et plus belle encore de son désordre et de ses larmes: *Vous n'arriverez à mon père*, disait-elle, *qu'après m'avoir percé le cœur.* Un cri de grace se fait entendre; cent voix le répètent; les Marseillais ouvrent

le passage à M.lle Cazotte qui emmène son père, et vient le déposer dans le sein de sa famille. Cependant sa joie ne fut pas de longue durée. Le 12 septembre, Cazotte est jeté une seconde fois dans les fers. Sa fille se présente à la Conciergerie avec lui; la porte, ouverte pour Cazotte, est refusée à sa fille avec dureté: elle vole à la Commune et chez le ministre de l'intérieur, et à force de larmes et de supplications, leur arrache la permission de servir son père. Elle passait les jours et les nuits à ses côtés, et ne s'éloignait de lui, que pour intéresser ses juges en sa faveur, ou pour disposer des moyens de défense. Déja elle s'était assurée de ces mêmes Marseillais auxquels elle fut si redevable dans son premier danger; déja, elle avait rassemblé des Femmes qui lui avaient promis de la seconder: elle commençait enfin à espérer, lorsqu'on vint la mettre au secret. Son zèle s'était fait telle-

ment redouter des adversaires de Cazotte, qu'ils n'avaient trouvé que ce moyen pour qu'il ne pût leur échapper une seconde fois. En effet, en l'absence de sa fille, ils égorgèrent cet homme qu'auraient dû faire respecter son grand âge, ses talents, et ce spectacle effrayant de la mort qui, dans les horreurs de septembre, avait plané trente heures sur sa tête. M.lle Cazotte, n'apprit qu'en devenant libre, une perte si cruelle; on conçoit l'étendue de sa douleur: Elle n'eut d'autre consolation que d'adoucir les chagrins de sa mère; et elle se livre encore à ce devoir, avec toute la délicatesse de sentiments dont la nature l'a douée.

Ici finissent les notes de M. Legouvé.

NEUF THERMIDOR (*).

Enfin il y eut un terme aux horreurs qui désolaient la France depuis si longtemps. Le *neuf thermidor* renversa les échafauds, ouvrit les prisons, et fit périr les monstres auteurs et complices de tant de crimes et de maux.

Le régime de la terreur cessa tout-à-coup. Une journée suffit pour un si grand événement; et une *Femme*, encore une (**) *Femme*, fut en partie la cause de ce bonheur public.

M.me Cabarus, si longtemps connue sous le nom de M.me Tallien, fut celle dont le courage doit trouver une place dans l'histoire de ces tristes événements.

(*) J'atteste l'authenticité des faits et celle des lettres contenues dans cet article.

(**) *Dux fœmina facti.* Virgil.

Robespierre au faîte de la puissance, était secrètement tourmenté de la crainte que lui inspiraient plusieurs membres influents dans l'assemblée. Tallien était au nombre de ceux que le despotisme de ce monstre révoltait. Les choses en étaient au point que, sous peu d'instants, il fallait que le dictateur pérît, ou qu'il se défît de ceux qui ne supportaient qu'impatiemment son pouvoir, et qui semblaient cependant obéir sans oser lui résister. Dans son délire de proscription, il calculait avec effroi le courage de Barras, l'éloquence brute, mais entraînante de Legendre, l'adresse et la popularité de Tallien. M.me Cabarus était alors liée avec ce dernier. Robespierre veut supposer une conjuration tramée à Bordeaux, pour perdre Tallien. Un agent de Robespierre vient à *Fontenay-aux-Roses* proposer à M.me Cabarus d'entrer dans cet odieux projet : elle s'y refuse avec indignation. On la fait enfer-

mer à Paris dans un cachot. — Et, lorsque plusieurs jours écoulés laissent croire que la faiblesse et l'effroi ont abattu son courage, Robespierre lui envoie le plus sanguinaire de ses suppôts. — Les verroux s'ouvrent; ce vil messager paraît; il adresse ces mots à M.me Cabarus, couchée sur de la paille humide, et nourrie d'un pain noir qui la soutenait à peine.

« Je viens t'apporter la mort ou la « vie; réfléchis bien avant de prendre « le seul parti qui te reste pour échap- « per à l'échafaud : c'est Robespierre « lui-même qui m'envoie. La vie de Tal- « lien est nuisible aux intérêts du peu- « ple; des raisons d'état forcent le comité « à le proscrire; signe (*) ce papier « qui devient nécesaire à l'intérêt public.

(*) C'était une lettre qu'on supposait qu'elle écrivait à Robespierre, dans laquelle elle se disculpait de la conjuration à Bordeaux : mais sa défense même attestait l'existence de la conjuration.

« A l'instant, tu seras en liberté; et, « par cette soumission aux ordres que « je t'apporte, tu sauves à la fois ton pays « et toi.

« Réfléchis bien, je te le répète: mon « ordre porte ou d'ouvrir ta prison, « ou de te faire à l'instant conduire à « l'échafaud. »

« Retournez vers celui qui vous envoie, répondit M.me Cabarus; « dites à Ro- « bespierre que, du fond de ce cachot, « mon courage a plus de force que sa « puissance. Il tremble sur son trône de « fer; et je suis calme dans les chaînes; « jamais je n'acheterai la vie par une « bassesse. Partez, et délivrez-moi de « votre présence. »

Le messager sortit furieux. A peine fut-il parti, que M.me Cabarus, sentant bien qu'elle n'avait que quelques heures à vivre, voulut en profiter pour prévenir Tallien du sort qu'on lui destinait, et l'en-

gager à faire un dernier effort, afin d'arracher la France aux mains sanguinaires qui l'opprimaient. Il fallait écrire. Elle désespérait d'en trouver les moyens. Le soir, on lui permettait de se promener dans une cour intérieure. Elle réfléchissait tristement à son projet. Tout-à-coup un tronçon de laitue, jeté par dessus le mur, tombe à ses pieds. Par instinct, elle le ramasse; elle voit qu'il s'ouvre; elle court se renfermer; trouve dans ce débris un papier qui l'assure qu'une personne dévouée lui offre ses secours; qu'elle aura la nuit (*) même du papier, de l'encre et des moyens de correspondre. Ce génie bienfaisant était une Femme qui tint sa parole. Par elle, M.me Cabarus écrivit la lettre suivante à Tallien :

« L'administrateur de police sort d'ici :

(*) C'était le 6 thermidor.

« il vient de m'annoncer que je monte-
« rai demain au tribunal, c'est-à-dire,
« à l'échafaud. Cela ressemble bien peu
« au rêve que j'ai fait cette nuit......
« Robespierre n'existait plus, et les pri-
« sons étaient ouvertes. Un homme cou-
« rageux suffirait peut-être pour le réa-
« liser; mais grace à votre insigne lâ-
« cheté, il ne restera personne qui puisse
« jouir d'un tel bienfait. Adieu. »

Ce peu de mots d'une Femme courageuse ranime l'énergie de Tallien et de ses amis. Le 9 thermidor arriva.

Réponse de Tallien.

« Ayez autant de prudence que j'aurai
« de courage, et surtout calmez votre
« tête. »

Certes le service que M.me Cabarus rendit alors, ne fut qu'une cause indirecte

de ce grand événement; mais l'on n'en doit pas moins admirer sa présence d'esprit et son courage. Rappelons-nous toujours qu'ayant été sauvée par un miracle à cette époque, cette Femme intéressante voua les plus belles années de sa vie à la bienfaisance.

Longtemps avant le 9 thermidor, elle exerça son empire sur les représentants du peuple à Bordeaux. Jamais l'esprit et la beauté n'eurent une plus heureuse influence. Elle obtint plusieurs fois la dissolution du comité révolutionnaire; et, n'ayant pu empêcher la férocité des lois de le rétablir, elle lui arracha un si grand nombre de victimes, que peu de familles à Bordeaux peuvent lui refuser un souvenir d'admiration et de reconnaissance. A Paris, une foule de personnes de tout sexe, de tout état, lui doivent leur liberté, leur fortune, leur

vie. Je suis du nombre de ceux dont elle a brisé les fers. Je n'oserais douter que tous ceux qu'elle a sauvés à tant d'époques si difficiles, si périlleuses, ayent été reconnaissants. Je les plains, s'ils sont ingrats.

PRÉCIS DES MŒURS

ET DE LA CONDITION DES FEMMES

DANS L'EUROPE MODERNE.

SANS être l'adulateur des Femmes, je crois pouvoir dire qu'en Europe, il y a peu de pays où je n'eusse trouvé à retracer l'histoire d'une Femme célèbre; mais, excepté Marguerite de Valdemar, Catherine II et Christine, reine de Suède, qui, par ses qualités, sa vie extraordinaire et son abdication de la couronne, mérite une place dans l'histoire, peu d'autres avaient une assez grande réputation, pour figurer à côté d'Elisabeth et de Catherine I.re. Je me borne donc à considérer dans ce précis

l'Europe moderne, sous le rapport du sexe dont j'écris l'histoire (*).

Le sort des Femmes devrait être le même dans les différents pays qui se trouvent au même degré de civilisation; mais le caprice des Hommes, la forme des gouvernements, les lois influent nécessairement sur la condition de cette partie de la société. C'est surtout au plus ou moins de fortune indépendante dont jouissent les Femmes, que tient leur existence ; et sous ce rapport les nuances sont infinies en Europe. Il est difficile d'en assigner les causes. — Pour-

---

(*) C'est à M. Alexandre de la Borde que je dois les plus intéressants détails de ce chapitre. Ce jeune homme, plein d'esprit, d'instruction, de courage et d'activité, s'annoncera bientôt dans la littérature par des productions d'un grand mérite. Son voyage d'Espagne est sous presse. Sa description d'une mosaïque trouvée dans la ville d'*Italica*, vient de paraître.

quoi en France les coutumes même étaient-elles si différentes, dans plusieurs provinces, pour le partage des successions entre les garçons et les filles? Pourquoi l'Allemagne, la Pologne, la Russie diffèrent-elles autant sur la partie des biens qu'elles accordent aux Femmes? Pourquoi dans les divers états d'une même partie du monde, voit-on d'un côté, les Femmes être exclues du trône, et de l'autre, s'y placer à leur tour? La fantaisie du plus fort est la seule raison qu'on puisse en donner. Je n'entreprendrai pas même de rechercher quel est le meilleur système; je ne citerai que des exemples. Si partout on avait éloigné les Femmes de la souveraine puissance, Elisabeth, Jeanne de Naples, Christine, les deux Catherines, tant d'autres que je pourrais citer, n'auraient pas brillé sur le trône, n'auraient pas obtenu, du monde entier et de leur

patrie reconnaissante, le titre de *grands Hommes* (*).

Si le plus ou moins de fortune influe sur l'existence des Femmes, la forme des gouvernements en décide encore davantage : les républiques sont aussi contraires à l'ambition des Femmes, que les monarchies leur sont favorables. On se rappelle le rôle imposant qu'elles ont joué dans les premiers temps de la république romaine; mais les mœurs étaient pures. Les Femmes, si j'ose le dire, étaient alors moins de leur sexe; elles parvenaient plus à s'illustrer par des qualités empruntées aux hommes, que par leurs moyens habituels de séduction; c'était plus l'élévation de l'ame, que les graces du corps, la solidité des sentiments, que la finesse de

(*) *Rex fuit Elisabeth, fuit et Regina Jacobus.* Owen.

l'esprit, qui leur valaient l'admiration. Ce succès est hors de nature; il faut que chaque sexe recueille le genre d'estime qui lui convient; et, si l'on cherche la force stoïque, le sacrifice des sentiments naturels au bien public, on doit plutôt l'attendre du courage des Hommes, que de celui d'un sexe qui lui-même doit toujours craindre de se trahir, et de mettre son cœur à la place de sa raison.

En Suisse, à l'époque de Guillaume Tell, on a vu les Femmes saisies, comme les Hommes, de l'enthousiasme de la liberté; mais la simplicité de leurs mœurs les portait au courage; et l'amour pur qui les animait, les identifiait avec les passions de leurs époux. Depuis que le calme fut rétabli dans leurs montagnes, le peu de luxe et l'ignorance des arts aimables, laissèrent ce pays dans une monotonie, qui ne donne aux Femmes pour plaisirs que

ceux qu'offre la nature, et pour occupation que leurs devoirs. Les jeunes filles vivant entre elles, jouissant de bonne heure d'une grande liberté, conservent la pureté de leurs mœurs, au milieu de leur indépendance. La certitude de ne s'unir qu'à celui que leur cœur choisira, s'oppose à toute galanterie pour le présent, et à toute coquetterie dans l'avenir. Dans d'autres pays tels que la France, par exemple, le roman de la vie d'une Femme jolie, aimable, commence le jour de son mariage; celui d'une Femme en Suisse a commencé dès cette première jeunesse, où elle cherchait avec soin l'être qui pouvait lui convenir. Quand, au bout de plusieurs années, elle a éprouvé le cœur de son amant, il ne lui reste plus après son mariage, d'autre perspective que l'amour de son époux, de ses enfants, et l'assiduité dans son ménage. Voilà sa principale affaire;

point d'intrigue pour les places, ni pour les rangs. Les loix sont fixes; un jour ressemble à l'autre. Les plaisirs y sont moins vifs et plus simples; les richesses moins brillantes et plus solides. Ce tableau donne moins l'idée du plaisir, que celle du bonheur.

Quel contraste frappant présente l'Italie! On y voit tous les genres de sensations être le seul but d'un sexe, qui ne cherche sans cesse qu'à goûter et à inspirer la volupté. L'amour, les spectacles, les arts, une existence oisive et molle, voilà l'emploi de la vie de ce sexe voluptueux. Rien ne prouve plus le consentement tacite des maris (*) à la galanterie précoce des Femmes, que ce peuple *de sigisbés*, de cavaliers dévoués

(*) Souvent ce sont les maris qui choisissent eux-mêmes ces sigisbés pour leurs Femmes, la première année de leur mariage.

à leurs ordres. A la vérité *ce sigisbé* n'est pas celui qu'elles traitent le mieux ; mais sans cesse avec elles, il est du moins l'image de l'amant dont il est presque convenu qu'elles ne peuvent se passer. Regardées et se donnant elles-mêmes pour de simples parures de la société, elles doivent perdre de leur considération ; comme elles dirigent plutôt leur finesse vers l'intrigue amoureuse, que vers les affaires, rarement elles y ont part ; en un mot, leur rôle a plus de charme que d'importance. Il faut cependant rendre justice à quelques Femmes Italiennes, surtout à celles de Florence, de Siènne, de Rome même : elles sont instruites ; elles aiment les arts et la littérature. Leurs inclinations s'épurent en même temps que leurs goûts ; et leur société devient plus agréable, sans que leur caractère national perde ce qu'il a de piquant.

Avec plus de gravité, les Espagnoles ont peut-être eu autant de galanterie. Plus réfléchies que les Italiennes, le mystère qu'elles employaient autrefois pour leurs intrigues, le voile dont elles les couvraient, les rapprochaient plus de l'état naturel de leur sexe, qui semble appelé à charmer par sa modestie, à fixer par sa pudeur. D'ailleurs l'Espagne était le berceau de l'ancienne galanterie. Ne fût-ce que par les souvenirs, il reste toujours une sorte de déférence plus apparente d'un sexe pour l'autre ; et, la vanité étant la base du caractère des Femmes, les pays où l'on compte le plus avec elles, sont ceux où elles peuvent se croire le plus heureuses. La jalousie même des Espagnols est une espèce d'occupation inspirée par les Femmes, et qui leur a donné longtemps de l'importance à leurs propres yeux.

Dans quelque pays que ce soit, si ce sexe craint la persécution, il craint également l'oubli; et peut-être préférerait-il un peu de tourment, à l'humiliation de n'être compté pour rien. Si l'on en croit nos voyageurs, c'est surtout dans certaines provinces d'Espagne que l'on retrouve les traces de ses anciennes mœurs. Celles de Madrid sont plus relâchées, et ne rappellent que faiblement les souvenirs de la galanterie apportée par les Maures. Si les Italiennes ont un *sigisbé*, les Espagnoles ont un *cortéjo* qui diffère du *sigisbé*, en ce que celui-ci n'est que l'homme dévoué aux soins, et non destiné aux faveurs; tandis que le *cortéjo* des Espagnoles est bien véritablement l'amant heureux. Tant qu'il règne, personne ne se présente; et, s'il est congédié, rarement sa place reste-t-elle longtemps vacante. Jusqu'à l'instant où les jeunes

personnes sont mariées, elles vivent dans les couvents ou dans l'intérieur de leurs familles; mais on assure que ces mêmes couvents ne sont pas exempts de quelques intrigues amoureuses qui profanent leur enceinte sacrée.

L'amour et par conséquent la condition des Femmes ont, en Espagne, trois époques distinctes. L'amour participa d'abord de cet esprit chevaleresque, qui précéda et suivit quelque temps les guerres contre les Maures et les fondements de la monarchie espagnole. C'était alors que l'honneur, l'amour et la religion semblaient se disputer les belles actions, et se surpasser pour les produire. Plus délicats et plus désintéressés qu'aucun autre peuple, les Espagnols regardaient le courage comme le seul mérite, et les succès auprès des Femmes, comme le seul but ou la seule récompense digne du courage. C'est dans

ce temps que l'on vit deux amants expirer ensemble du bonheur de se revoir après trois ans d'absence, et du regret de se séparer : deux autres se précipiter du haut d'un rocher, pour ne pas se survivre l'un à l'autre. Je pourrais citer mille autres traits dont l'histoire d'Espagne est remplie. Le repos de la paix anéantit ces vertus guerrières, ces illusions brillantes. Le commerce et les richesses de l'Inde changèrent ces héros en flibustiers hardis, en aventuriers corrompus.

Les conquêtes que l'Espagne fit en Amérique, dépravèrent les mœurs; et celles qu'elle fit sur le continent, changèrent les usages et affaiblirent le caractère national. A ces passions succéda une multitude d'intrigues, de ruses, où l'adresse italienne se remarquait plus que l'honneur et l'amour castillan. Ce temps est parfaitement peint dans les comédies

de *Lopes de Vega*, *Moreto*, *Calderon* et dans les nouvelles *de Cervantes.* De-là les sérénades, les enlèvements, les duegnes, les jaloux, toutes choses dont il n'existe plus en Espagne que le souvenir : l'amour semblait dégénérer, à mesure que la civilisation se perfectionnait ; il avait été une folie, il devenait un calcul; et c'est à peu près ce qu'il est à présent. Quelques années après son mariage, une jeune Femme, ordinairement assez ignorante, a besoin d'aller dans le monde, de se trouver aux courses de taureaux, aux assemblées ; elle veut, pour l'y accompagner, un homme qui lui plaise ; et souvent sans l'aimer beaucoup d'abord, elle s'attache à lui, de peur qu'il ne s'attache à une autre ; c'est le *cortéjo* dont je parlais tout à l'heure. Cet homme, quelquefois ami du mari, avec plus de liberté dans la maison, étant moins su-

jet à en troubler l'ordre, se trouve plus commode pour la Femme, et est préféré à un étranger, ou à un autre qui n'aurait pas les mêmes avantages. C'est presque toujours un officier ou un moine, par la facilité qu'ils ont tous les deux de s'introduire dans la maison, et parce qu'également oisifs, ils sont plus *sous la main*, et que l'on peut en disposer plus aisément. Les moines ont cependant perdu beaucoup de leur influence, et ne réussissent plus que près des Femmes âgées. Les liaisons en Espagne durent fort longtemps, et prennent sur le champ un caractère authentique et respecté. Lorsque deux amants se brouillent, les parents, les amis s'empressent de les raccommoder; le monde même s'y intéresse. Il semble que cette nouvelle union qu'il a vu commencer, soit un contrat dont il a été le témoin, et qu'il desire maintenir

bien plus que celui du mariage, pour lequel il n'a pas été consulté. Aussi un homme qui se conduit mal envers une Femme trop tôt infidelle, ou qui la rend malheureuse, trouve difficilement à se replacer auprès d'une autre. Il en est de même des Femmes que l'on n'estime qu'en raison de leur conduite en amour. Rien n'est si rare, que ce que nous appelons une Femme coquette ; elle pourrait tromper un homme ; mais elle n'en tromperait qu'un ; elle exciterait un soulèvement général. C'est ce qui fait que les étrangers et les Français surtout, qui ont un si grand succès dans les pays du nord et dans quelques parties d'Allemagne, n'en ont aucun en Espagne, à moins qu'ils ne sachent bien la langue et ne se conforment aux usages du pays. Au reste je le répète : ce n'est ni à Madrid ni dans quelques ports de mer où

les mœurs, et les modes étrangères se sont introduites, que l'on peut juger de ces usages, mais dans les villes de l'intérieur, telles que Valence, Grenade, Tolède, Séville.

Remarquons un contraste assez frappant entre la Suisse et l'Espagne. Ici l'innocence est enfermée; là elle est livrée à elle-même. On voit les jeunes personnes, en Helvétie et à Genève, préserver leur pureté avec une liberté presqu'illimitée, et la confiance qu'on leur accorde devenir souvent un plus grand obstacle à vaincre, que les murs élevés et les grilles de fer des couvents Espagnols. Au reste tout système d'éducation peut se soutenir; l'importance sous ce rapport tient, je pense, à la direction que l'on sait donner aux mœurs. Pour moi je croirai toujours que les jeunes personnes, jusqu'à l'instant où

elles ont un guide et un époux, ne doivent pas être livrées aux dangers de la société qu'elles ne peuvent pas connaître, et que leur existence de filles et de Femmes doit être entièrement différente.

Si l'Espagne, comme la France, ne permet pas aux Femmes d'hériter du trône, on les voit dans le royaume voisin, en Portugal, tenir le sceptre, et par l'esprit des lois, lors même qu'elles se marient, accorder à peine le titre de roi à leur époux qui n'est roi que de nom, sans exercer aucun pouvoir. Par une autre bizarrerie, dans ce même pays où les Femmes règnent, les époux, dans leur intérieur, ont un pouvoir absolu sur leurs Femmes. Toutes les sortes de prérogatives sont attribuées au mari qui commande en maître. Tout dans la société se ressent de l'état secon-

daire des Femmes; et dans quelques familles, non à Lisbonne, mais dans les provinces qui gardent toute la rigueur de leurs anciens usages, un étranger ne pourrait leur adresser la parole, sans la permission du mari. Elles sont même presque forcées de sortir de la chambre, lorsqu'un homme y entre, et qu'il n'est pas amené par le maître de la maison. Malgré toutes ces précautions, en Portugal comme en Espagne, les intrigues amoureuses sont aussi communes qu'autre part. A certaine époque de l'année, une Femme vient confesser sa faiblesse à son directeur; il en résulte une sainte réprimande, l'ordre de rompre avec son amant. Elle le quitte huit jours, reçoit l'absolution, approche de l'autel, et peu de jours après, s'en éloigne, pour se rapprocher de son amant. Ainsi donc, adorée et adorant tour-à-tour, elle passe sa

vie à brûler l'encens sacré, et à s'enivrer du profane. Seulement le temps qu'elle destine à la créature, est bien plus long que celui qu'elle donne au Créateur.

Que le voyageur sorte de Lisbonne, et que les flots le portent à Constantinople; là, les Femmes sont ou enchaînées dans les sérails pour leur vie, ou renfermées dans leur intérieur. Elles ne paraissent en public que voilées; elles ne peuvent jouir de leur liberté, qu'en se livrant à l'état vil de Femmes prostituées.

Quoique l'Allemagne soit divisée en plusieurs parties et en plusieurs états souvent ennemis, la condition et le caractère des Femmes s'y ressemblent pourtant beaucoup, puisqu'elles sont toutes formées plus ou moins par les écrits qui sont les mêmes, et par une éducation analogue. Je ne parlerai ici que de

la classe la plus distinguée, et qui peut seule avoir le nom de *bonne compagnie*, quoique l'autre renferme beaucoup d'esprit et d'agréments, surtout dans les villes commerçantes. Les Allemandes sont généralement moins sensibles que les Françaises, plus passionnées et moins aimables; elles ont plus de sagacité pour reconnaître les qualités du cœur, que d'adresse à discerner celles de l'esprit. Souvent on peut leur plaire autant par de bonnes que par de belles actions; elles ont une manière simple d'aimer qui fait qu'on les séduit avec du naturel et de la simplicité; froides au premier abord, elles s'attachent à mesure qu'elles découvrent en vous les qualités solides et vraies qu'elles ont en elles. Pour elles, c'est peu que ce premier coup-d'œil qui a tant de pouvoir sur les imaginations vives des Polonaises et des Italiennes; l'habitude

attache les Allemandes, plus que la figure, et le mérite plus que l'esprit; elles sont le juste intermédiaire entre les Françaises et les Anglaises. Moins réservées que celles-ci, moins attachées à leurs devoirs domestiques, elles sont aussi moins légères que les Françaises, et moins avides de louanges et de succès. Le système féodal qui se conserve encore en Allemagne, donne aux Femmes une grande influence. Quoiqu'il ne leur assigne aucune fortune, elles sont presque toutes à la tête de petites principautés et de propriétés suzeraines, où elles ont beaucoup de réprésentation à la place de leurs maris qui, ordinairement occupés à la chasse, aux jeux, vivent avec quelque complaisant subalterne. Les Femmes se trouvent alors chargées d'exercer la bienfaisance, de recevoir la société, et de faire les honneurs de leurs maisons;

toutes choses où l'amour-propre et la vanité les distraient beaucoup de l'amour. C'est ce que l'on remarque dans la plus grande partie des Femmes de l'Empire, qui en général ont plus d'esprit et d'instruction que celles des pays de l'empereur. Vienne seule renferme peut-être les Femmes qui réunissent le plus de qualités. Parmi plusieurs sociétés nombreuses, on en distingue une composée de Femmes distinguées par leur naissance, leur richesse et leur beauté. Elles rassemblent autour d'elles les gens les plus marquants, non point par leurs titres ni par leurs richesses, mais par leur mérite et les services rendus à l'état. On ne peut être admis dans leur société, si l'on est un homme médiocre. La lecture des romans de chevalerie qui sont encore fort à la mode en Allemagne, et les différentes guerres

que ce pays a eu à soutenir, ont servi à encourager ces idées libérales ; et il n'est aucun lieu en Europe où les sentiments d'honneur soient aussi parfaitement conservés. On retrouve, au milieu de l'Allemagne, toute la délicatesse, la galanterie des beaux temps de la France. Les personnes de cette société n'ont point passé, ainsi que presque tous les étrangers, d'une haine exagérée contre leurs ennemis, à une admiration plus exagérée encore. Elles n'ont pas voulu détruire la France ; elles ne veulent pas l'encenser. Tranquilles dans leurs principes comme dans leurs sentiments, fidelles à tous les deux, elles ont conservé leurs amis, leurs manières de vivre, et sont tous les jours plus attachantes et plus aimées.

La Prusse est encore une preuve de la

facilité avec laquelle les Femmes saisissent tous les différents genres que leur présentent les mœurs, les usages et la tendance des esprits. Leur adresse se montre dans le parti qu'elles savent en tirer pour leur existence. L'esprit du grand Frédéric a laissé dans ce royaume cette teinte guerrière et cette philosophie, qui était le caractère distinctif de son gouvernement. Comme il y avait en lui un grand amour de pouvoir et de grands moyens de le soutenir, sa puissance devenait le contre-poids de sa philosophie ; mais ses successeurs moins grands, moins victorieux, ont laissé plus d'empire aux idées libérales qui se sont étendues. Les Femmes, toujours en accord avec l'esprit du moment, ont cultivé les sciences et les lettres. Peu d'entre elles s'y sont assez distinguées, pour s'y faire un nom ; mais l'ensemble a de

l'instruction, peut-être un peu de pédanterie : elles ne savent pas assez que l'esprit des universités a de la peine à remplacer la grace, la légèreté, la finesse et l'élégance qui sont la véritable parure de leur sexe. Dans un pays guerrier où les hommes sont sans cesse dans les camps, dans les garnisons, où la première existence est d'être militaire, il reste peu de temps pour la galanterie. Cependant, sans la comparer à celle de l'Espagne et de l'Italie, elle existe à Berlin ; il n'est point de lieux, de climats où l'amour n'exerce son empire. S'il se cache sous le manteau d'un Espagnol, le casque d'un Prussien ne l'effraie pas ; et même, au milieu du fracas des armes, il soumet la pruderie de la Prussienne, comme il enflamme l'Italienne voluptueuse. Partout le but est le même ; les différences n'existent que dans les routes,

les moyens et les temps. Quelques observateurs prétendent qu'au milieu de ce goût pour les sciences, de cette apparence de pédantisme imposant, les Femmes, en Prusse, ne sont pas insensibles à l'attrait des offrandes. Ce contraste est assez piquant. Au reste il n'est pas difficile à croire; et, dans la France même, nous avons vu les principes de la philosophie nouvelle allier l'amour de la simplicité avec celui des richesses, et quelques Femmes, soit par goût, soit par soumission, recevoir presqu'autant de dons de leurs amants, qu'elles en avaient reçu de la nature. L'on doit remarquer aussi que la Prusse n'est pas riche. Un pays pauvre est toujours contraire à l'existence des Femmes, surtout lorsqu'il est monarchique. L'espèce de pompe qu'exige le trône, rend nécessaire la magnificence de ses entours. Ce

desir continuel et cette impuissance de briller, désole ce sexe qui doit plaire sans efforts, se parer sans peine et sans réflexion. Une Femme n'a-t-elle que le moyen passager de s'entourer d'éclat, c'est sans goût, sans charme, que les bijoux se placent autour d'elle ; sa pénible parure se ressent du tourment qu'elle eut pour se la procurer, et de la crainte ignoble de la faner ou de la perdre. Pour que le brillant réponde chez les Femmes à la pompe du trône, il ne faut rien moins que la magnificence qu'elles montraient dans le siécle de Louis XIV ; mais dans une république, il faut la modeste simplicité de la Suisse. D'un côté ce sexe aimable est en rapport avec l'art ; de l'autre il l'est avec la nature ; et, lorsque chaque chose est à sa place, la simple bergère des Alpes cueille avec la même facilité, dans la prairie, les fleurs abon-

dantes et fraiches dont elle couronne sa tête pour plaire à son amant, que l'élégante et sensible la Vallière trouvait sur sa toilette les pierreries rares et brillantes qu'elle opposait à l'éclat de son teint, pour charmer les regards de Louis.

Si Berlin offre le tableau d'une société de Femmes scientifiques, raisonneuses, et peut-être pédantes, en Pologne au contraire, toute la coquetterie, l'amabilité française, se retrouvent : il semble que, par les manières, les formes et l'élégance, la nature ait voulu mettre une affinité marquée entre deux nations aussi éloignées l'une de l'autre. Les Polonaises, parlent très-bien le français ; leurs mœurs, leur goût pour la société, pour les productions aimables de l'esprit, les rapprochent encore des Françaises.

La Pologne a été conduite à sa destruction, par des chances politiques, et

par les vacillations d'un gouvernement instable qui a peu fourni d'occasions aux Femmes d'influer sur les affaires. L'extrême magnificence des grands seigneurs donnait à ce sexe l'existence brillante qui seule lui convient. En changeant de sort, elles n'ont point changé de caractère, et soit qu'elles restent dans leur patrie divisée, soit qu'elles voyagent, elles portent partout ce desir de plaire, ce charme attirant, cet esprit fin, ce mélange de dignité et de graces voluptueuses auquel on résiste peu. On assure que la pruderie des dames russes leur fait juger sévèrement les Polonaises; qu'elles appellent légèreté, le mouvement aimable que celles-ci répandent dans la société. Ce jugement prouve plus l'injustice des unes, que les torts des autres. En Russie, les Femmes naturellement graves, ont un flegme ap-

parent qui donne à leurs formes sociales une sorte de roideur opposée aux graces des Polonaises. Les Russes sont moins vives, moins coquettes; mais la galanterie n'est cependant pas plus bannie de Pétersbourg, que de Varsovie. Seulement, le premier attrait est caché avec plus de calcul, les soins sont rendus avec plus de mystère, et le bonheur est couvert d'un voile moins léger. Ces nuances tiennent à leur caractère et à l'éducation. Peut-être aussi les Femmes, fières d'occuper le trône à leur tour, de compter parmi elles une Elisabeth et deux Catherines, ont-elles pris naturellement une dignité convenable à leur condition dans l'état. Chargées de tous les détails intérieurs de leurs maisons, de l'éducation de leurs enfants à laquelle elles président jusqu'à un certain âge, réglant tout, excepté leurs terres dont

leurs maris s'occupent; en un mot, tout reposant sur elles, il en résulte une consistance naturelle qui les agrandit à leurs propres yeux, et donne au maintien de quelques-unes la fierté de leur position.

Comment ne pas observer, dans les nuances infinies qui diversifient les Femmes en Europe, à quel point ce sexe mobile est propre à modifier son caractère, et même ses passions, d'après les usages et les lois? Ces différences sont moins frappantes dans notre sexe, que dans le leur.

Peut-être, dans aucun pays, la condition et le caractère des Femmes ne se sont-ils ressentis de l'influence des mœurs et du gouvernement, autant qu'en Angleterre. Dans cette monarchie limitée, qui réunit la nécessité du trône et la passion raisonnée de la li-

berté, le véritable goût des arts, celui de la magnificence, et surtout cet amour vrai de la patrie qui attache un Anglais aux affaires publiques préférablement aux siennes propres, les Femmes ont dû avoir beaucoup d'importance dans leur intérieur et fort peu dans la société, ainsi que dans les intrigues politiques. Ce sont les grandes villes qui perdent les mœurs des Femmes: une Anglaise, passant presque toute sa vie dans ses terres, occupée de sa maison, de sa famille, aimant l'époux qu'elle a choisi, a peu d'occasions d'être séduite, et d'inspirer d'autre sentiment que celui de l'estime qu'elle acquiert par l'habitude de ses devoirs. Chez les Hommes, chez les Femmes, les divers buts de la vie influent sur le caractère, les formes, les goûts, et la pensée. Qu'un Anglais soit marin, ou commerçant, membre du parlement ou simple cultivateur de ses terres, il peut

varier dans le genre de ses intérêts ; mais il en est un auquel tous les autres se rattachent ; c'est cette occupation principale de la chose publique ; la raison en est simple. Dans la parfaite combinaison du gouvernement, le commerçant tient au marin, le marin au commerçant, l'artiste au pair du royaume, le fermier au propriétaire : un membre de l'opposition tient au roi autant qu'un homme du parti ministériel ; en un mot, tout s'enchaîne, et nulle partie de ce bel ensemble ne peut souffrir ou prospérer, que tout ne prospère et ne souffre ; et par là même, chacun s'intéresse avec suite aux opérations de l'état. Sous un certain rapport, tous les intérieurs des familles doivent être à peu près les mêmes. Chez le grand seigneur, comme chez l'artisan ; chez le propriétaire, comme chez le fermier ; dans les comptoirs de banques, comme dans les maisons des militaires,

tout pense, calcule, réfléchit, et s'occupe plus habituellement de détails sérieux, que de galanterie et de ces futilités aimables qui plaisent trop aux Femmes pour ne pas les séduire, ou du moins pour ne pas les distraire de leurs devoirs. En France, dans l'ancien régime, la paix se faisait-elle après une longue guerre, tout revenait à la stagnation, au désœuvrement. La nullité d'intérêt sur les choses publiques auxquelles le gouvernement seul avait rapport, livrait les Hommes et les Femmes au mouvement des passions, à la distraction des plaisirs. Delà, la galanterie, le desir, le besoin de plaire et de séduire. Les Femmes passant leur vie, non dans leurs terres, mais à la ville et à la cour, se mêlaient d'intrigues pour de petites places qu'elles faisaient obtenir par leur crédit, d'où elles tiraient une sorte d'importance.

En Angleterre, au contraire, en paix comme en guerre, jamais l'esprit public ne laisse un instant l'intérêt national s'éteindre; les mœurs s'en ressentent, et les Femmes livrées à leur véritable destination, font plus pour le bonheur et moins pour les plaisirs. Il paraît que, depuis quelques années, il s'est fait un changement dans la manière de vivre : on passe plus de temps à Londres, que dans les terres. La galanterie semble insensiblement s'établir. Un plus long séjour dans la capitale doit nécessairement conduire au relâchement des mœurs. Mais dans un pays où les affaires publiques occupent tout, où l'Anglais le plus amoureux n'oublie pas le parlement aux pieds de sa maîtresse, où son goût pour l'aisance et pour la commodité, le porte à renvoyer les Femmes au dessert, afin de rester long-

temps à table entre Hommes; dans un pays où un sexe si aimable est plus estimé qu'adoré, ce sexe n'aura jamais une grande influence; et même, en ce moment, où les Femmes françaises ont tant perdu de leur empire sous le rapport de l'amour-propre et des plaisirs, il sera toujours préférable pour une Femme, de naître à Paris qu'à Londres, où le sort de ce sexe ne s'améliore, qu'en se rapprochant de nos mœurs.

Convenons-en; les Femmes anglaises vivent à peu près comme les Femmes turques, à l'exception des clôtures et des gardiens. Sans être aussi surveillées, elles ne sont pas moins contraintes. Quelque supériorité qu'elles se sentent sur leurs maris, elles sont obligées de les respecter et de les craindre; ce qui fait qu'elles prennent le parti de s'en faire aimer, pour se tirer d'affaire. C'est aussi la

leçon qu'elles donnent à leurs enfants, et l'on peut remarquer que c'est plutôt en elles un conseil qu'un principe,et qu'elles le leur recommandent plutôt comme calcul, que comme devoir. En effet, elles ne peuvent parvenir à commander qu'en obéissant; et lorsque l'on vous dit qu'une Femme, en Angleterre, est plus heureuse que dans d'autres pays, c'est comme si l'on disait qu'elle est plus préparée par l'éducation à jouir davantage qu'une autre Femme, d'un bonheur médiocre. Le seul dédommagement qu'elles ayent de tant de privations, c'est la considération dont elles jouissent. Mais aussitôt qu'elles commettent la moindre faute apparente, et qu'elles sont moins bien vues dans le monde, elles la commettent alors toute entière, et devant perdre d'un côté, pour ne pas être tout-à-fait heureuses de l'autre, elles aiment mieux

opter, que de concilier tous les deux. Rien n'est si rare que ces intrigues long-temps secrètes, et qui cessent souvent avant d'avoir été connues ; ce qui pourrait cependant se voir en France, si les Femmes étaient moins légères et les Hommes moins indiscrets. D'après les mœurs anglaises, cela devrait arriver souvent, et cependant on en remarque peu d'exemple ; la contrainte les fait bientôt éclater. Une Femme fait tout ce qu'elle peut pour résister ; elle sait que le bonheur de toute sa vie tient à refuser le bonheur d'un moment. Mais quand tous ses efforts ont été superflus, elle s'abandonne au sentiment sans lequel elle ne peut plus vivre, et renonce au monde qu'elle ne peut plus ménager. Il est rare que, lorsque l'amour a été cause d'une pareille démarche, l'Homme qui l'a fait commettre ne s'empresse de la réparer et n'épouse la

Femme qu'il a séduite, et qui, sans lui, serait toujours malheureuse. Ils vont alors vivre ensemble à la campagne et se tenir lieu de tout. C'est ce qui arriva à M. de Biron. Une personne à laquelle il avait cherché à plaire, lui avoua, après quelque temps, qu'elle ne pouvait plus lui résister, et lui fit la proposition de s'enfuir avec lui dans un village d'Ecosse, pour y vivre heureux, le reste de leurs jours. Il eut toutes les peines du monde à éviter cet excès de bonheur.

Il me reste à parler des peuples du Nord. Chez eux, dans les temps les plus reculés, le sort des Femmes paraît avoir été beaucoup plus doux, que dans les autres pays. En Suède, elles ont toujours joui de la plus grande considération. Autrefois même leurs faveurs paraissaient être la seule récompense digne de la valeur.

Les mœurs s'étant policées, leur sort n'a pu qu'y gagner. Comme les couvents n'y sont pas connus, les jeunes suédoises sont communément élevées sous les yeux de leurs parents, soit par une gouvernante française, soit par une autre qui sait cette langue. Quelques pensions s'y sont formées; mais les premières familles en font peu d'usage, et lorsqu'elles y placent de jeunes personnes, elles les en retirent de bonne heure, pour les élever sous leurs yeux. Habituées de bonne heure au monde par ce moyen, vivant avec décence, mais avec liberté, au milieu des jeunes gens de leur état, c'est toujours leur inclination qui décide de leur mariage.

Chez le peuple même, la simplicité des mœurs produit toujours de bons ménages. Les Femmes dirigeant toute l'économie domestique, on y voit rare-

ment de ces rixes assez communes chez d'autres peuples, qui finissent par diviser les familles. Au reste, je ne m'arrête point sur cette réflexion ; quand on observe dans quelque pays que ce soit, ce n'est jamais la dernière classe de la société qu'il faut regarder. Les mœurs n'existent qu'où l'éducation commence.

Sous Gustave, dernier roi de Suède, assassiné au milieu de sa cour, les mœurs prirent une teinte chevaleresque qui tenait plus au goût particulier de ce monarque, qu'au véritable caractère de la nation. Il voulut mêler à la simplicité suédoise une sorte d'élégance française que le climat semble repousser et à laquelle la pauvreté du pays ne convenait nullement. En effet, il y avait une contradiction manifeste entre ce desir d'élégance et la rigueur des lois

qui bannissaient le luxe , et défendaient de porter de l'or et de l'argent sur les habits. Les intentions brillantes de Gustave appelaient une magnificence commandée par ces mœurs nouvelles et défendue par la sagesse des lois. Les Femmes qui, dans tout le nord, ont un desir de parure au moins égal à celui de nos françaises, cherchèrent à faire oublier, par la grace des formes et le goût des habits, l'absence forcée de la magnificence. Mais c'est là le cas de rappeler ce que j'ai dit plus haut : l'extrême simplicité dans l'élégance même n'appartient qu'aux campagnes; le trône et la cour veulent être entourés d'éclat.

Pendant le règne trop court de Gustave, la galanterie sembla s'introduire; mais ce goût d'héroisme, de chevalerie, ces bals, ces tournois, tout ce cadre aimable dans lequel les Femmes

se plaisent, parce qu'il leur sied si bien, semblait n'exister que par la main qui l'avait placé. Il se brisa, à la mort du monarque le plus regrettable. Comme il ne tenait pas essentiellement aux mœurs, au goût du pays, ces débris se dispersèrent promptement sans pouvoir se réunir, et comme ces plantes étrangères et transportées loin de leur sol naturel, qui périssent aisément, tout ce beau prestige s'éteignit, et ne laissa que d'aimables souvenirs.

Exceptez-en quelques circonstances; les Femmes qui cependant ne sont point exclues du trône, ont eu fort peu d'influence en Suède sur les intérêts politiques. C'est ici le cas de rapporter le peu de mots de Charles XI à sa femme qui voulut se mêler des affaires de sa cour : « Nous vous avons pris, lui dit-il, pour « faire des enfants, et non pas pour

« gouverner. » — Du reste, il l'aima, la traita très-bien, et en eut beaucoup d'enfants.

Depuis la mort de Gustave, les Suédoises sont rentrées dans une situation analogue à leur caractère primitif, et qui se ressent un peu de la teinte passagère que ce prince leur avait communiquée. Aimables, polies, aimant la lecture, l'instruction, sans se livrer au goût d'écrire qui, chez une Femme, passe à Stockholm pour un ridicule, elles jettent dans le commerce de la vie le charme que l'on doit attendre d'elles.

Partout, il y a une immense différence des mœurs de la capitale, à celles des provinces. Ainsi, dans le nord de la Suède particulièrement, il existe des usages que je ferai connaître par quelques notes ; mais il y a surtout une douceur, une hospitalité que je vais chercher à

fixer dans la mémoire de mes lecteurs, par une nouvelle qui terminera cet ouvrage.

En finissant ce précis, je crois devoir placer ici la lettre d'un homme de mes amis qui avait pris, pour objet principal de ses voyages, l'occupation piquante d'observer les Femmes des différents pays où il avait passé, et de les comparer entre elles. Quoiqu'elle répète quelques détails que je viens d'offrir au lecteur, je crois devoir la publier, telle que je l'ai reçue : elle sort d'une plume véridique, et peut-être les différents avis des voyageurs sur le même sujet sont-ils intéressants à comparer.

« Me voilà presque à la fin de ma « tournée d'Europe, mon ami. Vous sa- « vez quel était l'intérêt principal qui « me conduisait. Après avoir bien exa- « miné les Femmes de tous les pays, je

« finis par conclure qu'à quelques nuan-
« ces près, qui tiennent aux lois, aux
« usages de leur patrie, elles sont par-
« tout les mêmes. Autant les Hommes
« diffèrent entre eux, autant les Femmes
« se ressemblent. Certes, rien n'est plus
« opposé qu'un Anglais et un Italien;
« tandis qu'une Italienne et une An-
« glaise, bien qu'elles diffèrent, se rap-
« prochent mille fois davantage. D'a-
« bord, dans les qualités essentielles,
« vous trouvez chez les Femmes de dif-
« férentes contrées des points de res-
« semblance presque généraux. Humani-
« té, patience, tendre pitié, douceur,
« courage, inspirés par le sentiment
« dans les grandes circonstances, voilà
« de ces vertus que l'on est sûr de rencon-
« trer partout, chez les Femmes. C'est
« plutôt dans leurs différences que dans
« leurs qualités qu'elles varient entre

« elles. La raison en est simple. Leurs
« qualités leur viennent de la nature;
« leurs défauts sont communément le
« fruit des vices d'éducation, des lois,
« des usages; c'est plutôt à nous qu'à
« elles qu'il faut nous en prendre, puis-
« que les Hommes gouvernent. Ainsi,
« l'Angleterre étant mieux régie que l'Ita-
« lie, les Femmes y valent mieux; mais
« quelle que soit l'influence du gouver-
« nement, vous êtes sûr de trouver dans
« une Italienne, comme dans une An-
« glaise, les qualités principales qui sont
« le caractère distinctif de son sexe. C'est
« par la douceur naturelle des Femmes
« et l'habitude de soumission dans la-
« quelle elles vivent, que les lois, les
« préjugés et les coutumes ont partout au-
« tant d'influence sur elles. Elles rap-
« pellent à nos regards ces marbres purs
« qui sortent de la terre, pour prendre

« les formes que nous voulons leur donner.
« Le ciseau d'un artiste mal-adroit peut
« en faire un mauvais usage, sans avoir
« le pouvoir d'altérer les qualités qui leur
« sont propres. Les Femmes sont donc
« partout, en quelque sorte, ce que nous
« les faisons. Sous ce rapport, rien ne
« les distingue dans les pays que j'ai par-
« courus. Cependant en les observant avec
« une attention suivie, j'ai cru remar-
« quer que les gouvernements avaient
« plus d'action sur elles, que le carac-
« tère des Hommes.

« Dans la France seule, où la société
« est un art, il s'est fait un tel amalgame
« de l'esprit, des goûts et des passions
« des Hommes et des Femmes, que le
« caractère des Hommes agit directement
« sur elles.

« Un anglais, par ses habitudes, par
« son goût pour les affaires, a soumis sa
« Femme aux détails sérieux de la direc-

« tion de son ménage, et par là, il a donné
« plus de gravité apparente à ses formes.
« Plus penseur que dissertant, surtout
« avec les Femmes, il a établi entre son
« épouse et lui plus de rapports de puis-
« sance que de tendresse, plus d'abandon
« que de confiance, plus de passion se-
« crète, que d'union de pensées, d'attrait
« et d'opinion.

« En France, au contraire, où le ca-
« ractère plus léger des Hommes les
« porte à réfléchir presque tout haut sur
« leurs projets, même devant ceux qui
« dépendent d'eux, un époux, par le
« besoin continuel de communiquer ses
« idées, d'en recevoir d'autres, d'en faire
« un échange perpétuel, identifie sa Fem-
« me, sans le vouloir, à tout ce qu'il pense.
« Son but est bien de commander, d'être
« le maître; mais il a mis l'esclave dans
« sa confidence. Soit qu'elle soit du même
« avis, soit qu'elle s'y trouve opposée,

« elle est dans son secret. S'aiment-ils « tous deux; l'union de leurs ames, de « leurs pensées est parfaite. Ne s'aiment-« ils pas, il y a eu au moins une commu-« nication d'idées qui ressemble à la con-« fiance. Ce n'est point cette séparation « morale de l'esclave au maître, que « l'Anglais établit. Le Français avertit sa « compagne de sa puissance, la discute « avec elle; par ce moyen, il peut l'alté-« rer sans doute; du moins, elle s'établit « avec plus de forme. Il en est de même « des opinions de tout genre. En France, « il existe entre les deux sexes une com-« munication habituelle. Aussi les Fem-« mes parlent, réfléchissent, décident de « tout; des choses les plus frivoles com-« me des plus importantes. Elles sont « plus associées à la pensée des Hom-« mes qui finissent toujours par faire « les lois de leurs maisons; mais comme « ce n'est que par le souvenir de la

« force qu'ils y parviennent, l'instant
« de lutte renouvellée qui s'établit sans
« cesse entre les deux sexes, laisse à
« l'esprit des Femmes l'empreinte du
« caractère que les Hommes leur ont
« communiqué. Je le répète, ce n'est
« qu'en France que cette réaction se
« remarque, parce qu'il n'existe au-
« cuns points d'isolement entre les Hom-
« mes et les Femmes, tandis qu'au-
« tre part, et surtout en Anglterre,
« il y en a mille. De plus, en France,
« les Femmes étant les arbitres de la
« mode, les usages leur sont presque
« soumis, et l'on a vu souvent avoir re-
« cours à elles dans des temps de crises
« comme *la Fronde*, pour faire recevoir
« des choses que la puissance ne pouvait
« établir. Dans tous les temps, les Fem-
« mes ont suivi en France l'impulsion
« donnée par les Hommes, s'identifier
« avec leurs systèmes comme avec leurs

« passions. Elles ne s'amusent pas plus « des affaires que des plaisirs, et si elles « ont besoin d'être mêlées à tout, les « Hommes ont la même impossibilité de « se passer d'elles.

« Voilà ce que l'on ne remarque dans « aucun autre pays de l'Europe, même « dans ceux où elles montent sur le trône, « à leur tour.

« Il est encore un autre pays dis- « tingué par une nuance particulière ; « c'est la Pologne. Là, les Femmes, con- « duites par une volupté plus raffinée, « plus aimable qu'en Italie, sont bien « forcées d'avoir les Hommes pour but de « leurs séductions ; mais moins soumises « que partout ailleurs, soit à raison de « leurs richesses, soit par le propre de « leur caractère, elles ont un rôle plus « indépendant, une existence person- « nelle qui tient à leur charme particu- « lier. Elles ont, en général, de la grace

« et de l'imagination : la grace captive
« d'abord, et l'imagination fait faire
« ensuite aux têtes qu'elles embrasent,
« tout le chemin qu'elles veulent. Une
« étincelle de ce don céleste est venue
« tomber sur leur froide patrie, et la
« plus charmante partie des habitants
« s'en est emparée. En Pologne, il n'y
« a point de poètes, il n'y a point d'ar-
« tistes ; mais il y a des Femmes qui
« rêvent aux arts, qui chantent avec une
« voix charmante les stances du Tasse,
« et qui récitent les vers de Delille. Elles
« se sont dit que l'amour était pour les
« Femmes, ce que la gloire était pour
« les Hommes. Se faire aimer est leur
« plus doux penchant et le premier be-
« soin de leur vie. C'est plutôt de l'eni-
« vrement qu'elles inspirent, que de vrais
« sentiments. Le privilége d'allumer de
« grandes passions, n'appartient qu'aux
« ames fortes qui peuvent donner tout

« ce qu'elles peuvent recevoir. Cette vé-
« ritable passion, dont il court tant de
« parodies dans la société, appartient à
« tous les pays, et peut se trouver dans
« tous les climats; mais elle n'est sentie
« que par les ames nées avec une sensibili-
« té exquise, susceptibles d'enthousiasme,
« et de profondes émotions. Les Femmes
« qui n'ont que de la grace, de l'esprit,
« quelques charmes et de la coquetterie,
« inspirent des goûts qui prennent la cou-
« leur de l'amour, et qui s'effacent aussi
« rapidement que les fleurs éphémères.
« Quant aux Femmes à imagination,
» elles aident d'un autre charme un sen-
« timent d'une nature différente, qui ne
« vit que d'enthousiasme; et voilà pour-
« quoi le sentiment qu'inspirent les Polo-
« naises ressemble à de l'amour; mais
« peut être est-il plutôt de la volupté.
« Elles sont adorables par les souvenirs
« qu'elles laissent, par les espérances

« qu'elles donnent ; elles savent tout em-
« bellir de cette magie qui a quelque chose
« de vague, d'indéterminé ; elles aiment
« la nature, sans être naturelles ; mais leur
« art devient presque simple par sa per-
« fection. Il y a un abandon charmant
« dans leurs manières ; elles accordent
« avec une grace qui n'est pas celle des
« Françaises, qui semble leur avoir été
« révélée par la nature, source inalté-
« rable de tout ce qui est bien, de tout
« ce qui doit plaire. Elles n'ont pas dans
« leurs salons cette monotonie de con-
« venances qui tyrannise la conversation
« par des règles formelles, et prescrit à
« peu près les mêmes mots comme les
« mêmes usages, une fois adoptés. Mol-
« lement couchées sur leurs divans, elles
« ont autant d'attitudes différentes, que de
« costumes. Leur conversation n'est peut-
« être pas aussi spirituelle, que celle des
« Françaises, mais elle est plus piquante

« par son originalité. Une Femme dont « la pensée voyage sans cesse, qui laisse « errer ses idées d'un objet à un autre, « qui voit au même moment, des yeux de « l'imagination, les sites enchantés de « l'Italie, et les effrayantes beautés de « la Suisse, qui a l'art ou la bonne foi « de mêler de l'enthousiasme à tout ce « qu'elle dit. Cette Femme-là a mille « moyens de plus que les autres, de plaire « et de charmer. C'est par toutes ces sour- « ces de séduction que les maisons des Po- « lonaises deviennent des habitations ra- « vissantes, et leurs jardins, des féeries. « Tout ce que l'imagination embrasse, « s'embellit à l'instant; ces enchanteresses « ont le talent de faire penser et sentir « ceux qui les écoutent, sous mille et mille « rapports différents. C'est à la fois l'art « d'enivrer et l'ame, et les sens. Les op- « positions piquantes viennent ajouter « encore au charme. Quoi de plus déli-

« cieux que d'entendre une jolie Femme
« dans des bosquets qu'elle a créés, s'en-
« tourant d'art, parler de la nature; dans
« le même moment enrichir son salon
« de chef-d'œuvres divers, s'embellir elle-
« même de mille talents aimables, et
« tout cela avec des formes destinées na-
« turellement à l'élégance? Sans cesse
« elles sont parées de leur négligence
« même, et n'ont l'air de se servir de la
« fortune que pour se jouer de ses présents.

« Une certaine mollesse, une grace
« calculée, et surtout un accord intime
« du moral au physique, se remarquent
« également en Pologne et en Russie :
« les Courlandaises particulièrement ont
« un attrait distinctif. Les deux prin-
« cesses (*) qui, cet hiver, sont venues
« charmer notre capitale, en sont un
« exemple remarquable.

(*) La princesse de Rohan et sa sœur.

« Les différentes secousses du gouver-
« nement ont fort influé sur les Fem-
« mes, en Russie. Sous Pierre I.er, elles
« se sont ressenties de la rudesse d'un
« gouvernement absolu, qui avait be-
« soin d'une extrême sévérité. Pierre
« voulait changer les mœurs, et faire
« fléchir sous de nouvelles coutumes
« une nation superstitieusement attachée
« à ses usages, et d'autant moins acces-
« sible à la civilisation, qu'elle avait tous
« les préjugés de l'ignorance, et toute
« la barbare férocité, effet nécessaire de
« ses sanglantes révolutions.

« Les Femmes, si bien faites pour
« adoucir les mœurs, vivaient envi-
« ronnées d'esclaves et l'étaient elles-
« mêmes. Elles tremblaient sous la do-
« mination d'un époux, ou d'un maître
« farouche. Quelquefois elles étaient re-
« léguées avec lui dans de vastes déserts,
« d'où était exilé tout ce qui anoblit la

« vie, les lettres, les sciences, les arts,
« doux présents de la société qui font
« contracter à l'ame des habitudes géné-
« reuses, et la mettent sans cesse en pré-
« sence des témoins qui la jugent.

« Quelquefois appelées à la cour de
« ce même Pierre, elles y assistaient
« à de honteuses orgies; elles voyaient
« tomber les têtes de leurs amis, ou su-
« bissaient elles-mêmes de honteuses pu-
« nitions. On sait que Pierre-le-Grand,
« cet homme de génie, par un contraste
« cruel, en tirant les Russes de la barbarie,
« couvrit son pays d'échafauds, et fit
« périr une partie de la noblesse de l'Em-
« pire. Catherine I.re montrant ce que
« pouvait l'ame énergique d'une Femme,
« prépara les Russes à la domination
« heureuse de Catherine II, dont les
« graces et le génie ne contribuèrent pas
« peu à faire chérir et respecter les Fem-
« mes dans ce pays. Les mœurs s'adou-

« cirent ; le beau sexe y reprit une place
« digne de lui ; aussi, après la France,
« peut-être, la Russie est-elle le pays où
« il est le plus agréable d'être Femme.

« Les Femmes russes sont, en géné-
« ral, très-jolies ; peu instruites, elles
« apprennent avec facilité. Elles ont des
« talents, de la grace et de la noblesse
« dans le maintien ; et si on remarque
« dans quelques-unes une gravité qui les
« distingue des Polonaises, presque tou-
« tes se livrent à une indolence orien-
« tale qui les en rapproche. Leur vie
« s'écoule entre le jeu qu'elles aiment
« beaucoup. La paresse, le luxe et la
« magnificence la plus recherchée, sont
« un besoin pour elles. Presque toutes
« crédules, superstitieuses, elles aiment
« tout ce qui parle à leur imagination.
« Eprises du merveilleux, elles passent
« quelquefois des soirées entières à en-
« tendre leurs Femmes, leur répéter des

« contes qui les amusent, et les attachent « comme des enfants.

« Telles sont mes observations sur les « Femmes des différents pays que j'ai « parcourus; et, pour peindre en deux « mots les nuances que je remarque entre « elles, je crois que s'il m'était permis de « choisir, je prendrais pour ma Femme « une Anglaise, une Française pour mon « amie, et une Polonaise pour ma maî- « tresse. »

Peut-être l'ami qui m'écrivait cette lettre, est-il un peu hardi dans ces décisions sur les Femmes. Je ne les donne que comme son opinion particulière, et je quitte la Pologne et la Russie pour voyager avec mes lecteurs dans le nord de la Suède.

ZUNILDA, *nouvelle suédoise.*

BRILLANT, aimable, fait pour plaire, mais sans principes et sans morale; tel était Florvel, jeune Français, dont le cœur gâté par les succès prenait ses passions pour guide, et les plaisirs pour le bonheur. Un beau nom, une existence agréable, une grande fortune; il avait tout; il abusa de tout; ses triomphes même devinrent la source de ses erreurs. Jamais Homme ne fut mieux traité par l'amour, et ne crut moins à ce sentiment; jamais amant ne rendit hommage à plus de Femmes, et n'eut pour elles plus de mépris. Médire d'elles, mais en parler sans cesse; déprécier leurs faveurs, et faire tout pour les obtenir; proclamer leurs faiblesses, et tirer une sorte de vanité d'en triompher; toutes ces inconsé-

quences se rencontrent parmi les Hommes. Florvel en donnait chaque jour des exemples. Plein de trait et de saillies, chansonnier piquant, conteur aimable, il était l'ame de la société; mais ces succès finirent par lui paraître bien frivoles. Comme son esprit valait essentiellement mieux que l'emploi qu'il en faisait, il eut bientôt besoin de l'exercer dans un champ plus vaste. Déja plus instruit que presque tous les gens de son âge, il voulut l'être davantage.

Ses chaînes étaient de fleurs, et ne le retenaient que faiblement; il n'employa pas même, pour les rompre, ces nuances, ces égards qui donnent à un mauvais procédé l'apparence d'une erreur, et à une rupture, celle d'une absence. A peine prit-il congé de quelqu'un; et voilà tout-à-coup notre homme à la mode, devenu voyageur.

Au mois de janvier 1788, il résolut de

s'éloigner de Paris ; et, dirigeant ses pas vers le Nord, il se mit en route pour la Suède.

La veille de son départ, on jouait *le Séducteur* à la comédie française. « Ah ! « disait il en lui-même, en l'écoutant, l'au-« teur a donné des conquêtes trop faciles « aux héros de sa pièce. Il y a mille « moyens de résistance, mille ressources « pour les vaincre qui auraient produit « plus d'effet, et qui ont échappé à sa « plume. Quel mérite a-t-on à séduire une « jeune innocente qui n'est conduite que « par la nature ? C'est absolument cueil-« lir une fleur en passant, et se donner à « peine le temps de la regarder. »

C'était à peu près comme si Florvel eût dit : « Il n'y a que moi d'assez sédui-« sant, pour que rien ne me résiste. En « amour, j'ai tout calculé, tout analysé ; « j'ai su réduire en principes l'art de la

« séduction, et véritablement les Fem-
« mes sont si faibles, qu'elles ne valent pas
« la peine qu'un Homme spirituel leur
« abandonne quelques soins et quelques
« moments. Je vais partir; je parcour-
« rai des contrées lointaines; que trou-
« verai je? Partout, la même chose: des
« Femmes qu'on possède quand on veut,
« des amants crédules et des époux bien
« trompés, quelques obstacles, pas une
« véritable défense. Mon dieu! qu'on
« m'indique une Femme qui se fasse
« aimer, et qui résiste; j'irai la chercher
« au bout de l'univers. »

Il faut rendre justice à Florvel: ce n'était pas là le véritable objet de son voyage. Il avait de l'esprit, des connaissances; il voulait étudier les Hommes et les mœurs, et surtout échapper à l'ennui. Il en éprouvait sans le dire. On a pu remarquer souvent que rien ne laisse plus

de vide dans l'ame, que la nullité de principes, la bonne opinion de soi-même et la mauvaise opinion des autres. Lorsqu'on se croit tout facile et tout permis, on n'a plus d'avenir, et la vie reste sans intérêt.

Florvel arriva à Stockholm. Son nom et ses recommandations l'appelèrent dans les sociétés les plus brillantes; sa réputation l'avait devancé; il n'en devint que plus fat, plus hardi. Quand ces deux torts ne vous perdent pas, ils réussissent. Florvel l'éprouva. Les Suédoises sont aimables; elles l'apprécièrent. Comme partout, elles sont vaines; ils les loua. Plusieurs ne sont pas exemptes de faiblesse; il en profita. Il n'avait pas passé dix-huit mois à Stockholm, qu'il s'ennuyait comme à Paris. Heureusement son goût pour s'instruire remplissait bien des moments. Il apprit assez facilement la langue; il

courait le matin chez Sergell, chez Canova (*), dans les cabinets des minéralogistes. A le voir, à l'entendre causer avec tous les Hommes intéressants, on n'eût jamais cru que c'était le même Français qui, le soir, ne s'occupait que de bagatelles, charmait dans un salon les vieilles Femmes par sa politesse, les jeunes par sa galanterie, et tout le monde, par sa piquante originalité.

Un jour, il s'entretenait avec un professeur très-instruit. « Les mœurs du pays, « ses usages, ses lois surtout, disait-il, « les provinces excitent ma curiosité. »

« J'ai remarqué que partout les capitales « sont presque des pays à part : c'est rarement dans ces grandes villes que l'on « connaît la nation que l'on observe. « Par la vie même que l'on y mène, les

(*) Célèbres artistes.

« caractères s'y masquent comme les « visages. On est forcé constamment « d'y faire tant pour les autres, qu'on « n'est presque jamais soi. —

« Permettez-moi de vous citer vous-« même pour l'exemple de ce que vous « avancez, répondit le Suédois. Je sais, « par quelques rapports de société, quels « sont vos succès, depuis que vous êtes à « Stockholm. Les Hommes vous accueil-« lent, les Femmes vous recherchent, « vous passez pour l'Homme le plus à « la mode, et pourtant, à vous enten-« dre parler de choses sérieuses, il est im-« possible de croire que les futilités soient « d'un aussi grand intérêt dans votre « vie. Vous êtes tout autre, que vous ne « paraissez dans ces cercles brillants. —

« Je m'en flatte du moins, reprit Flor-« vel : je ne suis Homme du monde, que « par position. Pensez-vous que celui qui

« ſait très-peu de cas des Femmes, qui
« ne croit guère à l'amitié et point à
« l'amour, soit très-heureux dans ce tour-
« billon? Telle est ma manière de voir.
« — Je vous plains, répondit le Sué-
« dois. Si je ne me trompe, vous n'êtes
« pas blasé; au contraire, il y a une
« partie de vos facultés morales qui n'est
« pas exercée. A votre place, en voya-
« geant, j'aurais cherché des choses neu-
« ves sous tous les rapports; j'aurais sur-
« tout évité les capitales. Vous observez,
« d'une manière très-juste, que toutes se
« ressemblent, que toutes nous montrent
« la corruption des mœurs. Etait-ce à
« Stockholm que vous deviez vous arrê-
« ter? Voulez-vous voir un tableau plus
« attachant de mœurs nouvelles, la
« pureté, l'hospitalité des premiers âges?
« Partez, enfoncez-vous dans les pro-
« vinces du nord de notre Suède, sur

« les frontières de la Laponie. La Nort-
« lande, la Dalécarlie surtout vous offri-
« ront des jouissances qui vous sont in-
« connues. D'autres Hommes, d'autres
« Femmes, d'autres cités, tout sera pi-
« quant pour vous. La simple nature doit
« vous paraître si neuve! — Eh! mon
« dieu, s'écria Florvel, je la devine sans
« la connaître, cette *simple nature* dont
« les philosophes nous ennuyent. Je veux
« pourtant bien faire l'épreuve que vous
« me proposez; j'irai dans la Nortlande,
« j'y trouverai les mêmes passions, les
« mêmes vices, peut-être même un peu
« plus de facilité chez les Femmes, avec
« moins de graces; voilà tout. — Eh
« bien! repartit le Suédois, *votre sys-*
« *tème* n'en sera que plus démontré à
« votre esprit, et vous en conviendrez;
« parvenir à se prouver la vérité d'*un sys-*
« *tème*, ce n'est pas tout-à-fait avoir per-
« du son temps. »

La conversation finit là. Florvel quitta le Suédois ; et, comme rien ne le retenait à Stockholm, deux jours après, il partit pour la Nortlande.

Après les premières journées, Florvel ennuyé des mauvais chemins, et voulant mieux voir le pays, laissa sa voiture dans la première ville, acheta deux chevaux de selle, et suivi d'un seul valet de confiance, il continua sa route. Il s'arrêtait souvent pour examiner. Ces montagnes, ces forêts immenses, ces lacs, ces rivières rapides et nombreuses, ces mines profondes, attiraient ses regards. Malgré la saison rigoureuse, il observait tout avec soin ; il touchait à l'époque où les glaces de l'hiver font place tout-à-coup aux premières chaleurs de l'été. Par une bizarrerie de ce climat, on ne connaît, dans cette partie de la Suède, que deux saisons. On éprouve, pendant neuf mois, des froids excessifs, et,

le reste de l'année, des ardeurs presqu'égales à celles du Midi. Le sol assez ingrat, manque de plusieurs choses nécessaires à la vie; mais il abonde en pâturages, en mines de divers métaux, et surtout de cuivre. La chasse et la pêche étant une des plus grandes richesses du pays, le Suédois est robuste, laborieux, et la vie qu'il mène l'endurcit à la fatigue, et l'éloigne de toute idée de mollesse et d'oisiveté.

Florvel averti par les habitants du changement habituel et subit qui allait se faire dans la Suède, prévenu d'ailleurs que la fonte des neiges, la rapidité des torrents pourraient arrêter ses pas, et, même l'exposer à quelques dangers, préféra de suspendre sa route; et, s'établissant parmi des pâtres sur les montagnes de la Dalécarlie, il attendit avec impatience et curiosité le beau spectacle qui devait étonner ses yeux; mais il ne perdit

pas son temps, dans une vaine attente. Par des questions qui, bien proposées, préparaient des réponses instructives, il connut bientôt les mœurs, les usages de ces heureuses et tranquilles contrées. Comme on le lui avait prédit, il retrouva le charme des premiers âges du monde. Point de méfiance; une paisible sécurité. Pour murailles des faibles haies; pour verroux une simple courroie, que la main d'un enfant peut dénouer. Respect pour la propriété, secours pour l'indigence, pitié pour l'infortune; voilà ce que Florvel vit sans le croire, admira sans le dire. Ces bons habitants ont surtout une vénération pour l'hospitalité, qui les porte à vouloir l'exercer, même en leur absence. S'éloignent-ils de leur habitation, ils songent qu'un voyageur peut passer, qu'il peut être accablé de fatigue et de besoins, sans avoir la possibilité de s'adresser à personne. Cette

idée poursuit le pâtre dans les vallées, le chasseur au fond des forêts, le pêcheur sur ses étangs. S'il ne laisse personne en sortant de sa maison, il a soin que sa porte reste ouverte ; un vase plein d'un lait pur est placé sur une table, et s'offre aux regards de ceux qui peuvent le desirer. C'est peu d'y joindre des gâteaux de fleur de farine ; une main attentive a embaumé les bords de ce vase par les jus exprimés des plantes balsamiques les plus odoriférantes. Est-on dans la saison rigoureuse de l'hiver ; des charbons allumés couvent sous la cendre, et peuvent, à l'aide de bourrées rassemblées près du foyer, donner promptement une flamme secourable.

Florvel réfléchissait un jour sur l'opposition de la rudesse du climat, avec la douceur des mœurs et de l'âpreté sauvage de ces montagnes avec la bonté de leurs habitants... Tout-à-coup, un grand bruit

se fait entendre ; des craquements sourds et redoublés retentissent dans les cavités profondes des rochers ; c'est la glace des hivers qui se rompt. Les torrents se préparent, les pâtres s'agitent ; mais avec une activité sage qui montre plus de prudence, que d'effroi. L'un oppose une digue de pierres à l'effort des eaux qui peuvent renverser sa cabane ; l'autre ménage une route facile au torrent qu'il prévoit et qu'il ne peut arrêter. Plus loin, des familles entières changent momentanément d'asile, emportant leurs enfants dans leurs bras, les vieillards sur leurs épaules. On emmène les troupeaux sur la cime des plus hautes montagnes ; mais, je le répète, tous ces soins n'ont ni confusion, ni apparence de terreur. Le moment est pénible, mais il était prévu.

Les rigueurs de l'hiver finissent, les douceurs de l'été vont commencer. Quel spectacle ! les rayons du soleil renaissant

ont frappé ces immenses amas de neiges eblouissantes, dont les reflets éclatants brillent avec les feux qui viennent les dissoudre. Les eaux se rassemblent, les torrents se forment, tour-à-tour s'arrêtant et se grossissant l'un par l'autre : ils écument, ils bouillonnent, ils se précipitent avec fracas de rochers en rochers, leur bruit confus se mêle aux déchirements des glaces qui se rompent à la fois de toutes parts ; ces glaçons énormes, tantôt sont entraînés par la rapidité des eaux, tantôt tombent, s'arrêtent, et retombent brisés par leur propre poids. Quelques-uns roulent du sommet des montagnes et s'embarrassent dans les branches robustes d'un vieux pin qui, couronné de cette masse rayonnante, étincelle de mille feux à la clarté du soleil ; bientôt, le glaçon dissous par la puissante chaleur, porte dans les racines de l'arbre une fraîcheur sa-

lutaire. — Cependant, le bruit redouble, les eaux s'enflent encore, les cascades subites jaillissent en mugissant, tombent dans les lacs et les rivières, dont les eaux débordées s'élancent vers la mer avec impétuosité. . . . . . Mais! ô surprise! dans ces vallées où les eaux sans limites se sont ouvert de nouvelles routes, leur passage ne laisse que des traces légères. La glace a fui; la première pointe des herbes va paraître. La terre humectée prend une nouvelle vigueur pour produire. Déja, les fleuves qui descendaient des montagnes, ne sont plus que des ruisseaux; les rivières rentrent dans leurs lits; les eaux, en se retirant, découvrent les prairies. A côté de la goutte d'eau suspendue à l'arbrisseau qui reverdit, le bouton va naître. Une fraîcheur délicieuse se mêle à la douce chaleur qui s'accroît, et porte une vie nouvelle à tout ce qui respire, un nouvel accroissement

à tout ce qui végète, un nouveau charme à tout ce qui pense; et peu de jours ont suffi pour amener à cette aimable renaissance de toute la nature.

Le calme qui se rétablit dans les montagnes, rentre dans le cœur des habitans; ils descendent; les villages se repeuplent, les demeures modestes se réparent; les troupeaux se rassemblent, les travaux recommencent, l'image du bonheur a reparu.

Florvel, avec une ame plus simple et moins corrompue, aurait mieux joui de ce beau spectacle. Son esprit, son imagination furent plus émus que son ame; les sensations douces et vives sont un bonheur des cœurs purs. Ceux que l'abus des passions factices a blasés ne les éprouvent point. Leurs sens émoussés perdent ce premier sentiment qui semble répondre à mille jouissances offertes par la nature.

Qu'il est froid celui qui ne fait que regarder, auprès de celui qui se pénètre, et qui sent !

Cependant Florvel fut aussi frappé qu'il pouvait l'être de ce beau changement. Saisissant sa plume et ses crayons, il essaya de fixer cette scène imposante par des tableaux qui parlassent tour-à-tour aux regards et à la pensée. Ce double travail seul prolongea son séjour parmi ces bons pâtres qui l'avaient si bien reçu. Un homme plus sensible aurait joint, au plaisir de cette occupation, le bonheur de voir ces aimables habitants passer promptement de l'inquiétude à la tranquillité ; il n'aurait pas observé sans délice la mère, qui croit mieux aimer son enfant après le danger qu'elle a redouté pour lui, la maîtresse qui voit arriver avec plus de charmes cette saison qu'elle sait devoir l'unir à son amant, l'ami s'atta-

chant plus à son ami par le service qu'il vient de lui rendre, en préservant son habitation de la fureur des eaux...... Mais non : Florvel a desséché son ame ; il n'est bon que par instinct. Il quitte les pâtres avec une reconnaissance froide, et continue sa route en suivant les bords de la Dala, et dirigeant ses pas vers le bourg d'Hédémona, le plus remarquable de la Dalécarlie.

Six semaines s'étaient écoulées depuis l'instant, où la saison renouvellée avait changé l'aspect de la nature. Les pâturages étaient verts, et les arbres parés de feuilles ; tout germait, et se disposait à produire ; le souvenir même des frimas s'était effacé. Il ne fallait que des yeux pour jouir de ce contraste rapide. Florvel enchanté trouvait les journées trop courtes pour admirer.

Dans le bourg d'Hédémona, les mœurs

étaient aussi douces que parmi les pâtres qu'il quittait; il retrouva la même hospitalité, des formes moins rustiques, et, avec une égale simplicité, cette politesse obligeante, premier fruit de l'aisance et de l'éducation.

Il était depuis quelque temps dans ce bourg; tous les jours, il sortait seul à cheval, et se plaisait à s'égarer dans ces beaux sites qui l'attiraient sans cesse. Communément, il laissait son cheval marcher à l'aventure, et voulait ne devoir qu'au hasard, au caprice, les surprises que chaque nouveau lieu lui causait. Un jour que, plus fatigué qu'à l'ordinaire, il cherchait un lieu tranquille pour s'y reposer quelques instants, son cheval prit une route bordée d'arbres élevés, qui le conduisit bientôt vers une habitation dont un coteau ombragé lui avait dérobé la vue. Cette maison est modeste,

mais paraît considérable. La porte est ouverte ; il entre. Personne dans la cour ne se présente à ses regards. Enhardi par l'hospitalité du pays, il attache son cheval à un arbre, et pénètre dans la maison. Un gros chien s'approche de lui ; mais il n'a point de chaînes, point de fureur. Au lieu d'aboyer, il caresse Florvel comme s'il le connaissait ; il le devance en bondissant, et semble le conduire dans une pièce voisine. La première chose qui le frappe en entrant, est ce vase plein de lait, doux symbole de l'hospitalité que le riche et le pauvre destinent aux voyageurs. Il s'assied, il regarde, il admire une réunion de choses utiles ; et des recherches simples indiquaient le goût naturel du maître de cet asile. Mais à qui appartient-il ? Cette solitude de la maison, ce calme dans l'intérieur n'annoncent

point l'habitation d'une famille. Est-ce un vieillard solitaire? est-ce une Femme qui demeure dans ce lieu tranquille? Quel silence! quel calme! Florvel se couche sur une natte; il a porté dans ses sens une douce fraîcheur par ce lait onctueux qui l'a désaltéré. Ce n'est point le sommeil qui répare ses forces épuisées par la fatigue et la chaleur; c'est un repos, une sorte de quiétude qu'il n'avait pas encore éprouvés. Le bon chien est à ses pieds; il regarde Florvel avec cette expression caressante, caractère si touchant d'un ami de l'Homme; il semble lui dire : « Si tu veux dormir, « je veillerai; veux-tu sortir, je t'ac- « compagne. » Florvel le caresse avec un plaisir secret. C'est peut-être la première fois qu'il sent bien le prix d'un animal si précieux. Cependant il se lève, il parcourt la maison, il veut deviner chez qui

le hasard l'a conduit...... Une chose lui donne une idée, une autre la détruit.

Après avoir parcouru les appartements, il sort, et descend dans le jardin séparé de la campagne par une simple haie d'épine en fleur. Ce joli lieu ne se distingue des champs que par une culture plus soignée, des arbres fruitiers mieux choisis, et quelques routes battues courant çà et là, sans symétrie, parmi des fleurs et des fruits. Un ruisseau clair descend de la montagne; en traversant le jardin, sa course se ralentit; il semble s'y plaire; il y fait mille détours, et s'échappe par un bosquet; puis, précipité par une pente naturelle, il court mêler ses eaux à celle de la Dala. Florvel enchanté se plaît à suivre les caprices de cette onde; il arrive au bosquet: là s'offre un banc de gazon, placé sans

art, mais dans un lieu si délicieux, si frais ! Une grotte profonde s'ouvre près de ce banc; quelques arbres épars autour de la grotte, semblent des colonnes destinées à soutenir cette voûte antique. Florvel lève les yeux, il lit cette inscription gravée sur l'un de ces arbres :

A L'HOSPITALITÉ.

Qui que tu sois, si tu es heureux, jouis ici de ton bonheur; si tu es malheureux, la douceur, la patience et la douce commisération t'attendent.

Ah ! s'écrie Florvel, n'en doutons plus, je suis chez une Femme !... Il examine la grotte avec intérêt; il revient près du banc; il est attiré partout; il ne peut s'arracher de nulle part. Le bruit aimable du ruisseau, cette fraîcheur, le roucoulement des ramiers, répété par l'écho

des montagnes, cette solitude, ce calme profond, et l'idée pleine de charmes qu'un être absent comme un bienfaisant génie, préside à cet ensemble attirayant, le doux penser surtout que cet être est une Femme; toutes ces réflexions bercent mollement les pensées de Florvel; il sent ses yeux se fermer; il s'assied et s'endort.

Florvel ne s'était point trompé : c'est chez la belle Zunilda que le hasard l'avait conduit.

Zunilda, née dans le bourg d'Hédémona, a perdu ses parents; elle finit le deuil d'un vieux père qu'elle adorait, et qui lui a laissé une fortune honnête, et cette habitation commode, sans élégance, mais la plus belle du pays. Son goût pour la campagne, sa tendresse pour le jeune Elerz, la fixent pour toujours dans cette demeure. Elle doit épouser Elerz qui fait le

bonheur et le charme de ses jours. Telle est la simplicité des mœurs de ce pays, que Zunilda loge déja avec son amant; mais près de lui, dans ses bras même, elle est aussi en sureté, que si des parents ou des barrières les séparaient. Leurs cœurs passionnés et purs ne conçoivent pas le bonheur sans vertu, le plaisir sans innocence. — Elerz est sensible, gai, doux, mais impétueux. Zunilda moins vive est plus mélancolique; l'amour sans mesure souvent absorbe toutes les facultés de l'ame; mais Zunilda adorant Elerz a besoin encore d'aimer, d'être aimée de tout ce qui l'entoure. Son bonheur s'augmente de celui des autres; à l'aspect de l'infortune, elle sent moins sa félicité; aussi, elle est chérie par tout ce qui la connaît. La nature fit tout pour elle; figure noble, traits charmants, taille élégante. Dans les fêtes champêtres, tous les regards sont

attachés sur elle, tous les succès l'attendent ; nulle n'a plus de grace à la danse, plus de légèreté à la course. Les flèches d'Elerz sont plus rapides ; mais la biche craintive ne perce pas les forêts avec plus de vîtesse que Zunilda, lorsqu'un trait à la main, elle poursuit et atteint la proie qui veut en vain l'éviter.

L'histoire des amours d'Elerz et de Zunilda est bien simple. Point d'obstacles, point de tourments ; du bonheur sans nuage, un sentiment aussi promptement partagé, qu'exprimé ; voilà leur sort. A la dernière fête *du retour de l'été*, dans une course de jeunes filles, le prix était un chevreau blanc (qu'un chasseur, selon l'usage, doit tenir dans ses bras au bout de la carrière) ; c'était Elerz que l'on avait choisi. Zunilda l'avait remarqué, et pensait à lui ; depuis longtemps, il cherchait à lui plaire ; la course commence. Zunilda devance ses compagnes,

plus prompte que l'éclair, elle touche le but. Elerz enchanté remet le chevreau dans ses bras. Ah! Zunilda, lui dit-il, que ton triomphe n'est-il le mien!.... Va, répond-elle avec candeur, « je de- « vais vaincre!..... Qui veux-tu qui « coure plus vite à Elerz que moi, si ce « n'est mon cœur? »

Elerz rougit de bonheur; il presse Zunilda contre son sein.... Si ton père y consent, dit-il, je te donne ma foi, en présence du ciel. Alors, à la manière accoutumée, tous deux posent leurs mains sur leur cœur; le lien devient indissoluble, tous les habitants les félicitent. Zunilda, de ce moment, est un objet sacré pour tous les jeunes compagnons d'Elerz. Elle a prononcé son choix; tous la regrettent, aucun d'eux n'ose plus même y penser; tels sont les usages, telles sont les mœurs. Le père de Zunilda rajeunit par l'idée du bonheur de sa fille; il ap-

plaudit à ce choix qui aurait été le sien. Le jeune amant baise la main du vieillard; il est sûr de son bonheur...... Mais, hélas! qu'il lui semble encore éloigné! Une fièvre lente consume depuis quelque temps le père de Zunilda; il s'affaisse, il languit, et meurt dans les bras de ses enfants. Un an de deuil et de larmes leur est commandé par leur cœur et les lois. Ils s'aiment, prient le ciel pour leur bon père; et, réunis sous le même toit, ils attendent que l'année soit révolue.

Ils étaient sortis ensemble, quand Florvel est arrivé. Zunilda rentre la première. Le cheval qu'elle aperçoit lui fait connaître qu'un étranger est chez elle.... Elle le cherche avec impatience; elle voit avec plaisir que les mets qu'elle avait préparés ont pu lui être utiles. Elle parcourt rapidement sa maison. Enfin, elle arrive en courant au bos-

quet; mais apercevant Florvel livré à un doux sommeil, elle ralentit ses pas, elle craint même le bruit que ses habits produisent, en effleurant les feuilles..... Le bon chien a vu sa maîtresse; il veut courir à elle; mais Zunilda fait un signe à cet animal fidelle qui l'entend; il se recouche doucement, en regardant tour-à-tour Florvel et sa maîtrese. Zunilda s'aperçoit que les rayons du soleil peuvent frapper la tête découverte de l'étranger; elle rapproche doucement les branches de deux arbres voisins; elle les unit ensemble, et forme une ombre hospitalière qu'elle oppose à la chaleur du jour. Ce n'est pas assez; elle prend une corbeille, la remplit de fleurs embaumées, de fruits pleins de saveur; elle place cette douce offrande vers Florvel; de manière que, s'il s'éveille, son premier regard soit frappé par ce nouveau bienfait. Bonne et sensible Zunilda,

vous voilà assise près du ruisseau, tournant de temps en temps la tête du côté de Florvel. Vous voulez guetter son premier regard, au moment de son réveil. Mais toujours attentive, vous croyez entendre que les eaux s'échappent avec trop de bruit sous le feuillage; le sommeil de l'étranger peut en être interrompu. Vous vous penchez avec effort sur le bord du ruisseau : vos mains bienfaisantes dérangent une pierre qui fait obstacle à la rapidité des eaux. Le silence augmente; on n'entend plus qu'un murmure faible et sourd, plus fait pour prolonger le sommeil, que pour troubler son charme et sa durée. Zunilda jouit du repos qu'elle procure; mais le feuillage frémit et s'écarte; le gazon cède sous des pas agiles; c'est Lerz qui parait. Comme les ames des deux amants se devinent en un moment! comme ils se félicitent des soins qu'ils vont donner à l'étranger que le

hasard leur amène ! Déja, dans les bras l'un de l'autre, ils regardent Florvel, et s'entendent sans se parler.... Zunilda, par un regard, semble demander à son amant si elle n'a rien oublié, si tous les besoins sont prévus ? « Crois-tu, dit-elle « à Eleiz, que ce voyageur soit malheu- « reux ? — Je ne le pense pas, ma chère. « Ses traits sont calmes et tranquilles, « le malheur laisse des traces. Rappelle- « toi les premiers temps de la mort de ton « père ; quand tu dormais, on voyait que « tes yeux avaient pleuré, qu'ils devaient « pleurer encore. — Tu as raison, mais « nous pouvons nous tromper ; il faut « que son réveil soit doux ; prépare-toi, « prends ta flûte champêtre ; quand il « ouvrira les yeux, je chanterai, tu m'ac- « compagneras ; s'il souffre, nous lui fe- « rons du bien ; s'il est heureux, cela ne « peut lui déplaire. — Ecoute Zunilda, « c'est, je crois, un Français. J'en ai déja

« vu dans notre pays ; ils avaient cet ha-
« bit. — Vois-tu comme il s'appuie sur
« notre chien ? Fidelle allait l'éveiller en
« venant à moi ; mais je l'ai fait rester à
« sa place. »

Comme Elerz finissait de parler, Florvel s'agita. Les deux amants se placèrent près de lui ; les yeux de Florvel s'ouvrirent, et ses regards et son oreille furent frappés en même temps des beaux traits de Zunilda, de sa voix touchante et de la douce flûte d'Elerz.

Il est des sensations auxquelles l'ame la plus gâtée par les vices du monde ne résiste point. Florvel crut faire un rêve délicieux, et cette illusion un instant prolongée, retarda les vives expressions de sa reconnaissance. La beauté de Zunilda, sa fraîcheur, ses traits animés encore par la douce expression de la bienfaisance, le jetèrent dans la surprise et l'admiration.

« Qui que vous soyez, lui dit Elerz,
« jeune étranger, regardez cet asile
« comme le vôtre. Zunilda vous reçoit
« chez elle; moi son amant, bientôt son
« époux, je mêle mes soins, mes vœux
« aux siens, pour vous rendre ce lieu
« aussi doux que je le souhaite. — Oui,
« reprit Zunilda, en passant son bras
« autour du col d'Elerz, nous bénissons
« le ciel de vous avoir conduit parmi
« nous; nos fleurs, nos fruits, nos trou-
« peaux, disposez de tout. Mon père me
« l'a toujours dit : *Rien en entier n'est à*
« *toi, songe à la part de l'étranger*... En
« disant ces mots, Zunilda, avec une
« grace dont elle ne se doutait pas, pré-
« sentait à Florvel la corbeille qu'elle avait
« préparée. »

On ne se défait pas aisément des formes et du ton des villes. Florvel ému de tant de bonté, de simplicité, voulut y répondre avec de la franchise et du na-

turel ; il fut mal-adroit, et rien ne contrastait plus que ses manières élégantes, sa politesse recherchée, avec la candeur naïve de ces hôtes. Ils comprirent cependant qu'il les remerciait ; mais, quoiqu'il parlât bien leur langue, tant de phrases pour un sentiment, les étonnaient. — Dans ce moment, les échos de la plaine retentirent de sons aigus et lointains. C'étaient les pâtres qui rappelaient leurs brebis et leurs chiens. « Voulez-vous, dit Zunilda, « venir voir rentrer nos troupeaux ? Ils « sont nombreux et beaux ; c'est là notre « richesse. »

Florvel accepta. Les deux amants, sans trop songer à lui, entrelaçant leurs bras, sortirent en chantant. Florvel les suivait ; il examinait, en marchant sur leurs traces, leur contentement, leur naïve gaieté, et riait en lui-même de ce qu'on appelait cela *du bonheur*. Cependant les troupeaux,

descendant en foule des montagnes dans la vallée, s'approchent; on les entend mugir, bêler. Zunilda s'assied sous un grand arbre pour les attendre; elle appelle Florvel auprès d'elle..... Tout-à-coup, elle lève les yeux, elle aperçoit un nid à la cime de l'arbre. « Le vois-« tu ce nid, dit-elle à Elerz, je parie « l'atteindre plutôt que toi. . . . . . .
« Soit, dit Elerz. Une corbeille d'osier « fin, contre une plume rose, pour atta-« cher à mes flèches... » Il n'avait pas fini; déja, Zunilda a quitté le ch peau qui couvre sa tête; elle s'élance aux branches, avec légèreté.... L'arbre est très vieux, d'une grosseur prodigieuse. — Chacun monte de son côté; tantôt Elerz l'emporte, tantôt Zunilda a l'avantage; enfin, elle arrive plutôt près du nid. —Elerz, voyant qu'elle va triompher, s'arrête..... Zunilda saisit le nid, et,

placée gracieusement sur une branche forte, mais flexible, elle se laisse balancer avec mollesse jusqu'à la branche plus basse sur laquelle était Elerz. — Elle lui tend le nid; mais il avance inutilement le bras; au moment où il est prêt à toucher sa proie, elle s'amuse à la retirer, à agiter la branche qui, par son élasticité, l'enlève et la ramène encore. Pour achever le tableau, la mère plaintive voyant qu'on ravit ses petits, entre sous les branches, en sort, y rentre, voltige autour des deux amants, tandis que le mâle triste et plaintif, plane en face de l'arbre et n'ose approcher. — Florvel se tenait à quelque distance. Loin de s'occuper de cette jolie scène aérienne qu'il aurait dû dessiner, il se dit à lui-même : — « Voilà bien les « Femmes! on les retrouve partout les « mêmes, aussi coquettes dans les mon-« tagnes de la Dalécarlie, que dans nos

« salons. Ce n'est pas votre victoire,
« Zunilda, qui vous occupe en ce mo-
« ment; l'amour-propre est satisfait, la
« vanité commence. Elle songe, ajoutait-
« il, que j'admire sa grace, sa légèreté;
« elle pourrait redescendre promptement
« avec le prix de son agilité; mais il
« faut rester suspendue sur cette bran-
« che; et, pour comble d'adresse, avoir
« l'air de s'occuper de son amant, de
« rire avec lui de sa victoire dans les
« airs, pour obtenir un nouvel hommage
« sur la terre. O Femmes! sexe dange-
« reux, mais trop connu de moi, je
« retrouve donc ici l'instinct de votre co-
« quetterie! Mais, Zunilda, vous vous
« abusez. Est-ce à des yeux tels que les
« miens que vous pouvez plaire? Votre
« grace sauvage a quelqu'attrait, j'en
« conviens; mais qu'il y a loin de là à
« celle de l'art, qui garde tout le charme
« de la nature en l'embellissant! »

Comme il finissait, Zunilda s'approcha de lui, et lui offrit avec gaieté le nid qu'elle venait d'enlever.

« Je le reçois, belle Zunilda », lui dit-il, avec une intention plus maligne que galante. « On serait embarrassé de « décider qui a plus de candeur, ou de « ces tourterelles, ou de celle qui daigne « me les destiner. »

Zunilda et Elerz auraient bien répondu ; mais ils avaient tant de peine à comprendre les finesses de Florvel, qu'ils prirent le parti de parler d'autre chose. Pour Florvel, toujours confiant dans son jugement sur les Femmes, il ne douta pas un instant que le silence de Zunilda ne tînt à la présence d'Elerz. On revint à la maison. Un repas simple, mais bon ; un couvert sans recherche, mais d'une propreté rare, étaient préparés. On soupa. Elerz et Zunilda chantèrent, tan-

tôt ensemble, tantôt séparément. L'heure de se retirer arriva. On conduisit Florvel dans une chambre commode, d'où la vue était délicieuse. Elerz quitta Zunilda avec l'expression d'une tendresse impatiente et respectueuse ; et la nuit, par sa fraîcheur, vint reposer Florvel de ses fatigues, et calmer les tendres agitations d'Elerz.

— Florvel, le second jour, parla de son départ ; on le pressa avec tant de franchise de se fixer quelques instants dans la vallée, qu'il ne put y résister. Le naturel d'Elerz lui plaisait. Zunilda lui paraissait charmante. La vie qu'il menait était simple, mais oisive. On se levait avec l'aurore. Dans le joli bosquet, on trouvait des fruits, du lait, des gâteaux, du miel embaumé par les fleurs des vallées. Rien ne manquait à Zunilda et à Elerz ; ils vivaient dans l'aisance. Leurs

parents leur avaient laissé à chacun une fortune honnête qu'ils avaient déja confondue ; leur langage, leur éducation, l'abondance qui les entourait, le nombre de leurs serviteurs, tout les séparait des rustiques habitants de ces contrées ; ils n'en avaient que les mœurs et les vertus.

Après le premier repas, la pêche ou la chasse appelaient les trois amis ; car Zunilda partageait tous ces exercices, et souvent s'y montrait la plus adroite et la plus agile. Le soir venait ; Zunilda versait une rosée rafraîchissante sur des fleurs qu'elle cultivait elle-même, dans un endroit particulier. Elerz, Florvel la suivaient, l'aidaient dans tous ces détails champêtres. Le jour baissant davantage, elle les conduisait toujours dans quelque nouveau site plus frais, plus agréable. Là, ils causaient, ils chantaient. Zunilda et Elerz faisaient mille questions à Flor-

vel sur la France, sur ses voyages; toujours à ses récits, celui-ci mêlait quelque galanterie qu'elle prenait pour une marque d'intérêt.

Plusieurs semaines se passèrent dans les douceurs de cette vie paisible et charmante. Florvel observait, dessinait, écrivait. Dans la solitude surtout, la candeur et la vertu ont un charme communicatif qui atteint même les ames dépravées. Le tableau des amours d'Elerz et de Zunilda intéressa d'abord Florvel : il est des circonstances où l'esprit se met à la place de l'ame; les premiers effets sont les mêmes; ils ne diffèrent que par la durée. Bientôt, le bonheur de ces deux amants fatigua le jeune Français; peut-être en vint-il au point de l'envier. Quoi qu'il en soit, peu d'instants après, l'idée coupable de le troubler arriva et ne fut point repoussée.

Florvel avait plus que de la fatuité;

son amour-propre était intolérable et sans bornes. L'habitude de flatter, d'exagérer même la louange, le portait à faire mille compliments à Zunilda qui, charmée de voir qu'il se plaisait dans leur solitude, cherchait tous les moyens de la lui rendre agréable. Voulait-il entendre sa voix, elle chantait aussitôt. La course, la danse servaient chaque jour de prétexte, à l'un pour un éloge, à l'autre, pour un succès. Le bon et tendre Elerz était ravi; il s'enorgueillissait de voir que sa maîtresse parût si bien à l'habitant du pays le plus aimable.

Florvel, toujours de sang froid, opposant le talent à la bonne foi, ne douta plus qu'il n'eut fait une grande impression sur le cœur de Zunilda. N'écoutant que son orgueil, oubliant toute délicatesse, les droits sacrés de l'hospitalité ne purent l'arrêter. Deux êtres bons et sensibles le reçoivent, lui prodiguent

mille soins touchants ; il va peut-être porter chez eux le trouble, le désespoir. Qu'importe ! il ne faut rien se refuser. Il voudrait, s'il était possible, que Zunilda aimât Elerz plus passionnément, pour se prouver à lui-même qu'il sait vaincre tous les obstacles. Voilà donc Zunilda sacrifiée, dans les projets du redoutable séducteur. Les éloges sur la parure sont les plus dangereux de tous, pour les Femmes, parce qu'ils flattent deux fois la vanité. Tour-à-tour, le succès se change en éloge, et l'éloge en succès. Florvel le savait ; il employa ce moyen. S'il disait que telles fleurs allaient mieux à Zunilda, ce n'était que celles-là qu'elle cueillait dans la prairie, et dont elle formait sa couronne et ses guirlandes. Charmé de ses progrès, il prévoyait presque déja l'instant où il serait heureux...
« Je l'enivre d'encens, se disait-il un
« jour : mon bonheur passe mon espé-

« rance. Zunilda est moins excusable
« que les habitantes des grandes villes,
« où la coquetterie est le fruit et le
« but des regards. Ici, point d'homma-
« ge, point de rivalité, de concurrence
« entre Femmes. Deux Hommes seuls,
« dont l'un est séduit; l'autre qui feint
« de le paraître. Eh bien! voilà notre
« petite tête partie! Quel sexe! quelle
« faiblesse!.... J'ai dit hier au soir à
« notre coquette des montagnes (c'est
« ainsi qu'il l'appelait), que rien n'allait
« mieux à sa figure que les bluets. Dès
« l'aurore, elle en dégarnissait la prairie.
« Je l'ai vu de loin les tresser. Je parie
« qu'elle va venir à notre réunion, toute
« parée de ces fleurs. » Il parlait encore;
il se retourne... et voit Zunilda accourir
à lui avec une couronne; mais elle était
de roses. Zunilda portait à son bras un
grand panier qui en était rempli. Florvel
fut d'abord surpris. Que pensa-t-il en écou-

tant Zunilda, qui, toute confiante, lui dit ingénument : « Mon ami, nous nous étions « trompés; les roses me vont mieux que « les bluets. Elerz me l'a dit : j'ai jeté « bien vîte tous les barbeaux. N'est-il « pas vrai que j'ai bien fait? vous au- « riez été fâché que, devant vous, il eût « dit que cela ne lui plaisait pas, tan- « dis que j'ai tant de confiance en votre « goût, et que vous êtes assez bon pour « m'avertir de tout ce qui peut m'em- « bellir à ses yeux. Le moment de notre « repas s'approche; je desire que toutes « ces guirlandes soient finies avant, pour « m'en parer. Aidez-moi ; vous jouirez « du plaisir que j'aurai à porter les cou- « leurs qu'il préfère. »

Florvel, déjoué par cette naïveté à laquelle il ne s'attendait pas, ne sut que répondre : il prit, d'un air distrait, quelques fleurs qu'il entrelaça. Bientôt après, sous un prétexte quelconque, il

s'éloigna de Zunilda qu'il laissa seule achever ses guirlandes. En la quittant, il suivit, tout pensif le premier sentier qu'il trouva. Ses réflexions lui découvrirent d'abord que son amour-propre était humilié; cette pensée le choqua; mais il l'eut bientôt éloignée. La vanité a tant de refuges! « Il était naturel, se « disait Florvel, que Zunilda, avec ses « idées communes, son peu de tact, « tînt aveuglément à son petit monta- « gnard. Avant d'être en état de choi- « sir, il faut que le goût soit formé. « — Mais, ajoutait-il, une chose assez « neuve, c'est que la vanité qui est « innée chez les Femmes, n'ait pas plus « de prise sur cette ame simple; elle « aurait dû s'en emparer davantage, « l'attirer vers celui qui lui prodiguait « tant de louanges exprimées d'une ma- « nière qui lui est inconnue. Au lieu de

« l'enivrer d'amour-propre, cet encens « ne lui plaisait, qu'en lui indiquant ce « qui devait plaire à son Elerz. Voilà « vraiment un petit phénomène. »

Florvel, tout en réfléchissant, marchait toujours. Il se trouva fort loin de la maison, et pensant sans cesse à Zunilda. « J'y suis résolu, s'écria-t-il tout-« à-coup, prenons un moyen différent; « j'avais tort. Une Femme loin de tous « les regards a peu d'orgueil; elle n'a, « comme tout son sexe, qu'une vanité « d'instinct, trop faible pour combattre « l'amour. Il faut feindre de l'aimer; « voilà le moyen auquel rien ne résiste « dans les villes, dans les campagnes, « sur les trônes, ou dans les chaumières... « Retournons près de Zunilda, et affec-« tons une douleur secrète. »

On était inquiet de Florvel; l'heure du premier repas était passée, depuis long-

temps. Il arrive préoccupé, pensif.....
C'est Elerz qui s'aperçoit le premier de sa feinte mélancolie. Zunilda ne lui parle que de la parure de roses que son amant a trouvée charmante.

Florvel, sans lui répondre, paraît toujours distrait; il prononce à peine des mots coupés et sans suite; de ces mots qui souvent avaient si bien réussi près des Femmes; mais ils perdent entièrement leur effet avec Zunilda.

Elerz, sensible à la peine de Florvel, en avertit sa maîtresse qui, ne pouvant jamais être émue que par de bons sentiments, passe subitement de la gaieté, à l'inquiétude. Florvel l'observe; il en jouit en secret; mais cependant ce mouvement n'est pas venu d'elle C'est Elerz qui l'a provoqué. Les deux amants l'interrogent; il ne leur répond que vaguement, et s'éloigne.

« Qu'importe, se dit il à lui-même,

« que cette première idée de ma peine
« lui soit venue par Elerz ? La voilà tour-
« mentée ; elle cherche ; elle réfléchit.
« Elle devinera que je l'aime ; et dès-
« lors, elle se gardera bien de le dire à
« son amant.... Première manque de
« confiance en lui ; premier tort, pre-
« mier pas vers un secret entre nous deux,
« ignoré d'Elerz ; premier degré d'espé-
« rance, pour moi. — Ou bien elle ne
« comprendra pas ce que je veux qu'elle
« croye ; dès-lors, je saurai le moment de
« l'en instruire. »

Zunilda et Elerz n'étaient pas sans inquiétude sur Florvel qui venait de les quitter si tristement.

« Que ne donnerais-je pas pour savoir
« ce qui le tourmente, disait Elerz ?
« Qui de nous deux le découvrira ? —
« Toi, répond-elle ; tu as déja l'avan-
« tage ; tu as su voir avant moi qu'il
« souffrait. Peut-être, reprend Elerz,

« il regrette la France ; peut-être y a-« t-il laissé celle à qui il a donné sa « foi.... Oh ! non, s'il aimait, il n'au-« raît pas quitté sa patrie ! — Tiens, « reprend Zunilda, le voilà qui écrit. « Tant mieux ; cette occupation qui va « le distraire, sera peut-être un adou-« cissement pour lui. »

Ainsi ces aimables hôtes, ne s'occupaient que de vœux pour son bonheur ; et le coupable Florvel ne répondait à des intentions si pures que par des projets criminels qui devaient amener tant de maux. Ce qu'il écrivait n'était autre chose qu'une chanson faite sur un air de montagne qui plaisait à Zunilda. Florvel y peignait un tourment secret qu'il n'expliquait pas.

Voici la traduction de cette romance qu'il avait faite en langue suédoise, imitant la simplicité des chansons du pays.

Je sens en moi naître un tourment;
Mais cependant, quoiqu'il m'agite,
C'est en secret, si doucement,
Que je tremble qu'il ne me quitte.

Quand je suis seul, il est plus fort;
Et depuis cette inquiétude,
En m'abandonnant à mon sort,
J'aime encor plus la solitude.

Peut-être est-ce là le secret;
Et faut-il, quand on nous destine
A ressentir bonheur parfait,
Souffrir un peu, je le devine.

Il laissa, comme par hasard, cette chanson à la place qu'il quittait, et s'éloigna. Pendant qu'Elerz, inquiet, le suit, Zunilda voit de loin le papier; elle le ramasse et le lit. Cette chanson tendre et mélancolique la charme; elle la relit mille fois. Cependant Elerz veut en vain

suivre Florvel. Celui-ci le rassure, lui dit qu'il a besoin de solitude. Elerz n'insiste pas, et se retire.

On juge avec quelle rapidité Florvel courut à la place où il avait laissé sa chanson. Il ne la voit plus; quel bonheur! Zunilda l'a trouvée, sans doute. Peut-être en ce moment elle la lit; elle devine le sens caché de ces paroles. Ces paroles sont sur un air aimé. Zunilda la chante indubitablement. Les sons touchants de sa propre voix unis à des expressions amoureuses, peuvent porter dans son ame une douce langueur dont il profitera. Quelle heureuse idée! que d'espoir! mais où est-elle? Le moment est favorable : c'est celui qu'Elerz choisit pour la chasse. Zunilda est seule, et n'aura pas voulu abandonner son ami à la douleur qu'il feint d'éprouver. Où la trouver? Il parcourt la vallée, cherche dans les bois voisins de

la maison ; enfin fatigué de ses recherches, il entre, arrive au bosquet du jardin.... Il n'a pas fait quelques pas, qu'il entend les accents de Zunilda ; il se cache ; il s'approche doucement. C'est assez pour lui de l'entendre; a-t-il besoin de la voir? Elle chantait le premier couplet de sa chanson. Quelle douce émotion il éprouve ! Zunilda mettait une expression si tendre à son chant ! « — Eh quoi ! « se dit-il, serais-je donc vraiment « amoureux?... Non, non, rassurons-« nous ; ma tête seule est enflammée ; « hasardons tout; chantons l'autre cou-« plet.... Si Zunilda répond par le troi-« sième, plus de doute; elle m'a deviné. « L'accent de sa voix en chantant mes « paroles, est tout en ma faveur. ».... Sans se montrer, il chante ; sa voix était agréable ; à un goût naturel, il joignait beaucoup d'art. Jamais, peut-être, il n'avait tiré de ses talents un parti plus

brillant.... Il a fini de chanter. Il se fait un silence profond.... Avec quelle agitation il en compte la durée! comme elle lui paraît longue! va-t-on lui répondre? Il écoute!.. Toutes ses facultés sont suspendues; tout est en repos; l'air est calme; le feuillage sans mouvement...... Enfin la bouche de Zunilda vient de s'ouvrir. Le premier son de sa voix tendre, vient frapper à la fois l'oreille et le cœur de Florvel. C'est le dernier couplet; c'est le plus expressif par la mélancolie qui l'a dicté. Les sons de Zunilda semblent disputer de charme avec la tendre simplicité des paroles... Florvel, au comble du bonheur, n'est plus maitre de lui; il est au moment de se jeter aux pieds de Zunilda... Mais il est arrêté par ces paroles. « Approche-toi, dit-elle, viens, « viens encore plus près de moi; si j'ai « mieux chanté ce couplet, c'est que je

« te voyais près de moi ; ton regard ani-
« mait mes chants. Viens, mon Elerz,
« ma voix calme les peines de notre ami ;
« je chanterai mieux, pressée contre ton
« sein.... Puisque cette chanson fait du
« bien à Florvel, et qu'il mêle avec plai-
« sir sa voix à la mienne, il faut la ré-
« péter. »

Je ne chercherai pas à peindre ce qui se passa dans l'ame de Florvel. Le dépit et la rage de s'être si cruellement trompé, s'emparèrent de lui. Zunilda recommença la chanson. On juge s'il l'entendit, s'il fut tenté d'y répondre. Rien ne pouvait l'arracher de la place où il souffrait tant ; il semblait y être attaché. Par un mouvement involontaire, il voulut voir les deux amants. Il dérangea les branches avec vivacité, pour se donner ce douloureux spectacle. Mais prenant à peine le temps de les apercevoir, il se leva tout-à-coup,

et courut se renfermer chez lui. Pour augmenter son humeur, Florvel trouve dans l'escalier les débris des barbeaux de Zunilda. L'on remarquait qu'elle avait affecté de les fouler à ses pieds.

Il semblait que tout se réunit pour humilier l'amour-propre de Florvel.

Il veut dessiner ; il s'approche de la fenêtre pour saisir quelque site agréable. Le premier objet qui frappe sa vue, est le bosquet d'où il sort. Il ferme brusquement le volet, son crayon tombe, se brise ; il prend un livre, mais il n'entend pas ce qu'il lit.

Cependant les deux amants se lèvent, s'approchent de l'endroit où ils croyaient voir Florvel ; ils le cherchent inutilement.

Enfermé chez lui, il s'agitait, il se promenait à grands pas. « Quel est donc « le rôle que je joue, se disait-il ? Eh

« quoi ! une jeune personne sans art, sans
« usage, une simple habitante de ces val-
« lées m'occupe, me résiste ! Je descends
« pour lui plaire, au point de me mettre
« en rivalité passagère avec ce jeune
« Elerz, un montagnard sans charme,
« sans moyens, et il est préféré! Je m'hu-
« milie moi même en daignant faire des
« efforts pour l'emporter sur un tel ri-
« val.... C'en est assez; partons. Eloi-
« gnons-nous, abandonnons ces contrées
« et ce genre de vie indigne de moi; lais-
« sons ces deux êtres à ce qu'ils appellent
« leur *bonheur*. Cette Zunilda vaut-elle
« les soins que je daigne lui rendre? —
« Peut-elle m'entendre enfin? a-t-elle
« rien de ce qu'il faut pour répondre à
« mon goût, à mon esprit, à mon lan-
« gage? Elle n'a pu que me tenter un mo-
« ment, dans le désœuvrement de cette
« solitude. Si je le voulais bien, il ne

« tiendrait qu'à moi.... Dès-lors, ma « vengeance serait terrible; mais je sens « bien qu'elle n'a pas fait la plus légère « impression sur mon cœur. »

Ainsi Florvel croyait ne sentir que les blessures de son amour-propre. Trop orgueilleux pour s'avancer, vaincu par Elerz et subjugué par Zunilda, Florvel marchait d'erreurs en erreurs, et ne connaissait pas la véritable situation de son ame. Il soit pour avertir les deux amants que, dès le lendemain, il les quitte, et que des affaires le rappellent. Il rencontre Elerz. « — Vous voilà donc Florvel! comme « vous nous avez inquiétés! Ma Zunilda « vous cherche de son côté; nous ne sen- « tons point notre bonheur, quand nous « vous voyons du chagrin, et que nous « en ignorons la cause. Je viens vous « apprendre une chose qui, peut-être, « vous distraira de votre mélancolie. C'est

« dans huit jours l'anniversaire de la nais-
« sance de Zunilda. Nous la fêterons.
« Les habitants du bourg viendront
« nous aider ; ils aiment tant Zunilda !
« c'est à qui le lui témoignera ; vous
« joindrez vos soins aux nôtres. N'est-il
« pas vrai qu'Elerz est le plus heureux
« de tous ? Elle n'a pas, comme les
« dames des villes dont nous avons parlé,
« des graces recherchées, de belles pa-
« rures ; mais moi, voyez-vous, mon
« ami, je ne lui desire rien ; et vous, je
« connais votre cœur ; vous connaissez
« le sien, sa bonté. Oui, je suis sûr
« que vous l'aimez, presqu'autant que je
« l'aime... »

Ce discours d'Elerz change à l'instant les projets de Florvel. « Je voulais par-
« tir, dit-il ; mais je vous dois trop à
« tous deux, pour m'éloigner en ce mo-
« ment. Je mêlerai mes vœux à ceux de

« tout le canton, pour l'aimable Zunilda.

« Quoi! nous quitter, reprend Elerz!
« à peine trois mois se sont écoulés, depuis qu'un sort heureux vous a conduit ici. Après avoir habité quelque temps ensemble, on s'attache. Pourriez-vous vous éloigner, sans avoir été témoin du bonheur que j'attends? Moi, je le sens; pour le bien goûter, j'ai besoin de votre présence. »

Florvel répondit avec plus d'embarras que de tendresse à ce bon mouvement de l'ame d'Elerz, et le quitta. On ne le vit pas le reste de la journée; même, tout le lendemain, il fut absent. Elerz apprit qu'il était allé au bourg d'Hédémona. N'ayant rien trouvé de ce qu'il cherchait dans ce lieu pour les offrandes qu'il préparait, il avait dépêché son valet à Stockholm; pour lui, il ne revint que le soir à la vallée. Huit jours se passèrent pen-

dant lesquels il affecta la même mélancolie. Enfin arriva le jour de la fête pour la naissance de Zunilda. Dès l'aube du jour, la vallée retentit des sons des musettes, des hautbois de tous les pâtres qui descendaient de la montagne. Ce fut à ces sons répétés par les échos, que Zunilda s'éveilla. En se levant, elle choisit le chapeau de la paille la plus brillante, pour couvrir ces beaux cheveux noirs comme le jais et tressés en mille nattes, dont quelques-unes s'échappant retombaient sur ses épaules. Une corbeille de fleurs était suspendue à sa fenêtre; elle la prit avec empressement, et trouva un bouquet et une couronne de roses blanches, mêlée de quelques bluets et de pensées. Ce ne fut qu'en les touchant, que Zunilda s'aperçut que ces fleurs étaient artificielles. A la couronne était attaché un ruban sur lequel elle lut : *Ces fleurs*

ne se fanent point ; ne méprisez pas l'art, il l'emporte quelquefois sur la nature. Zunilda examinait ces fleurs, et ne concevait pas, en les trouvant si jolies, qu'elles n'eussent point d'odeur. Tout cela était aussi étrange pour elle, que les pensées de Florvel. Par un instinct secret, la couronne, le bouquet de Florvel lui représentaient moins un ornement, qu'un objet de curiosité. Elle ne songea pas à s'en parer. Bientôt sa porte s'ouvrit. Elerz vint à la tête d'un groupe de jeunes garçons et de jeunes filles, qui apportaient tous leurs présents. L'un tenait un panier de joncs, l'autre un agneau, l'autre un chevreau blanc, les autres, des tourterelles privées. Elerz n'avait pu trouver de fleurs, à cause de la saison avancée. Il apportait une branche d'un arbrisseau des montagnes, couverte d'un petit fruit rose et blanc qui, sans

avoir la fraîcheur des fleurs, en remplaçait l'éclat. — Il brisa la branche en deux parties inégales; la plus grande devint le bouquet de Zunilda; la plus petite l'aigrette de son chapeau. Il attacha lui-même cette simple parure qui, s'opposant par ses reflets à la blancheur de son teint, à la sombre couleur de son deuil, formait un ensemble charmant.

Zunilda, belle comme le jour, fraîche comme la rosée, embrassait toutes ses compagnes, serrait avec franchise et candeur la main des jeunes compagnons d'Elerz, recevait leurs présents. Tout-à-coup, elle se rappelle sa corbeille, son bouquet, sa couronne de fleurs artificielles; elle les montre aux jeunes filles; leur explique que ces fleurs ne *se fanent point;* c'est la seule chose qu'elle avait comprise. L'étonnement est général; la couronne, le bouquet passent de mains

en mains ; c'est à qui les admirera, les enviera. Plus une chose a de prix, moins Zunilda semble y tenir. Elle prend la couronne, elle effeuille, dénoue le bouquet, et partage tous ces débris entre toutes ses compagnes. Florvel arrive en ce moment. Il avait vu de loin Zunilda détacher la corbeille de sa fenêtre ; il venait jouir de l'effet de ses soins ; il se flattait de voir sa couronne orner cette tête charmante, son bouquet approcher du sein de Zunilda.... Mais quel spectacle pour lui ! Mille mains se partagent ses présents. Pour comble de peine, personne ne s'abuse sur l'auteur de ces dons ; on le reconnaît, on le félicite, on le vante ; chaque jeune fille qui possède une fleur, une feuille, le remercie, comme si elle lui devait de la reconnaissance. Il est encore forcé de se contraindre et de cacher l'excès de son dépit. Zunilda,

toujours bonne et naturelle, trouve si simple d'avoir donné ce qui lui appartient, qu'elle croit que Florvel jouit comme elle de l'usage qu'elle a fait de ses fleurs. Elle est bien loin de songer à lui en faire la moindre excuse; elle ne lui parle que du plaisir que son présent fait à toutes ses compagnes, et lui demande si la parure qu'Elerz vient de lui donner, lui sied bien. C'était le mettre à une trop cruelle épreuve. Il répond à peine par un compliment dont lui seul sent toute la mal-adresse.

Mais les sons de la musique champêtre avertissent qu'on est rassemblé. On sort de la maison. Zunilda s'appuie sur le bras d'Elerz. Toutes les jeunes filles prennent chacune la main d'un ami, d'un frère, d'un amant. Florvel est seul et suit en silence. Sorti le dernier, il aperçoit la corbeille élégante dans laquelle il

avait placé la couronne et le bouquet... Il la saisit, la met en pièces, et rejoint tristement la troupe pastorale, sans être même en état de jouir du spectacle qui va frapper ses yeux.

Toute la plaine est peuplée par les habitants du bourg et des villages environnants. Mille grouppes différents s'offrent aux yeux. Les uns, assis aux pieds des arbres, font un repas auquel la gaieté préside. Sur leur tête, des enfants se jouant dans les branches, cueillent des fruits, et les jettent aux convives qui se disputent d'adresse pour les saisir, les premiers. Plus loin, de jeunes filles se livrent au plaisir de la course. La rapidité de leurs pas, la légèreté de leurs habits qui voltigent, tout se réunit pour dessiner un joli tableau. Ici, des jeunes gens tirent de l'arc : des grouppes nombreux fixent leurs regards sur le prix,

D'autres accourent avec empressement, dans la crainte de ne pas arriver avant le départ de la flèche rapide; près du but, est le char des moissons, oisif le jour de la fête. Tout est livré par la confiance à la bonne foi publique. Cette utile voiture portait hier les trésors de la terre; aujourd'hui, elle sert d'amphithéâtre aux habitants, curieux du spectacle. L'un est sur les roues; les autres sur le timon; un plus agile est en équilibre sur la traverse la plus élevée; son pied pose sur la place glissante que la main du laboureur saisit pour y poser les dernières gerbes. Il ne s'y soutient qu'un instant; il saute à terre; un autre essaie en vain de le remplacer. C'est un mouvement rapide et continuel, et le spectateur, par sa curiosité, devient un spectacle lui-même. Mais le bruit cesse. Un calme religieux remplace la gaieté.

Le ministre paraît. Il s'approche de Zunilda ; il la prend par la main. A ce signal, les hommes et les femmes se séparent. Ils marchent en silence sur deux colonnes, vers *le bois des Naissances.* C'est un lieu destiné, par un antique usage, à réunir tous les arbres consacrés par la naissance de chaque enfant qui vient augmenter les familles. Ce bois est dans un vallon, entre deux montagnes. L'abord en est difficile ; les montagnes se resserrant ne laissent qu'un étroit passage ; mais bientôt la scène s'ouvre, et laisse voir un bois étendu que divise en deux parties égales un large ruisseau qui descend des rochers. D'un côté, s'élève le bois des Femmes ; sur l'autre rive, est celui des hommes ; tantôt rapide, tantôt arrêté dans son cours, ce ruisseau semble être le fleuve de la vie.

Les bons Dalécarliens sont trop simples, pour avoir pensé à cette image. Le hasard seul leur a fait choisir ce lieu. Un père qui reçoit du ciel un enfant desiré, plante un mélèze sur la rive droite du ruisseau, si c'est un garçon; un cèdre sur la rive gauche, si c'est une fille. Quand le sort frappe l'enfant dont cet arbre a marqué la naissance, la famille se rassemble, vient arracher et briser l'arbre. Elle en enferme les débris dans la tombe de l'enfant. Les racines seules sont séchées au feu, qu'on allume avec les branches du même arbre; ensuite elles sont conservées comme un tendre souvenir dans l'intérieur de leur maison. Tous les ans, à l'anniversaire de la naissance, les parents se réunissent encore. Zunilda n'en a plus. Elle n'a pour famille qu'Elerz, et tous les habitants de la vallée, dont l'estime et la ten-

dresse lui ont fait presque des parents. On approche des montagnes ; les deux colonnes d'hommes et de femmes se rejoignent dans le passage étroit qui conduit au bois des Naissances. On arrive sur deux points différents, où les colonnes se séparent encore et franchissent le ruisseau. Bientôt un cèdre jeune, mais déja majestueux, s'offre aux regards. On l'entoure. C'est l'arbre de Zunilda. Il est en pleine sève, ses rameaux se déployent avec élégance. Elerz a hérité du droit de le cultiver, depuis qu'elle a perdu son père, et qu'elle a promis sa main à son amant. Une haie que lui-même a plantée préserve l'arbre de toute attaque, de tout accident imprévu. Il ne se passe pas de jour, qu'Elerz ne vienne l'admirer, le soigner. Mais en ce moment, avec quelle tendre vénération, il s'en approche ! Tous les habitants restent à une

distance indiquée. Zunilda seule, noble, décente, appuyée religieusement sur le cédre, pose une main sur le bras du saint ministre qui chante un cantique répété par tous les assistants. Elerz apporte au prêtre un vase rempli de l'eau la plus pure; il y mêle quelques gouttes de lait, effeuille dans cette onde une fleur des champs, en attachant un regard tendre sur Zunilda. Alors le ministre fait le tour du cèdre, arrose également ses racines; puis, élevant sa voix et ses bras vers le ciel, il prononce cette prière :

« O ciel! prolonge les jours de Zu-
« nilda! protège une vie qu'elle consacre
« au fidelle ami qu'elle a choisi pour son
« époux! Que cet arbre aimé, toujours
« plein de la sève qui le vivifie, soit le
« symbole des jours fortunés de Zunilda!

« Nous t'offrons tous nos vœux pour
« le bonheur d'Elerz et de Zunilda. Nous

« les recommandons tous deux à ta bonté.
« Punis quiconque pourrait nuire à leur
« félicité, jeter le moindre trouble sur
« leur vie. Puisse-t-il en être seul la vic-
« time, et voir retomber sur lui les maux
« qu'il aurait voulu leur causer ! »

Florvel s'était approché de l'arbre, et paraissait plongé dans la rêverie. Les dernières paroles du ministre l'en tirèrent tout-à-coup. Il ne put les entendre sans frémir, et se mêla dans la foule, pour cacher le trouble qui l'agitait.

La cérémonie se termine. On sort du bois. A peine est-on rentré dans la vallée que la joie recommence. Les jeux, les courses, les danses se renouvellent ; tout s'anime, tout se livre à la franche alégresse. Zunilda s'est assise sur un banc de gazon. Elerz est à ses pieds.

« Quel jour pour moi, ma Zunilda,

« lui dit-il, en serrant ses mains dans « les siennes! Vingt fois, les arbres ont « refleuri, depuis l'instant où le ciel « fit présent de Zunilda à la terre et à » moi. Je le bénis. — Je n'aime ce jour « que pour toi, mon Elerz, reprit Zu- « nilda. Tant que ces arbres dont tu « parles refleuriront, tu me verras tou- « jours la même; tu es toujours pré- « sent à ma pensée. Ton être se confond « si bien avec le mien, que je ne peux « plus les distinguer.

« — Ma Zunilda, quand le ministre « arrosait tout-à-l'heure les racines de « cet arbre, as-tu vu mes yeux? Mes « larmes coulaient; mais elles étaient « douces. — Ah! sans le respect pour la « prière, j'aurais couru les essuyer, et « te presser dans mes bras! » — Et tout en parlant des larmes d'Elerz, tous deux en répandaient encore.

En ce moment, où était Florvel? Le souvenir des paroles du ministre le troublait; mais pourtant il n'abandonnait point son dessein. Les projets de l'amour-propre sont les plus difficiles à détruire, surtout dans une ame endurcie, guidée seulement par les passions froides qui dominent, sans enflammer.

Une troupe de jeunes filles venait de séparer Zunilda d'Elerz, et de l'entraîner à la danse. Le tambourin, les musettes, par des airs gais, et d'une mesure rapide, enlevaient tous les danseurs et les danseuses qui, par leur légèreté, semblaient ne toucher à terre, que pour reprendre un nouvel essor. — Tout-à-coup, une explosion violente se fait entendre. Tambourin, musette, danseurs, tout s'arrête à la fois; les oreilles sont attentives; les corps se penchent du côté

d'où vient le bruit. Mais il a cessé..... La musique et la danse recommencent avec plus de vivacité. Un second coup part, plus fort que le premier, et suspend encore les plaisirs. Alors Florvel dit, d'un air mystérieux à Zunilda : « les deux coups sont partis de ce petit bois ; il faut nous en approcher... Oui, reprend Elerz, allons. Mais que la musique nous accompagne. Aussitôt les instruments se réunissent, ouvrent la marche, et la troupe joyeuse les suit, en chantant les rondes du pays. On arrive à l'entrée du bois. Zunilda trouve sous une tente un repas aussi magnifique que le lieu pouvait le permettre. Tous les arbres voisins étaient ornés de guirlandes et chargés de devises galantes, et de vers à la louange de Zunilda.

Florvel fait asseoir Zunilda à table, avec ses compagnes les plus chéries. Il se place

auprès d'elle. Elle lisait beaucoup de devises sans les comprendre ; mais il les lui expliquait, autant qu'il le pouvait, devant Elerz. Voyant qu'elle a de la peine à saisir le sens de ses pensées, il hasarde de saisir sous la table une des mains de Zunilda. Elle, pleine d'innocence, n'y comprend rien, lève ses beaux yeux, croit qu'il l'avertit de regarder les devises. Il ose encore serrer sa main avec un regard plus expressif. Il n'est pas mieux entendu. Zunilda laissait toujours avec candeur sa main dans la sienne.

Florvel désespérant de se rendre intelligible, n'ose plus faire la même tentative.

Tous les habitants étonnés s'avançaient tour-à-tour, entouraient la table. Mais bientôt ennuyés de ce froid spectacle, ils emmènent les instruments et reprennent leur danse, à l'entrée du bois.

Zunilda dans l'élan d'une gaieté si naturelle, si simple pour son âge, se lève, prend la main d'Elerz, et court à la danse, suivie de toutes ses compagnes.

Le soir approchait ; le galant français n'avait pas voulu que sa fête se terminât avec le jour. Des fossés avaient été creusés en différents endroits derrière des grouppes d'arbres. On les avait remplis de matières destinées à produire des feux, dont la flamme cachée devait porter une douce réverbération sur les arbres.

Florvel hésitait, par humeur et dépit, s'il offrirait ce dernier bouquet à Zunilda. Cependant tous les préparatifs étant faits, il se décide ; il donne le signal. A l'instant, tout le bois et une partie de la plaine qui l'environne, sont éclairés subitement. Le soleil ayant disparu,

la danse finissait. Florvel avait voulu joindre un plaisir à un autre ; mais il est toujours malheureux. N'ayant mis dans sa confidence que quelques travailleurs, tous les habitants et les danseurs, à l'aspect de cette flamme soudaine, ne doutent pas que le feu ne soit au bois, et dans les habitations semées sur la plaine. Elerz et Zunilda sont saisis du même effroi ; ils se précipitent de tous côtés. Un son d'alarme est répété dans les villages. On accourt ; le trouble est général. En vain Florvel et ses agents courent partout pour rassurer les habitants ; en vain s'écrient-ils que c'est une fête, et non un incendie ; les uns ne les entendent pas ; les autres les croyent en démence. La tente, les guirlandes, les devises, tout est culbuté. Enfin, au bout de quelques heures, le feu est étouffé. Chacun encore effrayé regagne sa demeure. Florvel enfin parvient

à se faire entendre d'Elerz et de Zunilda, à persuader que ce qu'il avait préparé devait être charmant.

Rien ne réussissait à Florvel. Cet état d'incertitude secrète l'agitait sans cesse. Peut-être en était-il au point de ne pas oser descendre dans son cœur. Absorbé dans ses doutes et ses rêveries, il entre le matin chez Zunilda, et la trouve toute en larmes. Le bon Elerz à ses pieds cherchait à la consoler.

La guerre venait de se déclarer entre la Suède et la Russie. On faisait des levées d'hommes. Deux jours après, Elerz allait être obligé de tirer au sort dans le bourg voisin.

« Calme-toi, ma Zunilda, disait-il ;
« peut-être le sort ne tombera pas sur
« moi ; mais s'il faut partir, j'irai dé-
« fendre ma patrie ; je veux me distin-
« guer, pour me rendre plus digne de ma

« Zunilda. Sans doute, en te quittant,
« mon cœur souffrira ; mais dans cette
« infortune, c'est un adoucissement de
« songer que je laisse près de toi un
« ami sûr et fidelle. Si jamais Florvel
« eut quelqu'attachement pour nous,
« voilà l'instant de nous le prouver, en
« me jurant qu'il ne te quittera pas, jus-
« qu'à mon retour. »

On connaît à présent Elerz et Florvel ; on juge de ce qui se passait alors dans l'ame de chacun d'eux. Rien n'attendrissait ce dernier, ni la confiance touchante d'Elerz, ni les larmes amères de sa maîtresse. Une secrète joie s'empara de son ame, en voyant qu'il allait peut-être, se voir délivré d'un rival dangereux. Le but coupable du corrupteur l'emportait encore sur les desirs de l'homme amoureux.

Elerz partit ; il s'arracha des bras de

Zunilda ; il embrassa Florvel avec une cordialité, bien opposée aux sentiments secrets de son rival. Celui-ci se sentant pressé dans les bras de l'ami qu'il voulait trahir, éprouva un mouvement involontaire ; mais qui tenait plus à l'embarras, qu'au remord.

Quatre jours devaient décider du sort d'Eleiz. Si Florvel eût été sûr de son départ pour l'armée, vraisemblablement il n'eût pas fait l'essai des derniers moyens pour corrompre Zunilda ; mais aimant mieux ne rien livrer au hasard, il résolut de tout tenter pendant les moments d'absence, peut-être les seuls qui lui restaient.

Dans un lieu solitaire, au fond d'un bois où tout respirait le calme et la paix, il fait construire à la hâte une cabane ; il en orne l'intérieur à grands frais, avec toutes les choses élégantes

que son imagination invente, et que le lieu peut lui fournir.

Le peu de fleurs qui restent encore sont enlevées au loin dans les campagnes. On les distribue dans la cabane, en bouquets, en guirlandes, en festons.

Florvel ne quittait point Zunilda. Confiante, elle recevait sans peine tous les soins qu'il lui prodiguait pour distraire sa douleur. Le prétexte simple de la part qu'il y prenait, l'autorisait à mettre auprès d'elle plus de chaleur et d'expression dans ses discours. Les ames pures sont celles qui se livrent aisément à la consolation qu'on leur offre.

Florvel propose à Zunilda de sortir. La soirée était belle, le temps calme et serein. Zunilda suit Florvel, en s'appuyant sur son bras.

Après quelques détours, ils arrivent à la cabane. Zunilda reconnaît la ga-

lanterie de Florvel, et l'en remercie; elle examine avec plus de complaisance que de plaisir, tous les détails de cette retraite. Il la fait asseoir, se place auprès d'elle; il prend une guitare, et chante des paroles analogues à sa situation.

ROMANCE.

Ce qui vous pare, ô riante prairie,
Ce qui vous prête à mes yeux des appas,
C'est que j'ai vu, l'élégante Zélie,
Toucher vos fleurs de ses pieds délicats.



Ruisseau charmant, ta course n'est si pure
Que pour avoir, à l'ombre des roseaux,
Pressé son corps, répété sa figure
Dans le cristal de tes limpides eaux.



L'ardent été qui brûle notre plaine,
Semble à ses yeux dérober sa chaleur;
L'air embaumé doit à sa douce haleine,
Sa pureté, son parfum, sa fraîcheur.

Zunilda toujours triste, entend plus qu'elle n'écoute. Dès que Florvel la voyait trop distraite, le nom d'Elerz était prononcé. A l'instant même, ses beaux yeux se tournaient vers Florvel, son oreille s'ouvrait avidement; alors l'adroit corrupteur changeait insensiblement d'objet dans ses chants, dans ses discours. Le bonheur, l'ivresse de l'amour étaient célébrés. On ne rappelait plus le nom d'Elerz; on cherchait à l'éloigner de la pensée. Mais quand on cessait de parler d'Elerz, le froid, la distraction revenaient. Enfin, c'était un feu toujours brûlant que l'on couvrait et découvrait tour-à tour.

Florvel ne se décourage pas; la douleur dont il est témoin l'enhardit à prendre les mains de Zunilda, à essuyer les pleurs de ses yeux, à la presser même dans ses bras, avec une tendresse qu'elle

ne prenait que pour l'expression de son amitié. Loin de s'en effrayer, elle écoutait les paroles de consolation qu'il prononçait avec une voix agitée. Quelquefois même, la belle tête de Zunilda se penchait sur l'épaule de Florvel. Il brûlait, se consumait ; il était dans une situation à la fois douce et désespérante.

Son seul but étant d'egarer la tête de Zunilda, tantôt il se felicitait de sa victoire ; il croyait voir la volupté pénétrer insensiblement dans ses sens, et produire la douce langueur qui l'accablait ; d'autres fois, il n'apercevait en elle que les symptômes de l'innocence et des regrets. Son art était à bout ; toutes les caresses pures étaient hasardées ; un degré de plus pouvait le trahir, et ne réussissant pas, ne lui laissait que la honte d'un projet odieux.

« Elerz ! Elerz ! s'écrie tout-à-coup

« Zunilda, que ne peux-tu voir tous les « soins de ton ami pour moi! Combien « ta tendresse en jouirait! Si ma dou- « leur pouvait diminuer, je la sentirais » moins, près de lui. »

En achevant ces mots, elle jette sur Florvel un regard tendre et touchant qui pénètre jusqu'au fond de son ame; elle presse une de ses mains avec une affection vive qui marquait à la fois sa candeur et sa sensibilité.

« Adorable Zunilda, répond Flor- « vel, ai-je quelque mérite à ai- « mer ce que la nature a produit de « plus parfait et de plus estimable? « Dans les temps où l'on adorait de sim- « ples mortelles, on vous eût élevé des « autels! »

Comme un son discordant vient quelquefois interrompre une douce harmonie, cette louange forcée, cet enthousiasme factice de Florvel, joint au mouvement

de son visage, au feu qui sortait de ses regards, arracha tout-à-coup Zunilda de son doux abandon. Elle regarde Florvel avec étonnement ; elle cherche à quoi tenait cette chaleur subite, imprévue ; mais incapable de rien imaginer de contraire à l'innocence, et n'ayant pas l'habitude de s'expliquer tous les discours de Florvel, elle ne s'efforce pas longtemps à le comprendre, et sa pensée retourne à son cher Elerz. Pour augmenter le délire de Florvel en ce moment, Zunilda embarrassée d'une gaze légère qu'elle portait, la jette avec distraction, et découvre aux yeux de Florvel une taille enchanteresse et mille trésors qu'il n'avait pu que deviner, et dont son œil avide peut saisir plus aisément les contours. Il ne se contient plus, il s'approche d'elle. Elle était placée vis-à-vis d'une fenêtre d'où l'on appercevait le bourg où Elerz était allé. Sentant

les bras de Florvel qui la serrent doucement, elle y répond avec innocence; elle lui montre la route du bourg, et reste fixée à la même place, les regards toujours attachés sur le même objet. Ses yeux se remplissent de quelques larmes, ses jambes fléchissent; et, dans sa douce rêverie, elle s'abandonne sur Florvel qui l'entraîne doucement....

Le jour était fini. La lune brillait d'un doux éclat; ses rayons frappaient sur le beau visage de Zunilda, sur ce cou d'albâtre que Florvel dévorait des yeux. Comment peindre l'opposition de tous ces sentiments divers? La confiance, le calme de Zunilda, le désordre de Florvel, le tumulte de ses sens? ses mains tremblaient, son cœur battait.... Son ame était bouleversée, sa tête perdue. Au dernier degré de délire, il allait s'abandonner à tous ses transports. Tout-à-coup, Zunilda détache de son sein

une tresse des cheveux d'Elerz qui ne la quittait jamais. Elle la porte avec vivacité sur ses lèvres brûlantes ; elle la couvre de baisers et de larmes. « O ! « mon Elerz, s'écrie-t-elle, peut-être en « ce moment le sort fatal t'enlève à moi ; « peut être les cruels qui t'arrachent à « Zunilda vont exposer tes jours. Peut- « être, hélas ! ta vie qui n'était qu'à moi « va se perdre dans l'éternité ! C'est sur « ce gage, toujours placé contre mon « sein, c'est dans les bras de ton ami « sensible et vertueux, que je jure de « ne pas te survivre un instant ! Nous « étions heureux, il y a quatre jours, « dans le bois des Naissances ; si je te « perds, c'est dans la vallée des Tom- « beaux qu'on nous réunira. Astre qui « nous éclaires, guide mes pas !.... Je « vais renouveler ce serment sur la cen- « dre de mes pères. »

A ces mots, Zunilda se lève. Ses yeux

ne versent plus de larmes;... mais une douleur profonde les fixe, et jette sur tous ses traits une sombre gravité.

Florvel anéanti par le mouvement subit de Zunilda, reste immobile. Il ne fait nul effort pour la retenir, et passe tout-à-coup de l'espoir, de l'ivresse et de l'étonnement, à la rage. Cependant il suit les pas de Zunilda; elle s'est échappée avec vîtesse; mais, à la clarté de la lune, il la découvre, l'atteint et arrive en même temps qu'elle à la vallée des Tombeaux.

Elle s'élance dans l'enceinte. Mais une vénération religieuse arrête subitement les pas de Florvel.... Il hésite, il balance. Il porte dans l'enceinte un pied tremblant qu'il retire soudain. Ce silence de la nuit, l'aspect imposant des sépulcres pressés dans ce lieu solitaire, ce triste retour sur lui-même que tout homme éprouve au milieu des morts,

tout opère à la fois un prompt changement dans l'ame de Florvel. Ce n'est plus un séducteur corrompu qui poursuit l'innocence, c'est un homme revenu de son égarement, dont l'ame parle plus que les sens, qui réfléchit, qui sort d'un songe enivrant. Il a senti les profondes impressions de ce lieu; il est plus digne d'y pénétrer. Un moment avant, il n'osait y porter ses pas; maintenant, il y marche sans crainte; il avance, il erre parmi ces tombeaux; chaque pas qu'il fait dans cet asile du silence, l'épure, le porte vers des idées de morale et de religion. Florvel n'est point naturellement vicieux; le monde l'a séduit, son amour-propre l'a précipité dans mille erreurs; il ne faut qu'une grande occasion pour développer ses vertus. Chaque objet qui le frappe augmente sa rêverie; chaque réflexion qu'il fait lui donne un remords. Il cher-

che encore Zunilda; mais c'est avec le calme d'un cœur épuré. Tout-à-coup, au détour d'une longue avenue de cyprès, il aperçoit une tombe simple entourée de jeunes peupliers; il avance. Dieux! quelle impression profonde il ressent! Zunilda prosternée sur ce sépulcre l'arrose de ses larmes.

« O mon père, s'écrie-t-elle, je viens « prier le ciel près de toi! Près de toi, mes « vœux seront mieux entendus! Dieu puis- « sant, rends-moi mon Elerz!... Ces derniers mots furent prononcés avec un accent si tendre, si solennel, que Florvel lui-même en fut attendri. Des larmes s'échappèrent de ses yeux. O douce puissance de la candeur et de la vertu sur une ame sensible!... Il croyait entendre en lui-même une voix secrète qui répétait: *Dieu puissant, rendez-lui son Elerz!* — Cette opposition terrible de la passion et de la pitié, produisit dans tout son

être un désordre au dessus de ma faible expression. Son cœur se déchire, sa tête s'enflamme, ses pensées se bouleversent, sa raison s'égare. Il sort de l'enceinte des tombeaux avec la rapidité d'un éclair, et semblable à l'hôte des forêts qui s'échappe à travers les plaines, en emportant dans ses flancs le trait cruel qui le déchire, et qu'il croit arracher par sa vîtesse. — Ainsi le malheureux Florvel fuyait vers la cime des monts, croyant toujours entendre au fond de son cœur ces mots qu'il prononçait malgré lui : *O Dieu ! rendez-lui son Elerz !*

Cependant, après sa prière, Zunilda était restée sur le tombeau de son père, muette de douleur, absorbée dans un saint recueillement. Un bruit confus se fait entendre, l'air retentit de cris d'alégresse. Des flûtes pastorales se mêlent aux cris de la joie ; les noms de Zunilda,

d'Elerz, sont répétés par les échos des vallons ; ils s'approchent ; bientôt on distingue toutes les voix.

Ah ! Zunilda, bonne Zunilda, tu leur es si chère ! Tous les habitants du village sont heureux d'avance du bien que tu vas goûter. Ils te ramènent ton amant en triomphe. Le sort a respecté ta félicité ; un autre que lui part pour les camps. Zunilda se relève avec précipitation ; elle n'ose encore croire à son bonheur ; elle prête une oreille attentive, un doux frémissement l'avertit qu'elle ne se trompe pas. Elle se précipite à l'entrée de l'enceinte. Elle est dans les bras d'Elerz, dont l'ivresse ne peut se comparer qu'à la sienne.

O doux moment ! les paroles meurent sur leurs lèvres, les larmes sont dans leurs yeux, et les mouillent sans se répandre ! On les entoure, on les embrasse ; chacun veut leur témoigner sa joie. Ils

passent tour-à-tour dans mille bras ouverts pour les recevoir.

Après ce premier moment d'ivresse, on s'achemine vers leur demeure. Les hautbois, les chalumeaux les accompagnent. A chaque pas, ils sont arrêtés par une nouvelle offrande. L'un apporte un jeune agneau, l'autre du miel des montagnes. Ici, c'est un chasseur qui dépose aux pieds de Zunilda le fruit de son adresse; plus loin, un enfant lui apporte l'oiseau tremblant qu'il a pris. Le chemin est jonché de fleurs; l'air, rempli d'acclamations joyeuses. La vieillesse, l'enfance, la jeunesse, tout se mêle à ces doux transports qui s'augmentent en se communiquant.

Que manque-t-il à tant d'hommages? La présence de Florvel, qui venait de se rapprocher, mais qui se tenait seul à l'écart. Un pouvoir inconnu l'empêchait de voler dans les bras de ses deux amis.

Perdu dans ses réflexions, il compare, malgré lui, la douce candeur d'Elerz, de Zunilda, avec le tumulte secret de ses passions.

« Quoi! se disait-il à lui-même, se-
« rait-ce là le bonheur? Ai-je été jus-
« qu'à présent dans l'erreur? Est-il vrai-
« ment quelques Femmes incapables de
« légèreté, et qui puissent aimer sans
« partage, qui soient à l'abri de toute
« séduction? S'il en est une, c'est Zu-
« nilda, et un autre la possède! Quel
« moyen, quel secret a-t-il employé pour
« enflammer son ame? Ah! sans doute,
« son art consiste à n'en point avoir!
« Simple, naturel comme elle, il lui plaît
« par ce seul point de ressemblance. Aban-
« donnons tous ces moyens d'adresse, qui
« sont perdus auprès de Zunilda. Qu'Elerz
« soit mon modèle. Je saisirai sans peine
« cette nuance de simplicité; il est plus

« aisé d'oublier l'art, que de savoir s'en « servir. »

Florvel ne tarda pas à exécuter son projet. C'est peu de changer de formes et de langage ; il adopte un autre habillement. Ses cheveux blonds, et toujours parfumés, tombent en boucles naturelles sur son front. Cette grâce recherchée, que l'on remarque dans sa personne, est abandonnée, pour le maintien rustique de l'habitant des montagnes.

Il faut en convenir cependant ; c'est cette nature que Florvel a le plus de peine à deviner. Sous cet extérieur factice, on reconnaît l'homme du monde, déguisé.

Près de Zunilda, ne trahira-t-il pas encore plus ses desseins, par ses discours, qu'il ne rappelle son état, par l'élégance de ses manières? Un cœur peu sincère imite aussi mal la candeur, que le corps

façonné par l'art, ne peut contrefaire la nature.

On avait craint de perdre Florvel, et son départ ne paraissait que différé. Les deux amants n'osaient même lui parler de ce moment cruel. Que l'on juge de leur étonnement, de leur joie, en voyant Florvel prendre les habits du pays, leur laisser l'espoir qu'il se fixerait près d'eux. Il était trop adroit pour ne pas chercher à donner un prétexte plausible à ce changement subit.

Il suppose que les troubles qui déchirent sa patrie l'en éloignent; il ajoute qu'il a appris la triste nouvelle de pertes sensibles à son cœur.

La misanthropie, dit-il, s'empare de lui; il veut renoncer pour longtemps à des lieux qu'il ne peut revoir sans douleur.

Les deux amants s'empressent à le consoler de ses peines supposées; ils

seront tout pour lui ; amis, famille, patrie, ils lui tiendront lieu de tout. Ces tendres expressions, ces mouvements d'une bonté si naïve, auraient dû rendre Florvel à la vertu. — Mais non ; son amour-propre est trop en jeu, trop compromis. Il lui sacrifie tout autre sentiment.

D'ailleurs, Florvel pouvait peut-être encore se le dissimuler ; mais il existait au fond de son cœur un attrait profond pour Zunilda, qui ne devait pas tarder à lui faire sentir toute sa puissance.

Plusieurs mois se passent. Florvel qui jusque là n'avait fait, en quelque sorte, qu'assister aux détails journaliers de la vie des deux amants, y participe lui-même. Il préside aux travaux des champs ; l'aurore le trouve dans la plaine. Les agneaux chéris de Zunilda sont soignés et conduits par lui ; il élève des fleurs

difficiles à préserver de la rigueur du climat. C'est avec une douceur extrême qu'il songe que ces fleurs vont naître sous ses mains pour Zunilda.

Ah! déja dans ton cœur, Florvel, il s'est fait un changement dont tu ne te doutes pas! Tu crois rendre tous ces soins par simple calcul à celles que tu desires; tu les rends par attrait à celle que tu aimes, sans te l'avouer.

C'était une chose piquante, que l'étude particulière de Florvel, pour imiter Elerz, pour chercher en lui ce qui plaisait tant à Zunilda. Quel triomphe pour la nature!

Plus matinal que de coutume, un jour, Elerz attendait avec Florvel le réveil de Zunilda. Pendant les apprêts d'un déjeûner qu'ils faisaient tous trois avec un égal délice, Florvel peu content de ses observations, voulut, en causant avec son rival, pénétrer les mouve-

ments de son ame, afin d'en tirer d'utiles lumières pour ses projets.

Voilà quelle fut à peu près leur conversation. J'observe que les réponses d'Elerz perdent de leur naïveté par la traduction.

FLORVEL.

Elerz, dites-moi; votre amour pour Zunilda a-t-il été prompt à naître?

ELERZ.

Aussitôt que je la vis, je l'aimai.

FLORVEL.

Et n'avez-vous pas cherché à vous en défendre?

ELERZ.

Je ne vous entends pas.

FLORVEL.

Je demande si vous avez essayé de ne pas l'aimer?

ELERZ.

Est-ce que cela était possible? D'ailleurs, pourquoi?

FLORVEL.

Dans la crainte qu'elle ne répondît pas à votre tendresse.

ELERZ.

Je ne songeai point à cela. Aimer, ce n'est pas penser si l'on vous aimera.

FLORVEL.

Si pourtant elle ne vous avait pas payé de retour, vous auriez été malheureux?

ELERZ.

Oui; mais je n'y pensais pas; je vous l'ai dit.

FLORVEL.

Et quel moyen preniez-vous pour lui plaire?

ELERZ.

Je l'aimais. Voilà tout.

FLORVEL.

Et vous le lui dites tout de suite?

ELERZ.

Comme je le sentais.

FLORVEL.

Vous espériez bien qu'elle répondrait de même ?

ELERZ.

Je pensais à ce que je lui disais, et non pas à ce qu'elle répondrait.

FLORVEL.

Pourquoi ?.... Car elle pouvait vous répondre : — *Elerz, je ne vous aime pas, je ne veux pas vous épouser.* Vous pouviez donc être inquiet.

ELERZ.

Mon cœur était si plein de ce que je sentais, qu'il n'y avait pas de place pour la crainte. On ne peut pas penser à deux choses à la fois.

FLORVEL.

De ce moment, vous rêviez toute la journée aux choses qui pourraient lui plaire, aux moyens qui pourraient la séduire ?

ELERZ.

Non: quand je lui portais des fleurs, et que je restais près d'elle, ce n'était pas pour l'attacher; c'était pour faire ce que voulait mon cœur.

FLORVEL.

Dans toutes les attentions que vous aviez pour elle, qu'est-ce qui la charmait davantage ?

ELERZ.

Tout également; ce que je faisais; ce que je lui donnais; ce que je lui disais.

FLORVEL.

Elle, de son côté, chercha promptement ce qui pouvait vous plaire ?

ELERZ.

Non, pas plus que moi; sans y songer, elle ne pouvait pas faire autrement. Tout d'elle est toujours bien.

FLORVEL.

Et si quelqu'autre que vous l'eût aimée ?

ELERZ.

Oh ! nous sommes beaucoup ! Je suis bien aise qu'on l'aime.

FLORVEL.

Vous ne connaissez donc pas la jalousie ?

ELERZ.

Je ne l'ai jamais conçue.

FLORVEL.

Comment ! vous ne craindriez pas qu'un autre plût à Zunilda ?

ELERZ.

Cela ne se peut pas, puisqu'elle m'aime.

Ils en étaient là de leur conversation quand Zunilda arriva. Les réponses naïves, mais désespérantes d'Elerz, avaient jeté Florvel dans une profonde rêverie.

Jamais Zunilda n'avait eu autant d'enjouement. Sans remarquer la tristesse de Florvel, elle s'approcha de lui, avec cette grace aimable qui ne la quittait jamais. « La matinée est superbe, lui dit-elle, « il faut en profiter; j'ai fait préparer « notre bateau; nous suivrons le cours « de la petite rivière qui borde la prai- « rie; elle conduit à la métairie d'un « ami d'Elerz, chez qui nous passerons « la journée. Nous voulons le prévenir du « jour de notre mariage qui s'approche. « Oui, reprit Elerz. Mon bonheur en « sera plus grand, quand mes amis le « partageront. »

Chaque mot était un coup de poignard pour Florvel. Cependant il parvint à se vaincre. Tous trois s'embarquèrent et s'abandonnèrent au courant. Bientôt le rivage disparut à leurs yeux. Ils étaient placés sur le même banc. Zunilda, entre

Elerz et Florvel, avait un bras passé autour du corps de son amant qui la pressait contre son sein. Une main de Zunilda était dans celle de Florvel. « Voilà, dit-« elle, voilà comme je voudrais passer « toute ma vie. » — Ce mot livra Florvel à deux sentiments contraires. Tous les feux de l'amour le dévoraient !.... Mais cependant l'expression touchante de l'amitié de Zunilda et d'Elerz, lui faisaient éprouver une douceur dont il ne pouvait se défendre. Cette jouissance secrète et involontaire le plaçait dans la situation que la délicatesse, les droits de l'hospitalité lui commandaient. Chaque instant, chaque circonstance l'y ramenait; l'entêtement seul de son amour propre voulait en vain l'en distraire.

Pendant que la barque emportait rapidement nos voyageurs, leurs yeux jouissaient de mille tableaux charmants et va-

riés...... Les différentes réflexions qui les agitaient, amenèrent un silence que Zunilda rompit la première.

« Florvel, dit-elle, vous savez comme « votre voix me plaît. Chantez je vous « en supplie. »

Comment refuser Zunilda ? — Voilà ce que chanta Florvel :

Cette eau fuit et le temps s'envole
D'une égale rapidité.
Jamais, par notre vœu frivole,
Aucun des deux n'est arrêté ;
Leur cours nous entraînant sans cesse,
Servant ou trompant notre effort,
Pousse avec la même vîtesse,
L'un au naufrage, et l'autre au port.

Florvel avait de la peine à être simple, même dans le choix de ses chansons. Le sens figuré ne fut pas entendu tout entier d'Elerz et de Zunilda. Ils chantaient le refrain avec Florvel. Celui-ci continua.

Notre course, dans sa vitesse,
Présente et dérobe à nos yeux
Mille objets qui changent sans cesse
Ce spectacle délicieux;
Mais en vain le tableau varie.
Quand l'objet qui plaît vient de fuir,
Ainsi qu'une image chérie,
Il charme encor le souvenir.

C'est ainsi qu'un amant bien tendre,
Entouré d'aspects ravissants,
Ne peut rien voir et rien entendre
Que l'objet seul de son encens.
Pour lui, dans cette ivresse pure,
Qui le domine chaque jour,
Il n'existe, dans la nature,
Que sa maîtresse et son amour.

Florvel aurait voulu que le voyage fût plus long. Il se trouvait presqu'heureux, et voyait avec peine le terme de leur navigation; mais la métairie de l'ami d'Elerz n'était qu'à deux lieues de l'habitation de Zunilda.

Norten (ainsi s'appelait cet ami), était lui-même dans sa barque, et se livrait au plaisir de la pêche, quand ses amis arrivèrent vis-à-vis de sa demeure. Avec quelle joie, il les reconnut ! Quitter ses filets, s'élancer dans le bateau de Zunilda, fut pour lui l'affaire d'un instant. Florvel, resté dans le bateau, et que Norten n'avait pas aperçu, regardait avec intérêt ce tableau.

Elerz le présenta à Norten : « Voilà un « Français que je t'amène, lui dit-il ; « mais ce n'est point un étranger pour « toi ; car il est notre ami. Nous vivons « avec lui depuis assez longtemps, pour « t'assurer qu'il est bon, généreux et digne « de ton estime... » Norten n'était pas complimenteur. A ce seul mot, il embrassa Florvel, et lui dit : « Venez, jeune « Français, que ma maison soit la vôtre. « Je vous y recevrai comme Elerz ; je ne « puis rien vous dire de plus. »

Florvel répondit avec politesse, et Norten prenant lui-même les avirons, des mains du batelier qui ramait trop lentement au gré de son impatience, il conduisit ses amis dans une petite anse, où son jardin aboutissait.

Jamais Florvel ne hasardait près de Zunilda, un mot trop expressif qui pût découvrir son secret. Mais comme il lui donnait la main pour descendre de la nacelle, un hasard pensa le trahir. — Le pied de Zunilda glissa. Il la retint dans ses bras; et par la position où ils se trouvaient tous deux, lui sur le rivage, elle encore dans la barque, le vent ayant dérangé la gaze qui couvrait son sein, ce beau sein presque découvert, posa un instant sur la bouche de Florvel. Une prude aurait rougi; mais Zunilda est si pure, qu'elle ne donne aucune importance à ce hasard. Pour Florvel, on juge de ce qu'il éprouva....

Toutefois, son ravissement ne le porta qu'à s'écrier avec émotion, *Ah! Zunilda!*.... En même temps, et malgré lui, il la pressa vivement dans ses bras. Zunilda ne vit dans le trouble de son ami que la crainte naturelle de sa chute; et riant elle-même de ce léger accident, elle courut rejoindre Elerz, et acheva de déconcerter Florvel qu'elle laissa dans une stupeur difficile à exprimer.

« Eh! venez donc, lui cria Norten! que « faites-vous seul sur ce rivage? Nous « allons nous mettre à table. Qu'est-ce « qui vous éloigne de nous? Allons, « gaieté, cordialité. Elerz a raison, vous « n'êtes point un étranger pour moi, « puisque mes amis vous aiment. »

Le repas fut bon, simple et gai. Florvel seul était plus que préoccupé. Au moment des fruits, le bon Norten porta la santé de Zunilda. *A votre bonheur Zunilda*, s'écria-t-il, en se jetant dans les

bras d'Elerz. Il mit une telle expression à ce mouvement, qu'il attira les yeux de Florvel. Ceux de Norten étaient mouillés de larmes. L'attendrissement se répandit dans l'ame des convives; mais Florvel restait dans le silence : « Que ce « spectacle ne vous étonne point, Mon-« sieur, lui dit le bon Norten. Mes amis, « je n'ai rien de caché pour vous, en « ce moment, et d'ailleurs, pourquoi « dissimulerais-je une chose dont je m'ho-« nore, dont le souvenir jette à la fois « de la tristesse et de la douceur sur ma « vie? Apprenez que j'aimais Zunilda, « que je l'aimerai toujours. Cet aveu ne « peut tourmenter Elerz; il me connaît et « m'estime. J'aperçus un jour Zunilda. Ce « seul instant m'attacha à elle. Je me « fixai dans le lieu qu'elle habitait. Elerz « eut le bonheur de lui plaire. Je dus « renfermer mon amour en moi-même, « rester l'ami de mon rival. Malheur,

« cent fois malheur à celui qui ne respecte
« pas le choix d'une Femme honnête !
« Le plus grand crime est de chercher
« à troubler le bonheur des autres, sur-
« tout celui de deux cœurs aussi parfaits.
« Eh ! d'ailleurs, que peut-on espérer,
« si ce n'est des troubles pour les autres,
« et des remords pour soi?... »

A ce dernier mot, Florvel ne pouvant plus se contenir, sortit de table brusquemen .

Qu'on se rappelle ce Florvel, si brillant de succès, méprisant les passions qu'il excitait, avec la certitude de ne jamais en être atteint ! Le voilà, par le pouvoir, non d'une coquette spirituelle et adroite, mais d'une jeune personne toute naturelle, bouleversé de mille agitations, de mille sentiments contraires.

Un seul mot de la bouche de Norten l'a rendu honteux de lui-même. Il rou-

git d'autant plus de ses efforts, qu'ils ont été vains. Tout l'odieux de sa conduite se présente à lui ; mais trop faible pour suivre un parti nécessaire et généreux, l'incertitude ajoute encore à ses tourments.

De tout ce qu'avait éprouvé Florvel, rien encore ne l'avait plus frappé, que le dernier événement. Ce hasard, cette similitude de situation, tout était fait pour l'atterrer. Pour la première fois, il s'avoua ses remords. Enfin, loin même de tous les regards, il rougit. Dans ce moment, Zunilda parut dans le bosquet où Florvel était assis sur un banc de gazon, la tête appuyée sur ses mains, abymé dans ses réflexions. Zunilda se place avec une tendre confiance près de lui, l'interroge, le presse. Sa candeur, sa simplicité, le jetèrent dans un embarras, dans un étonnement qui lui permirent à peine de proférer un mot...

Il prend la main de Zunilda qui la lui abandonne avec innocence. Ses desirs se rallument. Mais cette fille charmante laisse tomber sur lui un regard si serein, si calme, qu'elle lui en impose. Il veut s'arracher à ce pouvoir inconnu, rappeler de coupables idées. Une seconde fois, les yeux de Zunilda le rendent à lui-même. Depuis quelque temps, il avait cherché à l'imiter, à prendre les apparences de sa candeur naturelle; elle l'y force, en ce moment. Un changement subit, mais préparé dès longtemps, sans qu'il s'en doutât, se fait en lui. Cette tendre occupation de Zunilda, l'intérêt naïf avec lequel elle est venue le trouver, lui fait plus d'impression que tous les reproches dont on eût pu l'accabler, si d'autres que lui seul eussent connu l'état de son cœur. O triomphe d'une vertu si simple! Florvel a voulu la corrompre! Il s'épure.

Elerz et Norten parurent tout-à-coup.

« Je le vois, dit Elerz, en s'approchant. « Rien ne distrait notre ami de sa mé-« lancolie. Les plaisirs que nous pouvons « lui offrir ne sont pas assez vifs, pour « l'arracher un moment aux peines que « les souvenirs de sa patrie lui causent. « Il faut n'avoir pas goûté d'autres jouis-« sances, pour s'attacher à celles-ci. — « Vous vous trompez, reprit Florvel avec « émotion. Je crois être sûr à présent que « plus les plaisirs seront innocents et « purs, plus j'en jouirai. On apprend « près de vous et de Zunilda, à devenir « meilleur. Vous êtes faits tous deux « pour produire de grands changements « sur les ames; et le spectacle de votre « bonheur.... »

En ce moment, Florvel regardait Zunilda. Il n'eut pas la force d'achever.... Heureusement, l'excellent Norten poursuivait, en répétant avec chaleur : « Oui, « le spectacle de leur bonheur est à la

« fois un tableau touchant et une le-
« çon. »

Norten parlait avec éloquence et sensibilité. Il fit une peinture si vive de la réunion de trois êtres que l'amour et l'amitié rapprochent, que Florvel attendri (peut-être pour la première fois de sa vie), versa quelques larmes qu'il cacha. Cependant la journée s'avançait; on se sépara; mais avec la promesse formelle de Norten, qu'il viendrait chez Zunilda, le jour de sa noce. Les trois amis retournèrent à leur demeure.

Pendant le voyage, Florvel fut plus calme. Il cherchait à s'étourdir lui-même; il essaya d'être gai; mais bientôt il retomba, malgré lui, dans une rêverie profonde.

Sa nuit fut loin d'être tranquille. L'excès de l'accablement seul ferma sa paupière, un moment. Mais que son réveil fut pénible! Jusqu'ici sa position avait

été plus supportable par l'agitation même, et par l'espoir coupable qui renaissait de l'inutilité de ses efforts. Maintenant, ce n'est plus ce tourment de la résistance de Zunilda, contre lequel il luttait sans cesse. Il a renoncé à des projets qui, même dans leurs chimères, berçaient et consolaient son cœur. Ses yeux sont ouverts; une lumière affreuse vient l'éclairer. C'est peu de sentir des remords. Il n'est devenu sensible que pour un objet au monde, pour Zunilda; il retrouve en lui la même indifférence, le même dédain pour tout ce qui existe, hors pour Zunilda. Près d'elle, il faut abjurer jusqu'à l'espérance! Quel sera maintenant l'intérêt de sa vie? Le vide de son ame le tue; il ne croyait point à l'amour, et ne l'a connu que pour son supplice. Ah! combien le sage Norten lui paraît digne d'envie! Le courage donne à Floryel la force du sacrifice, mais non

la pureté nécessaire pour en jouir. Qu'on ne s'y trompe point ; ce courage naissait plus chez Florvel de l'amour-propre, que de la vertu. Il se retrouvait encore dans le parti qu'il prenait d'abandonner de vains projets. Cet amour-propre indomptable soutint encore quelque temps la force de cet insensé.

Plusieurs mois s'écoulèrent, pendant lesquels il crut qu'il vaincrait son sentiment qu'il ne s'avouait pas encore, comme une passion violente. Il pensa qu'il soutiendrait le spectacle toujours renouvelé des amours d'Elerz et de Zunilda. L'horrible contrainte qu'il s'imposait et la violence de ses combats, détruisaient chaque jour sa santé ; mais il s'abusait, ou feignait de s'abuser toujours jusqu'au moment où un événement inattendu lui découvrait son ame toute entière.

Les bois les plus profonds et les plus solitaires étaient ceux qu'il cherchait

de préférence ; et là, des larmes dévorantes, des remords, tous les déchirements d'une ame brisée par une passion sans espoir, usaient et consumaient sa vie. Pourquoi ne quittait-il pas un pays si fatal à son repos? C'est que là finissait son courage ; et quand des jours entiers s'étaient passés dans d'horribles tourments, il retrouvait encore quelque charme à rentrer sous le toit de Zunilda, de cette Zunilda qu'il avait vue d'abord avec tant d'indifférence, dont il crut la défaite si facile, et qui, par degrés, était devenue l'arbitre de sa vie. Au moins, dans les courts instants qu'il passait avec Elerz, avec Zunilda, s'il était malheureux, sa douleur conservait encore quelque délicatesse. Il ne s'y mêlait pas de ces mouvements de rage secrète contre celui qu'on lui préférait. Il regardait plus en lui la source du bonheur de Zunilda, que la cause de son propre désespoir. En

un mot, il ne voyait plus l'ami; mais il ne voyait pas encore entièrement le rival. Son malheur approchait du point où il ne pourrait plus le supporter. — Telle est la nature des malheurs sans remède; à chaque instant, ils s'aggravent, au point de nous anéantir.

Florvel sans repos, sans sommeil, était exténué de langueur et d'abattement. Ses amis désespérés de son état, gémissaient tous deux d'en ignorer la cause. Le malheur de la connaître aurait empoisonné eur félicité.

Florvel eût été moins à plaindre, s'il eût pu répandre des pleurs; mais ses yeux brûlés par une douleur impuissante, ne trouvaient plus de larmes. Un jour seul, comme à son ordinaire, dans une forêt voisine, il s'approcha d'un rocher qui dominait les bois et la plaine; et, dans le délire de son chagrin, il écrivit ces paroles sur un arbre qui lui servait d'appui.

C'est pour mourir que la fleur vient de naître
Les feux du jour, vont perdre leur chaleur.
Autour de moi, je vois tout disparaître,
Tout se détruit; je garde ma douleur.

Le temps qui fuit, ajoute à mes alarmes,
Accroît mes maux, loin de les effacer;
Mes faibles yeux ont tant versé de larmes,
Que je n'ai plus de larmes à verser.

Je souffrais moins, quand je pleurais encore;
Mon triste cœur brûlait de moins de feux.
Cruel amour, ta victime t'implore:
Rends-moi mes pleurs, seul bien des malheureux.

Après avoir tracé ces vers, il s'assit sur la pointe du rocher. Trop préoccupé de ses maux, il ne voyait pas l'orage affreux qui se préparait. Eh! que lui paraissait le bouleversement des éléments, auprès du tumulte de son cœur et du trouble de ses idées! Déja le tonnerre

grondait, la pluie tombait à flots pressés, et Florvel n'avait pas quitté la même attitude. Un éclair brillant et rapide vient frapper ses regards. A sa lueur, que découvre-t-il? Sur le bord d'un torrent voisin, Zunilda tremblante, dans les bras d'Elerz, surprise par l'orage. Son amant l'a placée sous un chêne hospitalier; elle se presse contre le sein d'Elerz; elle voudrait s'y cacher toute entière. L'amour et la crainte se peignent tour-à-tour dans ses mouvements.

O spectacle affreux pour Florvel! il n'avait connu que la douleur; à peine s'avouait-il sa jalousie. Ce moment la développe, et la tourne en rage. Elerz même lui devient odieux; mais cette lumière fugitive a disparu; les ombres la remplacent. Florvel voudrait les percer pour revoir encore ce tableau fatal qui le désespère, et que son ardente imagination rend plus cruel pour lui. Il se

précipite vers le torrent qui le sépare de deux amants; sa raison se perd. Son égarement est tel, que sans cet obstacle, peut-être, il s'élancerait entre eux deux pour essayer de les désunir.

Florvel tombe sur les bords du torrent. L'orage augmente et gronde sur sa tête; mais il ne sent rien; il n'entend rien. Il a perdu l'usage de ses sens. La nuit entière se passe. L'aurore vient de renaître, le calme est rétabli dans la nature; mais non dans l'ame de Florvel. Les rayons du soleil frappent ses yeux, le rappellent à la lumière, c'est-à-dire au désespoir. Son premier regard se porte encore vers l'endroit où il a vu les deux amants; mais il ne le reconnaît plus. Il se traîne sur la pointe du rocher, et de-là, bientôt il retrouve, et l'arbre et la place où Zunilda s'était réfugiée dans les bras d'Elerz. Toutes les angoisses de la jalousie le dévorent. Pour comble de peine, les sons

d'une musique champêtre se font entendre au loin. Le soleil, dans sa hauteur, éclaire toute la plaine. Dans le bourg et l'habitation de Zunilda, les préparatifs d'une fête s'offrent aux yeux de Florvel. O souvenir affreux ! il se rappelle que ce jour est celui qu'on a fixé depuis longtemps pour l'hymen d'Elerz et de sa maîtresse. Ce dernier coup décide le sort de l'infortuné Florvel.

« C'en est fait, s'écrie-t-il, avec un « accent douloureux. Elerz, Zunilda, « et vous, lieux sinistres, que je n'ai con- « nus que dans un jour de malheur, je « vous fuis. Je ne vous reverrai plus ; « j'abandonne pour jamais une contrée « fatale où le désespoir m'attendait ! »

En achevant ces mots, il veut s'éloigner, ses forces s'y refusent ; il retombe à la place où sa faiblesse l'arrête malgré lui. Hélas ! c'est à cette même place, qu'un an avant, heureux, tranquille, il

examinait le spectacle imposant de la fonte des neiges et du retour subit du printemps. Le printemps va renaître encore, et c'est cette saison qu'Elerz et Zunilda ont choisie pour serrer leurs nœuds.

« Infortuné, s'écrie Florvel! la nature « va s'embellir, et mon ame, se plonger « dans un deuil éternel!... Châtiment « horrible de mon immoralité passée! « Je l'ai bien mérité! Je vais fuir; « mais j'emporte avec moi le trait em- « poisonné qui doit terminer mes jours. » Cette dernière pensée enlève Florvel à toute espérance, et rapproche tout-à-coup ses idées du ciel, seul asile des malheureux! Involontairement il se prosterne. Tout à l'heure, il murmurait; il prie. Ce n'est jamais en vain que l'on s'adresse à l'être consolateur. Il apaise les souffrances qu'il ne finit pas, ou donne une force secrète pour les supporter.

La prière de Florvel fut d'autant plus fervente, qu'elle lui fut subitement inspirée par le dernier degré de la douleur et du découragement. L'effet en fut prompt. Naguères dévoré de jalousie, agité de mouvements de haine contre Elerz, contre celui qui l'avait comblé de soins et d'amitiés, sentant à la fois, et des remords affreux et des regrets coupables, de n'avoir pas réussi dans ses criminels desseins; tel était Florvel, vil jouet des passions, et livré sans frein au désordre de sa tête et de son cœur. Maintenant des idées morales et religieuses ont élevé son ame. Il s'apaise, il rougit de lui-même; mais ses remords ont plus de douceur que d'amertume. Il se voit toujours le plus malheureux des hommes; mais il trouve de la force contre sa douleur. Il renaît au courage, à cette dignité d'homme dont un lâche abattement l'avait dégradé. Son

cœur épuré par cette extase sublime, devient capable de tous les sacrifices.

« Dieu puissant, dit-il, ô toi dont le « malheur me rapproche, ô toi qui m'ac- « cables, pour m'éprouver, je te méconnus « toute ma vie! Un seul instant me rend « à toi, et tu me sauves de moi même! « A quels secours profanes pourrai-je re- « courir? Que sont les chagrins qui me « dévorent, auprès du néant dont tu me « préserves? Mon ame m'échappait, tu « me la rends. Digne à présent de me « gouverner, je puis suivre les mouve- « ments que tu m'inspires, et dont je « me glorifie. C'est trop peu de me ré- « signer à mon sort; *je te demande le* « *bonheur d'Elerz et de Zunilda....* »

A l'instant où il prononçait ces derniers mots, avec une sorte de solennité, l'harmonie champêtre approchait. Les jeunes époux, suivis des habitants de la vallée, s'avancent vers le lieu où l'on doit les

venir ; et leurs cantiques montaient au ciel, en se mêlant aux vœux de Florvel, pour le bonheur d'Elerz et de Zunilda.

L'autel était à peu de distance du rocher. Florvel descend dans la vallée, se montre aux époux qui jettent un cri de joie, en le voyant. Inquiets de son absence, ils avaient retardé l'instant de leur hymen, dans le vain espoir de le voir revenir. Enfin ils marchaient tristement à l'autel, quand il vint mettre le comble à leurs vœux.

Cependant la cérémonie commence. Des sons religieux annoncent l'instant *du serment des époux*. Ils le prononcent, et le ministre les unit.

Florvel sent alors que son courage l'abandonne ; ses genoux fléchissent, ses yeux se couvrent d'un nuage ; il fait d'inutiles efforts pour se soutenir, et va tomber aux pieds de l'autel.

L'effroi est général ; on s'empresse pour

le secourir. Elerz, Zunilda ne s'en rapportent qu'à leur tendre intérêt, pour prendre soin de lui. Au bout de quelques heures, il r'ouvre les yeux, et se trouve chez Zunilda, dans les bras de ses amis. Les expressions de sa reconnaissance prennent un caractère de sévérité qui les rassure. Le voyant mieux et plus calme, cette tranquillité leur rappela leur bonheur. Le soir vint les séparer de leur ami; ils peuvent enfin se livrer, sans trouble, à tout l'excès de leur félicité. Quelle nuit pour Florvel! Mais quelle différence de son état, à celui de la veille! Il a résolu de saisir ce moment pour quitter des lieux qui lui furent si chers; il emploie les heures qui s'écoulent aux préparatifs nécessaires; et, près de s'arracher de cette tranquille demeure, il adresse cette lettre à Elerz et à Zunilda.

« Adieu mon ami, adieu chère et ado-

« rable Zunilda ! le sort ne m'avait pas « destiné au bonheur de finir mes jours « près de vous ; je suis né pour les orages « de la vie ; vous n'en méritez que les « douceurs. Regrettez-moi quelquefois, « mais ne me plaignez pas. Parmi les « chagrins qui me consument, il se mêle « un bonheur que je vous dois. Vos vertus « simples, votre innocence naïve, ont « pénétré mon ame. Vous, surtout, sen- « sible et pure Zunilda, vous m'avez fait « abjurer de trop funestes erreurs. Par « vous, je vois enfin qu'il peut exister « sur la terre *une Femme née pour le* « *bonheur d'un seul et l'admiration de* « *tous*. Je vous dois encore plus, mes « amis : vous m'avez rapproché d'un « être qui me donne la force nécessaire « pour soutenir une séparation éter- « nelle.

« Adieu ; quand vous lirez cette lettre,

« je serai déja loin d'un lieu chéri qui ne « sortira jamais de mon souvenir.

FLORVEL.

Quand Elerz et Zunilda apprirent, par cet écrit, le départ de leur ami, ils sentirent la peine la plus vive; mais du moins la délicatesse de Florvel leur ayant caché la cause de son chagrin, leur bonheur ne fut troublé que par le regret de son absence.

Quant à lui, revenu en France, il se retira dans une de ses terres, où, livré à une profonde mélancolie, il ne trouvait quelques douceurs qu'en pratiquant les vertus, dont Elerz et Zunilda lui avaient donné l'exemple.

CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

Je crois avoir prouvé par quelques faits, par des rapprochements assez frappants, que, sous tous les rapports, les Femmes ne nous sont pas inférieures. C'est surtout en France que, sans le vice de leur éducation, on aurait vu plusieurs d'elles jouer un rôle brillant. Les frivolités exclusives auxquelles on les vouait, peut-être plus autrefois qu'à présent, devaient nécessairement éteindre une partie de leurs moyens.

C'est une chose très-difficile à décider que le systême d'éducation, le plus propre à former ces êtres précieux qui, pour notre bonheur, doivent réunir à la fois tous les agréments et toutes les vertus, toutes les qualités essentielles, dans leurs familles, et tous les moyens de

plaire, dans les cercles brillants. Cette question n'a peut être pas été discutée avec assez d'importance. Si l'on réfléchit mûrement, on en trouvera peu de plus intéressantes. Le ciel, en créant une Femme, semble dire à l'Homme : « voilà « le tourment ou le charme de ton pré-« sent et de ton avenir; dirige cet être, « formé par l'heureuse mobilité de ses or-« ganes, pour recevoir toutes les impres-« sions que tu voudras lui donner; c'est un « autre toi-même que je t'offre; pour t'en « occuper, il ne te faut, en quelque sorte, « que de la personnalité. »

Je sais qu'on doit également éviter de donner trop, ou trop peu d'instruction aux Femmes; je sais que le penchant habituel qui les porte à dominer, doit les exposer à quelques formes de pédanterie, si elles sont savantes; mais l'ignorance est pour elles le danger le plus véritable.

Former l'esprit et le cœur d'une Femme, voilà, je crois, quel doit être le but presque unique de cette éducation. Le cœur des Femmes répond de leur caractère, et leur esprit, de leur conduite.

L'éducation des Hommes embrasse bien plus d'objets. — Mais lorsqu'une Femme est douce, sensible, honnête, et que son esprit a reçu le degré d'agréments nécessaire, pour rendre aimable le tête-à-tête avec elle, que peut-on desirer de plus? Autrefois la culture de leur esprit était trop négligée dans les couvents. Le système actuel de quelques pensions *à la mode*, tombe peut-être dans l'excès contraire. On est aussi choqué de voir une jeune personne ignorante, qu'une philosophe raisonnant sur des matières abstraites, qui ne sont point du ressort de son sexe. Comme à présent, on y joint même une prétention ambitieuse de per-

fection en talents de tous genres; qu'on voit même des Femmes de la société vouloir rivaliser de légèreté avec une danseuse de l'Opéra, il en résulte communément un contraste assez original de la gravité que donne à quelques jeunes personnes une science apparente dans des examens publics, avec la liberté réelle de leurs manières, plus brillantes que modestes.

Il s'est fait un changement bien fatal dans l'intérieur des familles. Autrefois, une jeune personne soumise aux lois d'un respect profond pour sa mère, pensait longtemps par elle, avant d'oser avoir une opinion. Aujourd'hui, non-seulement elle en adopte une, avant que d'en avoir le droit, mais elle l'énonce et la discute avec scandale, contre ses parents. Cette dangereuse liberté s'étend sur l'action la plus importante de la vie, sur le choix d'un époux. Je suis loin d'ap-

prouver la coutume absurde que l'on a trop suivie, de marier une fille, en consultant plus l'intérêt des convenances que celui de son cœur. Mais l'excès contraire n'est-il pas aussi dangereux? Lorsqu'un consentement mutuel de la fille et de ses parents forme une union aussi sacrée, elle est raisonnable et doit réussir; mais faut-il que son choix soit fait sans l'approbation de sa famille? Combien de nœuds dès-lors mal assortis! Malheureusement le cœur se trompe trop souvent. Que d'exemples on en pourrait donner! lorsque les Femmes livrées au monde et mal avec leurs époux, choisissent une autre chaîne où leur volonté seule les engage, combien de fois ne prouvent-elles pas, par leur malheur, que les sentiments même ont besoin de conseils! Les lois doivent se mesurer et se graduer en raison du degré de déca-

dence d'une nation. Mais on veut tout mêler, tout confondre; et l'incohérence de l'ordre social avec le droit naturel, a causé bien des maux.

Chez un peuple nouveau, comme en Amérique où les préjugés sont peu connus, les mœurs à peine altérées, les distractions plus rares, où le système patriarchal règne dans les familles, l'esprit de raison et de sagesse les gouverne tellement, qu'il se communique insensiblement à la jeunesse, sans qu'elle s'en doute. C'est un esprit de corps que l'on est forcé de prendre, lorsqu'on fait partie de la famille. En France, au contraire, chacun parle, raisonne et voit à sa manière. Le sexe, l'âge, la raison, la folie, l'ignorance, les lumières, tout s'exprime à la fois..................
.... Chez nos bons aïeux, un Homme à trente ans était

plus soumis au vieux chef de la famille, qu'un enfant de dix-huit ans ne l'est actuellement à son père. Aussi, ces principes sacrés, conservateurs de la morale, sont appelés *préjugés ;* les idées religieuses n'ont pu s'altérer, sans les dénaturer et leur ôter toute leur force. Dans cette anarchie sociale, une jeune personne a besoin, plus que jamais, d'avoir sa mère pour guide et pour amie. D'après cette périlleuse *liberté de penser,* trop établie depuis quelque temps pour s'en préserver, une tête vive trouve presque d'avance une excuse pour sa faute, même une espèce de principe nouveau pour l'autoriser à la commettre, et trop de gens pour la défendre. Quand tout est confondu, l'opinion perd son influence. Longtemps, elle fut la sauve-garde de la réputation. Avant même que d'être jugé par elle, longtemps le tribunal de famille, exerça dans l'intérieur un pou-

voir auguste que l'on redoutait. Toutes les familles vivaient réunies, au lieu d'être dispersées, comme elles le sont à présent, par les malheurs, les opinions et les fortunes. On tremblait de rentrer sous le toit paternel, de reparaître devant les siens, quand on avait des torts graves à se reprocher ; on devait compte, à tous, du nom que l'on portait et que l'on entachait par une bassesse ; tous étaient intéressés à vous ramener à des principes d'honneur. Osait-on franchir cette barrière ; on retrouvait cette opinion générale qui jugeait en dernier ressort, et vous punissait d'avoir méconnu vos devoirs. Un Homme se cachant dans l'obscurité d'une vie honteuse, pouvait quelquefois échapper à l'opprobre ; mais une Femme, par les préjugés reçus, par diverses formes auxquelles elle était soumise, ne pouvait éviter sa punition ;

elle était perdue. Dans ce siécle, tant de gens ont dit : *Qu'est-ce que cela fait? Tout est à peu près égal. Il faut faire ce qui convient.* Les jugements justes et sévères, sont réduits à un si petit nombre, qu'il importe peu de les braver. Je ne dis pas que les Femmes, dans d'autres temps, fussent plus attachées à l'honneur; mais en principes, en actions, il existait des bornes que publiquement on ne franchissait pas, et le scandale est le premier destructeur de la morale.

Il résulte donc de cet état de choses, que la condition des Femmes, en ce moment, se réduit à trois points, dépendants les uns des autres : beaucoup plus de liberté, moins de considération, moins d'influence.

Comme l'usage est une espèce de mode qui s'établit dans les mœurs, avec autant de despotisme, que celle des habits et

des parures, de longtemps, nous ne verrons certains préjugés essentiels, surtout pour les Femmes, reprendre leur empire. Il faut donc que l'éducation supplée d'avance, par la force des principes, à la faiblesse des barrières que les passions ont à franchir, pour se satisfaire. Soyons sincères ; il n'y a véritablement plus aucuns freins, que ceux qu'on se donne à soi-même.

L'éducation d'une jeune personne pouvait autrefois se borner à des principes qu'elle recevait de ses parents avec une religieuse soumission ; à présent, je le répète, elle les discute et ne se laisse pas persuader par l'expérience. L'éducation doit donc changer de nature. Il faut que la mère, plus dévouée que jamais à sa fille, gagne sa confiance, rivalise avec les conseils de ses jeunes compagnes, lutte sans cesse contre les principes à la mode, contre les brillantes illusions de l'esprit,

oublie qu'elle devrait commander, et sente qu'elle doit séduire. Il faut que, forcée de mener son élève trop tôt dans le monde, elle tire un avantage de cet inconvénient, joigne l'exemple au précepte, et à l'aide d'une douce patience, d'une suite difficile et rare, démontre ce que jadis elle avait le droit d'ordonner (*).

Sans entrer dans de plus longs détails, le peu d'influence des Femmes, en ce moment, démontre assez combien les principes de la nouvelle philosophie leur ont été contraires ; et c'est une chose qui n'est pas indifférente pour l'observateur, que ce peu d'existence de ce sexe, suite

(*) Le plan d'éducation de M.me de Genlis me paraît un modele à suivre dans ce genre ; mais j'en appelle à l'auteur lui-même. Depuis que son excellent ouvrage a paru, les choses ont tellement changé, qu'en gardant le fond de son système, il doit être modifié, en raison du peu d'empire de l'expérience et de la raison sur la jeunesse.

inattendue des talents et des succès, dont il doit s'énorgueillir.

La pensée ne peut se porter sur aucun art, que cet art ne rappelle quelques Femmes qui s'y montrent supérieures. Il serait si doux d'en nommer plusieurs, si la louange des personnes vivantes, ne ressemblait plus à la flatterie, qu'à la justice !

Parle-t-on de la peinture, sans citer la Femme célèbre que ses malheurs ont exilée dans d'autres pays, et que partout sa réputation a précédée? Le sallon ne s'ouvre pas que quelque jeune émule de son talent, ne vienne charmer nos regards par des ouvrages où brillent l'intérêt et la grace inséparable de ce sexe.

Parlerons-nous des lettres? que de noms se présentent en foule !... Désignerai je celle qui, par *son premier roman*, s'était déja établi une réputation durable ? — Cette autre qui, dans *trois ouvrages* de ce

genre, a marqué sa place parmi nos plus fameux romanciers? — Celle qui, fille d'un Homme célèbre par sa place et ses écrits, sut elle-même briller dans différents genres, et passant tour-à-tour de la philosophie aux romans (*), des idées sérieuses aux ouvrages légers, dans le même moment parle politique, dit un bon mot, rend un service, et s'attache autant d'amis par son bon cœur, que d'admirateurs par le piquant de son esprit?

Ai-je besoin de nommer une des plus célèbres, qui, ayant mis l'éducation en théorie et en pratique, doit tenir à jamais, par ses ouvrages, une des places les plus importantes dans une bibliothéque choisie, sous le rapport du style, de l'utilité et de l'agrément? Ses comédies instruisent la jeu-

(*) Je mets dans une classe à part le roman de *Delphine*. La lutte des opinions sur cet ouvrage égale peut-être celle des défauts et des beautés dont il fourmille.

nesse, attachent l'âge mûr ; ses romans intéressent, ses livres de morale plaisent à la raison, sans décourager la faiblesse et la frivolité.

Si la modestie de sa tante a privé le public des comédies intéressantes qui charmèrent sa société et ses loisirs, devons-nous imiter son silence.

Les théâtres ne furent jamais plus riches en Femmes brillantes par leurs talents. Après *les quatre principales* que tout Paris applaudit dans différents genres, combien d'autres ont droit à notre admiration ! Enfin les lycées, les journaux, les recueils de poésies fugitives, attestent le droit que plusieurs auraient à être citées. Le public connaît leurs noms ; que toutes ensemble reçoivent ici mon hommage.

Avant de terminer cet essai, récapitulons les variations de la condition des Femmes dans l'ordre social, depuis les

patriarches, jusqu'à nos jours. — Les ouvrages des différents écrivains sur ce point, sont une boussole à consulter.

Salomon fut, dans ses écrits, un des premiers et des plus grands détracteurs d'un sexe qu'il adorait, et qu'il se plut à corrompre. Dans un temps antérieur à celui d'Israël, on trouve dans les livres sacrés des Indiens, une foule de satyres grossières contre les Femmes.

En un mot, pendant près de trois mille ans, les Femmes, dont la faiblesse devait appeler l'indulgence, furent en butte aux satyres et au mépris des Hommes qui ne sortaient de leurs bras que pour les calomnier. Enfin la Chevalerie arriva, et les fit jouir d'un sort plus doux. Malheureusement, l'ignorance se joignant à *la galanterie*, on vit éclore peu de productions littéraires; mais les premières lueurs de l'instruction éclairèrent les Hommes sur leurs injustices

envers les Femmes. Les Bardes (*) joignirent leurs éloges à ceux des héros et des dieux ; ils chantèrent les extases de l'amour ; ils portèrent même ses louanges jusqu'à l'exagération. Boccace, Pétrarque et d'autres, s'exercèrent dans ce genre.

Les Troubadours se répandirent partout pour chanter la beauté ; les poètes, les écrivains de tous genres, les imitèrent. Cette manie fut générale.

Tout ce qui tourne en abus ne dure guère ; et l'exagération en tout ramène au point d'où l'on est parti.

Rien ne prouve plus l'infériorité de l'Homme, que ce cercle continuel dont ses pensées ne sortent point.

Après avoir poussé l'admiration pour les Femmes, au point d'en faire des êtres célestes, tout-à-coup les idées changèrent. L'époque du règne de Char-

(*) Poètes ambulants du temps des Gaulois.

les II, en Angleterre, est remarquable à ce sujet. La corruption de la cour fut poussée à tel point, que les Hommes ne tardèrent pas à déprécier un sexe qu'ils s'étaient plu à démoraliser. La mode de célébrer les Femmes fit place à celle de les accabler d'épigrammes, dans des écrits pleins de fiel. Le comte de Rochester en donna l'exemple ; il fut bientôt suivi par Pope, Swift, Young et mille autres écrivains trop obscurs pour être cités. Ils voulaient, disaient-ils, corriger les Femmes ; mais on ne les corrige point, en blessant leur amour-propre. On le dirige vers le bien, par une louange adroite, plutôt qu'on ne l'éloigne du mal par des invectives.

Cette ridicule incertitude de l'opinion des Hommes sur le compte des Femmes, doit consoler ce sexe de leur injustice également prouvée par leurs louanges et leurs satyres.

Depuis l'époque que je citais tout-à-l'heure, jusqu'à nos jours, les Femmes ont encore éprouvé beaucoup de changements, et dans leur sort et dans les nuances des hommages qu'elles ont droit d'attendre de nous. En ce moment, on pourrait dire qu'elles seraient presqu'oubliées, si elles ne forçaient pas notre admiration, par leur mérite personnel et les talents qui les distinguent. Après être tombés dans deux différents genres d'exagération, revenus au vrai, peut-être arriverons-nous à l'époque où *l'égalité des deux sexes* sera rétablie, où l'on cessera de juger les Femmes ensemble, mais individuellement. Est-il bien prouvé que si les deux sexes étaient soumis à cet égal examen, nous aurions un grand avantage sur les Femmes? Il serait au moins hasardeux de le décider. Peut-être est-il temps que la force ait moins de poids dans la balance. Pourquoi

a-t-on parlé, sans cesse, de l'opinion *des Hommes sur les Femmes*, et ne parlerait-on pas enfin *de l'opinion des Femmes sur nous?* Où sont nos droits pour les juger, et ne pas l'être? Pourquoi, par leur état civil, sont-elles non-seulement dépendantes, mais en quelque sorte esclaves? Elles sont les plus faibles; les lois devaient donc encore plus les protéger, au lieu de peser sur elles d'une manière qui révolte et la justice et la raison (*).

Quant à moi, sans me permettre de décider la question, je pense qu'on doit leur reconnaître les mêmes droits. Honneur, raison, esprit, courage, dévouement, patience infatigable, tout est en elles, comme en nous. Leur degré d'im-

(*) Espérons que dans le nouveau code civil qu'on prépare, au moins leurs biens dépendront d'elles, comme en Allemagne, et qu'elles ne continueront pas à être sur ce point dans une tutelle injuste et choquante.

portance est égal au nôtre dans le contrat qui nous unit.

Revenons donc enfin de nos erreurs envers elles. Qui sont ces êtres que nous opprimons? Leur sein nous porte et nous nourrit ; leurs mains dirigent nos premiers pas, leur voix tendre nous apprend à bégayer nos premiers mots ; elles essuyent nos premières larmes, nous leur devons nos premiers plaisirs. L'Homme semble confié par la nature à leurs soins éternels ; le berceau de son enfance n'est protégé que par elles, et souvent leur pitié bienfaisante enferme encore ses restes dans le tombeau.

NOTES.

SUR LES MARIAGES
chez les différents peuples.

Le mariage est une des institutions qui, chez les différents peuples, a éprouvé le plus de changements.

Dans les premiers siécles du monde, un Homme marquait avec une pierre le terrein qu'il voulait cultiver; il s'appropriait une Femme en la conduisant sous sa tente, et lui faisant promettre de l'aider à élever leurs enfants. Voilà à quoi se bornaient les cérémonies du mariage.

Chez les premiers Romains, une Femme et un Homme vivaient ensemble sans nul engagement, et l'habitude de ce commerce les unissait par l'impossibilité de se passer, l'un de l'autre.

Chez les Calmouks, ils s'épousent pour une année. Si la Femme devient grosse, ils continuent une autre année.

Il n'est presque point de pays où, dans la cérémonie du mariage, on n'ait adopté

l'usage des pièces de monnaie qu'on donnait à la mariée, comme garant de cette espèce de marché que l'on faisait, en vendant une fille à une autre famille.

Les Egyptiens attribuaient l'invention du mariage à Minos, leur premier souverain.

Les Assyriens avaient une forme toute particulière pour marier leurs filles.

Une fois par année, ils rassemblaient les filles nubiles, et les mettaient à l'encan. La concurrence des Hommes opulents portait le prix à des sommes considérables qui, déposées dans une caisse publique, servaient à marier les filles moins jolies, et par conséquent moins recherchées. Plus la fille était laide, plus la dot était forte, pour engager les Hommes intéressés à l'épouser. Il n'y avait pas d'autre cérémonie, pour la celébration, qu'un repas où l'epoux, rassemblant ses amis, les prenait à témoins qu'il avait rempli les conditions du marché On croit cependant que les Assyriens instituèrent un tribunal destiné à régler les mariages, et à en faire observer les règlements et conditions. Dans l'antiquité, presque tous les peuples contemporains ne nous ont laissé aucune trace, d'autres cérémonies relatives aux mariages, que les repas et les fêtes.

Quelques auteurs citent une particularité : c'est que les amis présentaient aux nouveaux mariés une corbeille remplie de glands mêlés avec du pain, en mémoire du temps où la terre produisait sans culture.

C'est sûrement par cette même idée que les Romains répandaient des noisettes sur la table des mariés.

A Athènes, quand les vierges devenaient nubiles, elles allaient à un village des environs, demander pardon à la statue de Diane, d'avoir l'envie de se marier, et solliciter en même temps la permission de perdre leur virginité. Communément on sacrifiait des victimes avant les mariages : on avait soin de jeter le fiel derrière l'autel, pour prouver qu'il n'en fallait jamais dans cette union.

Toujours superstitieux, les anciens ne voyaient pas impunément un vautour enlever, pendant le sacrifice, une partie des viandes sacrées. Le mariage était souvent rompu, et toujours différé. L'apparition subite de deux tourterelles, était le présage le plus heureux. N'en voyait-on qu'une, on croyait que le mariage ne réussirait pas. De là mille supercheries chez les Grecs. Un homme intéressé à rompre un mariage, portait une tourterelle sous son manteau,

et la lâchait à l'instant du sacrifice. Les têtes de ces fameux guerriers, de ces philosophes célèbres étaient susceptibles de se frapper par ces absurdes présages.

Les Athéniens conduisaient la mariée chez son mari sur un char dont on brûlait l'essieu, quand elle en était descendue, pour prouver qu'elle n'avait plus la liberté de s'en retourner. Le père lavait les pieds à la mariée avec l'eau de la fontaine *de Callirhoé*. De là, on la menait au lit nuptial, en allumant plus ou moins de flambeaux, selon sa naissance. Sa mère attachait son ruban de tête à l'une des torches; alors on se retirait, et les garçons faisaient un grand bruit à la porte, pour que l'on n'entendît pas ce qui se passait dans la chambre. Ainsi se mariaient les Grecs.

Il y avait chez les Romains trois espèces de mariages, que l'on contractait différemment. *La conferration*, *la coëmption* et *le service.*

On appelait conferration, la manière dont on mariait les pontifes et les prêtres. Cette cérémonie consistait à faire manger aux nouveaux époux des gâteaux faits d'eau, de sel et de froment, dont on offrait quelques morceaux aux divinités favorables aux mariages.

Les époux célébraient eux-mêmes la seconde espèce de mariage appelée cœmption, en s'engageant mutuellement leur foi, par le don mutuel d'une pièce de monnaie.

La troisième espèce de mariage, appelée service, était le résultat du hasard. Lorsque du commerce de deux personnes, il naissait un enfant, et que ces deux individus se décidaient à vivre ensemble, leur seul consentement mutuel légitimait le mariage.

Selon quelques auteurs, en Ecosse, encore aujourd'hui, un Homme qui épouse une Femme au lit de la mort, légitime tous ses enfants sans autre formalité.

En Hollande, disent les mêmes historiens, et dans une partie de l'Allemagne, on suit le même usage, avec la différence que l'on exige que tous les enfants soient présents à la cérémonie.

Dès qu'on était convenu du mariage par cœmption ou conferration, on consultait les augures, afin qu'ils déclarassent la volonté des dieux, et qu'ils indiquassent un jour favorable pour la célébration. Lorsqu'on avait signé le contrat, les parents y mettaient leur cachet. On déposait la dot de la fille entre les mains d'un des augures, et son futur lui envoyait un anneau de fer.

Le jour de la célébration, il était d'usage, lorsqu'on coiffait la mariée, de lui partager avec la pointe d'une lance, les cheveux en six tresses à la manière des vestales, pour l'avertir qu'elle devait toujours être vestale pour tout autre que son mari. On lui posait sur la tête une couronne de verveine, mêlée de quelques autres herbes qu'elle avait cueillies elle-même. Par-dessus la couronne, elle portait quelquefois un voile, et chaussait des souliers de même couleur, montés sur de très-hauts talons.

Dans l'ancienne Rome, les deux époux plaçaient sur leur col, au moment du mariage, un jonç nommé *conjugium*, d'où nous avons tiré le mot *conjugal*. Depuis on n'a point encore inventé un emblème aussi parfait de l'état du mariage. Il etait aussi d'usage que les jeunes filles feignissent, dans cette occasion, de la répugnance à sacrifier leur virginité, et fissent difficulté de quitter les bras de leur mère. Des petits garçons, au nombre de cinq, après avoir été lavés et parfumés, portaient chacun une torche allumée en l'honneur des cinq divinités du mariage, Jupiter, Junon, Vénus, Diane et Suada, déesse de la persuasion. Deux enfants conduisaient la mariée dans la maison de son époux, et l'on portait derrière elle une quenouille, un fuseau et un

coffre qui renfermait sa toilette. Lorsqu'elle arrivait à la porte qu'elle trouvait ornée de guirlandes, de fleurs et de verdure, on lui présentait du feu et de l'eau, et on lui demandait en même temps son nom. A cette question, la mariée répondait *Caïa*; c'est-à-dire qu'elle promettait d'imiter la fameuse *Caïa Cecilia*, qui s'était faite une grande réputation par ses vertus domestiques et conjugales. Avant qu'elle entrât dans la maison, on arrosait la fiancée d'eau lustrale, afin que son mari la trouvât dans toute sa pureté. Elle posait aussi sur la porte un morceau d'étoffe de laine, et la frottait avec de l'huile ou la graisse de quelque animal. On la portait ensuite dans la maison, parce que les augures prétendaient qu'il lui arriverait malheur si elle touchait imprudemment le seuil de la porte. Immédiatement après, on présentait à la nouvelle épouse toutes les clefs de la maison, et pour siége une peau de mouton qui n'était point tondue, afin de l'avertir qu'elle devait dorénavant s'en servir pour fabriquer les vêtements de sa famille. Dès que les deux époux étaient rentrés dans leur chambre, le marié jetait des noix aux petits enfants, avant que la compagnie se retirât, et les Hommes chantaient des

vers pour prévenir l'effet des charmes et des sortiléges.

Pour ménager la modestie de l'épouse, on ne laissait point de lumière dans la chambre nuptiale, et cette précaution pouvait également empêcher que le marié n'aperçût les imperfections corporelles de son épouse.

Le lendemain, le marié donnait un repas. La nouvelle épouse y paraissait avec lui sur le lit nuptial, et le traitait publiquement avec une familiarité qui n'annonçait point le regret d'avoir perdu sa virginité. Elle mettait ordinairement si peu de réserve dans sa conversation que lorsqu'en d'autres circonstances une Femme parlait indécemment, on disait proverbialement à Rome : *Elle parle comme une nouvelle mariée.*

A Rome, un époux qui trouvait sa Femme en adultère, pouvait disposer de sa vie. De son côté, un enfant posthume de dix mois, pouvait être reconnu, si la mère le voulait, et l'empereur Adrien étendit à onze mois cette inexplicable indulgence.

Il est assez piquant d'observer que les Barbares qui renversèrent l'empire romain, avaient à peu près les mêmes mœurs relativement aux Femmes. Ils mariaient leurs

vierges sous des pavillons en signe de modestie, et les veuves en plein air.

Chez les anciens, les mariages se firent longtemps sans le ministère des prêtres : on se mariait dans les cours de justice en présence des magistrats et des parents. Enfin Soter, cinquième évêque qui occupa le siége de Saint-Pierre, imagina qu'il donnerait plus de poids au clergé en le faisant intervenir dans un nœud solennel, et publia qu'aucune Femme ne pourrait, à l'avenir, être légitimement mariée que par un prêtre.

Selon quelques auteurs, sous Cromwel même, en Angleterre, les juges de paix mariaient sans l'intervention du clergé. A la restauration de Charles II, les prêtres reprirent le droit de célébrer les mariages; mais je ne puis garantir ce fait.

Dans les temps les plus reculés, il paraît que le mariage consistait dans la vente d'une Femme à un Homme. J'ai dit plus haut, dans les notes, que la pièce d'argent ou d'or, que l'on donne encore à la mariée, rappelle cette ancienne coutume. La polygamie et le concubinage reconnus, furent la première base de tous ces genres de tyrannie des Hommes envers les Femmes. Cette tyrannie fut employée sous mille rapports, et la jalousie ne fit que l'augmenter.

On voit chez les Hindous une recherche d'inquiétude rare sur ce point. Quand un mari quittait sa Femme pour quelque temps, ils tressaient ensemble deux branches de *retem*. Si, à son retour, la tresse était restée intacte, l'époux se croyait sûr de la fidélité de sa Femme; mais s'il y avait aperçu le moindre dérangement, il la châtiait de la manière la plus cruelle. Elle alléguait en vain les preuves les plus fortes de son innocence, même les témoins les plus véridiques.

S'il faut en croire quelques anciens auteurs, les Egyptiens, en contractant un mariage, promettaient d'obéir à leur épouse; ce qui ferait présumer que les Femmes avaient, chez ces peuples, la grande voix dans la législation, puisqu'elles ont obtenu ce privilége extraordinaire. Les Femmes des îles Mariannes le possèdent avec plus d'étendue. Tous les meubles, ustensiles de la maison leur appartiennent exclusivement, et le mari ne peut en disposer qu'avec la permission de son épouse. S'il est querelleur, opiniâtre ou dérangé dans sa conduite, elle est autorisée à le punir ou à l'abandonner. Si son mari la surprend en adultère, il peut immoler le galant; mais il ne lui est pas permis de maltraiter sa Femme; si, au contraire, c'est le mari qui est convaincu

d'infidélité, sa Femme a le droit de lui infliger tel châtiment qu'elle juge à propos; et pour exécuter sa vengeance, elle assemble toutes les Femmes du voisinage. Armées de lances, et coiffées des bonnets de leurs maris, elles s'avancent vers l'habitation du coupable, arrachent ses plantations, saccagent ses grains; et après avoir fait le dégât en dehors, elles entrent comme des furies dans la maison qu'elles détruisent. Malheur au maître, s'il n'a pas eu le temps de prendre la fuite! Mais quand même une Femme n'aurait pas à se plaindre de son mari, lorsqu'il cesse de lui plaire, elle se plaint à ses parents, et leur déclare qu'elle ne veut plus vivre avec lui.

Un écrivain du dernier siécle prétend que lorsque le grand seigneur donne sa sœur ou sa fille en mariage, il leur adresse le discours suivant : « Je vous donne cet Homme pour qu'il soit à l'avenir votre esclave; et s'il lui arrive de vous offenser ou de vous désobéir, abattez-lui la tête avec ce cimeterre. » Cet auteur ajoute que la princesse porte toujours ce sabre à son côté, comme un symbole de son autorité.

Dans d'autres pays, les lois autorisent les maris à punir eux-mêmes l'inconstance de leurs Femmes. En Suède et en Danemarck, le mari qui surprenait sa Femme en adul-

tère, pouvait impunément la tuer, et ravir au séducteur les moyens de retomber dans sa faute. Parmi quelques tribus de Tartares, les maris sacrifient souvent la vie de leur Femme au plus léger soupçon d'infidélité; et il n'en fallait pas davantage à quelques chefs des Orientaux, pour faire enterrer jusqu'au menton leurs Femmes et leurs concubines, qui mouraient dans une longue et douloureuse agonie. Lorsque le grand seigneur soupçonne quelqu'une de ses Femmes, il la fait coudre dans un sac, et jeter dans le canal. Chez les Germains, lorsque le mari surprenait sa Femme en adultère, il lui coupait les cheveux en présence de ses parents, la chassait toute nue hors de sa maison, et la poursuivait à coups de fouet dans les rues de la ville. Les Chinois, dont le sentiment de l'honneur est moins vif, vendent flegmatiquement leur épouse infidelle à des marchands d'esclaves. Dans la Louisiane, au Pégu, à Siam, à Camboge et dans la Cochinchine, l'adultère est, au contraire, une distinction honorable. Les habitants offrent leurs épouses aux étrangers et s'offensent du refus de s'en servir, comme d'une insulte faite aux charmes de leurs Femmes.

Hérodote fait mention d'un peuple, nommé *Gendanes*, dont les Femmes faisaient

gloire de leur impudicité. L'usage de leur pays les autorisait à ajouter un falbala ou bordure à leur vêtement, pour chaque nouvel amant, qui sacrifiait avec elles au dieu de Cythère; et celle qui portait le plus grand nombre de ces bordures, était la plus enviée de son sexe et la plus admirée du nôtre.

Si cet usage révolte à la fois et la raison et la décence, au moins avait-il une sorte de conséquence qu'on ne trouve pas dans la conduite des Hommes de ce siécle qui employent tous les genres de séduction pour corrompre les Femmes, en passant leur vie à les calomnier.

FIN.

NOTICE

DES OUVRAGES NOUVEAUX

Publiés chez TREUTTEL *et* WÜRTZ, *libraires à Paris, quai Voltaire, n.° 2, et à Strasbourg, grand'rue, n.° 15.*

N. B. *Le premier prix est celui pour Paris; le second, après le tiret —, est celui des ouvrages rendus franc de port par la poste jusqu'aux frontières de la république.*

PRÉCIS historique de la révolution française; — CONVENTION nationale, par *Lacretelle* jeune, 2 gros vol. in-18. avec 4 grav., par *Duplessi-Bertaux*, 1803. 10 fr. — 12 fr.
Papier vélin, figures avant la lettre. 15 fr. — 17 fr.
Avec les eaux fortes. 20 fr. — 22 fr.

— Du même ouvrage; — ASSEMBLÉE législative, par *Lacretelle* jeune, 1 gros vol. in-18. avec deux gravures, par *Duplessi-Bertaux*, 1801. 4 fr. — 5 fr.
Papier vélin, figures avant la lettre. 6 fr. — 7 fr.
Avec les eaux fortes. 10 fr. — 11 fr.

— Du même ouvrage; — ASSEMBLÉE constituante, par *Rabaut de Saint-Etienne*, troisieme édition 2 vol. in-32 fig. 1 fr. 50 c. — 2 fr.
Papier vélin. 3 fr. — 3 fr. 50 c.

MANUEL du Muséum français, ou description analytique et raisonnée de chaque tableau, avec une gravure au trait; tous classés par *Ecoles*, et par *OEuvres* des grands maîtres, par F. E. T. M. D. L. I. N., format in-8. première livraison. — ŒUVRE du Poussin, de l'Ecole française, avec 19 gravures. 3 fr. — 4 fr.

— Seconde livraison. — ŒUVRE du Dominiquin, de l'Ecole italienne, avec 20 gravures. 3 fr. — 4 fr.

— Troisième livraison. — ŒUVRE de Rubens, de l'Ecole flamande, avec 48 gravures. 9 fr. — 10 fr. 50 c.

Cet ouvrage se continue exactement; chaque livraison offrira l'œuvre d'un grand maître; on alternera les écoles.

CATALOGUE systématique des livres nouveaux en tous genres, cartes géographiques, gravures, et œuvres de musique publiés en France dans le cours de l'année 1802. 1 fr. 20 c. — 1 fr. 50 c.

— Des livres publiés dans les années 1798, 1799, 1800, 1801.

JOURNAL d'un voyage en Allemagne, fait en 1773, par J. A. H. *Guibert*, de l'ancienne académie française (auteur de l'*Essai général de Tactique*), ouvrage posthume, publié par sa veuve; précédé d'une notice historique sur la vie de *Guibert*, par le C. *Toulongeon*, 2 vol. in-8. avec deux gravures. 7 fr. 50 c — 10 fr.

FRAGMENTS d'un voyage en Afrique, fait en 1785, 1786 et 1787, dans les contrées occidentales de ce continent, par le C. Meinr. Xavier *Golberry*, 2 forts vol. in-8 avec trois cartes et plans, et quatre tableaux, gravés sur les dessins originaux faits par l'auteur en Afrique, an X. 15 fr. — 19 fr.

Il en a été tiré un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin. 30 fr. — 34 fr.

GLI Animali parlanti, poema epico in ventisei canti, di Giambatista Casti. *Vi sono in fine aggiunti quattro apologhi del medesimo autore*, 3 vol. in-8., de l'imprimerie de *Didot* jeune, sur papier grand raisin pâte vélin, an X. 24 fr. — 30 fr.

Il en a été tiré un petit nombre d'exemplaires sur papier grand raisin vélin superfin; prix, cartonné. 39 fr. — 45 fr.

ŒUVRES diverses de P. L. *Lacretelle* aîné. — MÉLANGES de philosophie et de Littérature, 3 vol. in-8. d'environ 550 pag. chacun, an X. 15 fr. — 29 fr.

Il en a été tiré un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin. 30 fr. — 35 fr.

TABLEAU des Etats danois, considérés sous les rapports du mécanisme social; par Jean-Pierre *Catteau* (auteur du *Tableau général de la Suède*, etc.) 3 vol. in-8. avec une grande et belle carte, an X. 15 fr. — 19 fr.

Sur papier vélin. 30 fr. — 34 fr.

TABLEAU général de la Russie moderne, et situation de cet empire au commencement du dix-neuvième siécle, par V. C*** (continuateur de l'*Abrégé des Voyages*) 2 vol. in-8. avec 2 cartes géograph. an X. 9 fr. — 11 fr.

ETAT commercial de la France au commencement du dix-neuvieme siécle; des anciennes erreurs du commerce et des améliorations dont il est susceptible; par le C. *Blanc de Volx* (auteur du *Coup-d'œil politique sur l'Europe*, etc. etc.) 3 vol. in-8., an XI. 12 fr. — 15 fr.

ESSAI sur le commerce général des nations de l'Europe, avec un tableau du commerce particulier de la Sicile, par *Scrofani*, in-8., an X. 1 fr. 50 c. — 2 fr.

DE L'ESPRIT public, par le C. F. E. *Toulongeon*, br. in-8. de 24 pag., an X. 40 c. — 50 c.

MÉMOIRES historiques et politiques du règne de Louis XVI, depuis son mariage, jusqu'à sa mort; ouvrage composé sur des pièces authentiques, fournies à l'auteur, avant la révolution, par plusieurs ministres et hommes d'état, et sur les pièces justificatives recueillies, après le 10 août, dans les cabinets de Louis XVI, à Versailles et au château des Tuileries, par J. L. *Soulavie* aîné; 6 vol. in-8. d'environ 500 pages chacun, avec sept tableaux et trois grandes planches gravées, représentant 114 portraits des personnages remarquables de ce règne, an X. 30 fr. — 39 fr.

LETTRE sur la campagne du général Macdonald, dans les Grisons, commencée dans le mois de thermidor an VIII (août 1800), et terminée par le traité de Lunéville du 20 pluviose an IX (9 février 1801); par Philippe *Ségur*, officier d'état-major, in-8., an X. 1 fr. 50 c. — 2 fr.

MÉMOIRES sur la dernière guerre entre la France et l'Espagne, dans les Pyrénées occidentales, par le C. *B****, avec une carte topographique et militaire, 1 vol. in-8., an X. 4 fr. — 5 fr.

PRÉCIS sur la défense, relative au service de campagne, à l'usage de l'officier d'infanterie, par le C. *Fossé*, ex-lieutenant-colonel, in-18, an X. 75 c. — 1 fr.

LETTRE sur l'inscription égyptienne de Rosette, adressée au C. Sylvestre de Sacy, par J. D. *Akerblad*, in-8.,

de l'imprimerie de la République ; avec deux planches gravées. 4 fr. — 4 fr. 50 c.

Inscriptionis Phœniciæ Oxoniensis nova interpretatio, auctore J. D. Akerblad, *è typographia Reipublicæ*, in-8., avec une planche gravée. 2 fr. — 2 fr. 25 c.

Monument de l'empereur Yu, ou la plus ancienne inscription de la Chine, suivie de 32 différentes formes des plus anciens caracteres tirés des tombeaux, marbres, sceaux, monnaies, tablettes de bambou, tambours de pierre, vases de metal, cloches et autres anciens monuments de ce vaste empire, et publiés à Pekin; avec quelques remarques sur la figure de ces caractères, sur la traduction chinoise et sur différents autres points, par J. *Hager* (*chargé par le gouvernement de la confection du dictionnaire chinois*), un vol. grand in-fol., de l'imprimerie de *Didot* l'aîné, sur papier grand raisin vélin superfin double, an X. 36 fr. — 42 fr.

Histoire de France depuis la révolution de 1789, écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains, recueillis dans les dépôts civils et militaires, par le C. F. Em. *Toulongeon*, avec cartes et plans. Tom. 1 et 2 gr. in-8., de l'imprimerie de *Didot* jeune, an IX. 12 fr. — 16 fr.

— Le même ouvrage in-4. 15 fr. — 20 fr.

Lettres de la Vendee, écrites en fructidor an 3, jusqu'au mois de nivose an 4. Trait historique, par madame E. T***, 2 vol. in-12, fig., an. X. 3 fr. — 4 fr.

Hermann et Dorothée, poëme de Gœthe, traduit par *Bitaubé*, de l'Institut national, 2 vol. in-18, papier commun, an IX. 1 fr. — 1 fr. 50 c.

— Le même ouvrage, sur grand papier vélin, fig. avant la lettre, pour faire collection avec les stéréotypes du même format. 5 fr. — 6 fr.

Voyage en Grèce, de *Xavier Scrofani*, sicilien, fait en 1794 et 1795; traduit de l'italien, avec une carte générale de la Grèce ancienne et moderne, et dix tableaux de commerce, 3 vol. in-8., an IX. 8 fr. — 10 fr.

Essai sur l'état actuel de l'administration des finances et

de la richesse nationale de la Grande - Bretagne, par *Fréd. Gentz*, in-8., an IX. 3 fr. — 4 fr.

Botanique pour les femmes, par *Batsch*, traduction libre de l'allemand, par le cit. *Bourgoing* (aujourd'hui ambassadeur en Suède), un vol. in-8. avec 101 fig. coloriées, an IX. 6 fr. — 7 fr.

Histoire de Pierre III, empereur de Russie, imprimée sur un manuscrit trouvé dans les papiers de M. de *Montmorin*, et composée par un agent secret de Louis XV, à la cour de Saint-Pétersbourg; suivie de l'histoire secrète des amours et des principaux amans de *Catherine* II; par l'auteur de la vie de *Frédéric* II; 3 vol. in-8.; avec fig., an VII. 10 fr. — 14 fr.

Grammaire analytique et pratique de la langue allemande, par *Goebel;* deuxième édition in-8. 3 fr. — [illegible] fr.

Recueil d'histoires instructives et amusantes, suivies d'un choix d'idylles de *Gesner*, en français et en allemand à l'usage des deux nations, in-8. 2 fr. 50 c. — 3 fr. 50 c.

Institution des enfants ou conseils d'un père à son fils, traduction libre du latin de *Muret* en vers français, par François (*de Neufchâteau*); accompagnée d'une traduction en vers allemands, à pages de regard, et suivie de l'original latin. Petit vol. in-12. à l'usage des maisons d'éducation. 40 c. — 50 c.

Journal général de la littérature de France, ou indicateur bibliographique et raisonné des livres nouveaux en tous genres, cartes géographiques, estampes et œuvres de musique, qui paraissent en France, classés par ordre de matieres, année 1803, un cah. par mois. — 14 fr.

— La collection complète des cinq premieres années 1798, 1799, 1800, 1801, 1802. Franc de port, 70 fr.

Journal général de la littérature étrangère, ou indicateur bibliographique et raisonné des livres nouveaux en tous genres, cartes géographiques, estampes et œuvres de musique, qui paraissent dans les divers pays étrangers, classés par ordre de matières, an XI, un cahier par mois. Souscription pour l'année, fr. de p. — 21 fr.

— Du même journal, la collection des deux premières années, IX et X (1801, 1802.) Franc de port, 42 fr.

* * *

MÉNALES pittoresques et historiques des paysagistes, collection de gravures au trait et à l'acqua-tinta d'après les meilleurs ouvrages connus ou inédits des peintres paysagistes anciens et modernes, accompagnées de notes sur la vie des peintres, le mérite de leurs ouvrages et les principes de l'art, par *Bacler Dalbe*, format grand in-4.

Il paraît de cet ouvrage tous les mois (à dater de janvier 1803) une livraison de six planches avec la description. Prix pour l'année, 48 fr.; pour six mois, 24 fr., et pour trois mois, 12 fr. — 57 fr. — 28 fr. 50 c. — 14 fr. 25 c.

MÉMORIAL topographique et militaire du dépôt général de la guerre, publié par ordre du ministre, in-8.

Il paraît de cet ouvrage à peu près tous les mois, depuis vendémiaire an XI (octobre 1802) un volume d'environ 200 pages avec gravures, Prix des 3 vol. publiés, 10 fr. 50 c. — 13 fr. 50 c.

LES LILIACÉES, par J. P. *Redouté*, grand in-folio, papier vélin avec figures coloriées; chaque livraison, 36 fr. — 42 fr.

Cet ouvrage qui comprendra toute la famille des *Liliacées*, est de la plus belle exécution; les livraisons sont composées de six planches et du texte y relatif; les quatre premières livraisons paraissent; les suivantes seront publiées de six semaines en six semaines sans interruption.

JARDIN de la Malmaison, par E. P. *Ventenat*, de l'Institut national de France, grand in-folio sur papier vélin, dit nom de Jésus, tiré à 200 exemplaires seulement.

Cet ouvrage qui contiendra la description des plantes du jardin de la Malmaison, enrichi, par les soins de madame Bonaparte, des plantes les plus rares des quatre parties du monde, paraîtra par livraisons de six plantes, coloriées d'après les peintures et sous la direction du

C. *Redouté*, auteur des *Liliacées*. La première livraison sera publiée en avril 1805, et les suivantes de deux en deux mois. Prix de chaque livraison. 40 fr. — 48 fr.

DESCRIPTION des plantes nouvelles et peu connues du jardin de M. Cels, par E. P. *Ventenat*, en 10 livraisons, formant 100 planches avec leur description, format grand in-4. 150 fr. — 175 fr.

VOYAGE pittoresque de Scandinavie, composé de 24 planches représentant des vues de la Laponie, etc., les premières qui aient été gravées, accompagnées de descriptions, petit in-folio. *Londres*, 1802, sur papier ordinaire. 60 fr. — 66 fr.

Sur grand papier. 80 fr. — 86 fr.

CHOIX de quatre vues pittoresques de la Scandinavie, dessinées par *Pavelsen*, *Belanger*, *Acerbi* et *Lorenzen*, gravées par *Mérigot*, format in-folio imperial, de 14 et demi pouces de hauteur sur 20 et demi de largeur. *Londres*, 1802, en noir. 50 fr. — 56 fr.

— Les mêmes, coloriées par *Vanlerberghe*. 100 fr. — 108 fr.

(Ces quatre vues exécutées à Londres par les premiers artistes, sont: 1.° Vue de la chute d'eau, appelée la petite *Leer-Foth*, dans le voisinage de Dromthem, ville de la Norwège septentrionale; 2.° Vue de Tornéo, éclairée par le soleil à minuit, en juin; 3.° Vue de Silke-Saugen, près de la chute d'eau de Hœnefoth, dans la Norwège méridionale; 4.° Vue du Sond, prise au-delà du château de Cronebourg).

VUES pittoresques, au nombre de six, des glaciers de la Savoie et de la Suisse, format in-fol. impérial, de 9 pouces de hauteur, sur 26 de largeur. *Londres*, 1802, en noir. 150 fr. — 160 fr.

— Les mêmes, coloriées par *Vanlerberghe*. 300 fr. — 310 fr.

(Ces six vues dessinées sur les lieux, par *Chatelet*, et gravées par *Mérigot*, sont peut-être ce qu'il y a de plus beau et de plus fini de tout ce qui a paru jusqu'ici sur les glaciers; elles représentent: 1.° Vue de la source du Rhône et du glacier d'où il sort; 2.° Vue de la source de l'Arve; 3.° Vue du torrent de la Lutschinen, en Suisse, et des glaciers d'où il sort; 4.° Vue des

glaciers et du lac de Kandersteig; 5.° Vue de la source de l'Arveiron; 6.° Vue de la source du Trient et du glacier d'où il sort).

VOYAGE pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Egypte, enrichi d'estampes, cartes et plans, d'après les dessins de *Casas*, grand in-folio, papier vélin, livraisons 1 à 24. Prix de chaque. 30 fr. — 35 fr.

Avant la lettre. 45 fr. — 50 fr.

VOYAGE pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie, enrichi d'estampes, cartes et plans, d'après les dessins de *Casas*, grand in-folio, treizième et quatorzième livraisons, qui complètent l'ouvrage. Chaque livraison. 15 fr. — 18 fr.

Sur papier vélin. 25 fr. — 30 fr.

L'ouvrage complet, sur papier ord. 210 fr. — 230 fr.

Sur papier vélin. 350 fr. — 380 fr.

TABLEAUX historiques de la révolution française, contenant 208 gravures des différentes scènes de la révolution depuis l'assemblée des notables, jusqu'au 18 brumaire, avec autant de discours historiques, et les portraits des personnages les plus remarquables; 3 vol. in-folio, sur papier vélin. 648 fr. — 720 fr.

Cet ouvrage fruit de douze années de travail, et publié par livraisons successives au nombre de 108, est aujourd'hui terminé. Les gravures sont faites par les premiers artistes de la capitale, et le texte composé par les écrivains les plus distingués, et imprimé, par *Didot* l'aîné.

Les personnes qui n'ont pas la collection complète, pourront se procurer séparément les cahiers qui leur manquent.

RÉVOLUTION française; ou analyse complète du Moniteur, de 1787 à 1799; accompagnée d'une table alphabetique des hommes et des femmes qui ont joué un rôle, avec l'indication sommaire des faits qui les concernent 7 vol. in-4. 120 fr. — 144 fr.

— Le même ouvrage en 5 vol. in-folio. 120 fr. — 144 fr.

On peut ajouter à cet ouvrage la collection des portraits, ci-apres :

COLLECTION de portraits des personnages les plus célèbres de la révolution française, peints et gravés par les meilleurs artistes, et publiée par *Auber* ; ouvrage complet en 20 livraisons ou 60 planches, avec une notice biographique et historique. Prix in-folio, 120 fr. — 1 0 fr.

— La même, format in-4 120 fr. — 130 fr.

Cette collection est disposée à pouvoir être réunie à l'ouvrage ci-dessus; prix des deux ouvrages. 240 fr. — 278 fr.

HISTOIRE de la mesure du temps, par les horloges, par *Ferdinand Berthoud* (de l'Institut national, etc, etc.), 2 vol. in-4. avec 23 planches, an XI. 32 fr. — 40 fr.

COLLECTION des mémoires statistiques de la France, envoyés au gouvernement par les préfets, et publiés par ordre du ministre de l'intérieur : in-8. — On vend séparément la statistique de chaque département. Il en paroit cahiers.

RECUEIL de mémoires sur les établissements d'humanité, publié, par Adr. *Duquesnoy*. Il en paraît 30 numéros. 50 fr. — 66 fr.

HISTOIRE des pauvres, par Th. *Ruggles*, publiée en français, par Adr. *Duquesnoy*, 2 vol. in-8., an X. 8 fr. — 10 fr. 50 c.

APERÇU statistique des états de l'Allemagne, par J. D. A. *Hœck*, publié en français, par Ad. *Duquesnoy* ; un vol. in fol. composé de 33 tableaux, an IX. 12 fr. — 15 fr.

LA Messiade de Klopstock, poëme en 20 chants, par madame de *Kourzrock*, 3 vol. in-8. an IX. 9 fr. — 12 fr.

DESCRIPTION historique et géographique de l'Indostan, par J. *Rennel*, traduit de l'anglais sur la septième édition, avec des additions, par *Castera*, 3 vol. in-8. et un Atlas, in-4. 21 fr. — 27 fr.

VIE de *Laurent* de *Médicis*, surnommé le *Magnifique*; traduit de *Will. Roscoë*, par Fr. *Thurot*, 2 gros vol. in-8., an VII. 9 fr. — 12 fr.

VOYAGE de la Pérouse autour du Monde, pendant les années 1785, 1786, 1787 et 1788, rédigé par le C. *Mi-*

let-Mureau, 4 vol. in 4. et un atlas grand in-folio. *Paris*, de l'imprimerie de la République, an VI.

Exemplaires avec fig. après la lettre. 120 fr, — 150 fr.
Papier satiné. 130 fr. — 160 fr.
Exemplaires avec fig. avant la lettre. 180 fr. — 210 fr.
Papier satiné choisi. 200 fr. — 230 fr.

GUIDE des voyageurs en Europe, par M. *Reichard*; nouvelle édition revue et augmentée, avec six cartes itinéraires et les plans de Londres, de Paris, de Vienne et de Pétersbourg, 2 gros vol. in 8., divisés en 8 parties. *Weimar* 1802. 36 fr. — 42 fr.

RECUEIL des principaux traités d'alliance, de paix, de trèves, de neutralité, de commerce, de limites, d'échange, etc., conclus par les puissances de l'Europe tant entre elles, qu'avec les puissances et états, dans d'autres parties du monde, depuis 1761 jusqu'à présent; par M. de *Martens*, 7 vol. in 8., et 2 vol. de supplément, en tout 9 vol. *Goettingue*, 1791 à 1802. 60 fr. — 75 fr.

DU droit naturel civil et politique en forme d'entretiens, par M. *Élie Luzac*, (docteur en droit, et ancien avocat à la cour de Hollande et de West Frise), 3 vol. in-8. *Amsterdam*, 1802. 15 fr. — 18 fr.

TABLEAU des nouveaux règlemens de l'Empire ottoman, composé, par *Mahmud Reis-Effendi*, imprimé dans la nouvelle imprimerie du génie à Constantinople en 1798, suivi de remarques, par J. H. de *Menu*, un vol, petit in-8., avec trois planches. *Berlin* et *Paris*, 1802. 3 fr. 50 c. — 4 fr. 20 c.

DICTIONNAIRE (nouveau) de la langue française et allemande, et allemande et française, par *Schwan*, 7 vol., in-4. et un vol. de supplém. *Manheim*, 1789 à 1798 92 fr. — 120 fr.

DICTIONNAIRE polyglotte de la marine, contenant les divers termes de marine, en huit langues, avec leur explication; accompagné d'une bibliographie générale de la marine, par *Rœding*, 4 vol. in-4., dont un de planches. *Hambourg*, 1794 à 1798. 120 fr. — 144 fr.

DICTIONNAIRE polyglotte d'histoire naturelle, contenant

les divers termes d'histoire naturelle en neuf langues, avec leur explication, par *Phil. Andr. Nemnich*, 3 gros vol. in-4. *Hambourg*, 1793 à 1798. 96 fr. — 120 fr.

PRÉCIS des événemens militaires, ou essai historique sur la guerre présente (par le général *Mathieu Dumas*), avec cartes et plans. Campagne de 1799, n.° XI et XII, contenant la fin de l'histoire de cette campagne, avec une carte et une table raisonnée de tout l'ouvrage, in-8. 4 fr.

Ledit ouvrage complet, formant douze numéros, ou 2 gros vol. in-8., avec cartes et plans (édition de Paris). 21 fr.

NOUVELLE carte du théâtre de la guerre en Italie, par *Bacler Dalbe*, ancien chef du bureau topographique de l'armée d'Italie, 30 grandes feuilles sur papier vélin, publiées en 3 livraisons. 150 fr. — 180 fr.

— Du même ouvrage la continuation et le complément, savoir : le royaume de Naples, la Sicile, la Sardaigne et Malte ; 20 feuilles, de la même échelle, divisées en 2 livraisons. 100 fr — 120 fr.

La première livraison de cette continuation paraît ; la deuxième et dernière paraîtra en avril 1803.

— La même carte complète en 5 livraisons. 250 fr. — 300 fr.

NOUVEL Atlas de la Suisse, levé trigonométriquement, par *Weiss*, en 16 grandes feuilles, sur une échelle d'environ 18 lignes par lieue. 120 fr. — 144 fr.

Ce bel Atlas est aujourd'hui terminé. Les montagnes dites *Glaciers*, y sont imprimées en couleur bleue-de-ciel. Chaque feuille se vend séparément. 9 fr. — 10 fr.

NOUVELLE carte du Tyrol d'après *Anich* et *Hueber*, publiée par ordre et aux frais du gouvernement français, en six grandes feuilles. 50 fr. — 60 fr.

CARTE des États-Unis-d'Amérique, d'après *Arrowsmith*, revue corrigée et considérablement augmentée d'après des matériaux authentiques, et enrichie du plan de *Washington*, par *Tardieu* ; 4 feuilles grand aigle, enluminées. 18 fr. — 24 fr.

PORTRAIT d'Alexandre I.er, empereur de Russie, gravé

par M. Alex. *Tardieu*, d'après le tableau original de M. Kuchelgen, peint à Saint-Pétersbourg, 1803.

Epreuves après la lettre. 12 fr.

Epreuves avant la lettre. 24 fr.

Œuvres de Piranesi, sur l'architecture et les antiquités grecques et romaines. Nouvelle édition, grand in-folio atlantique; le texte italien revu et accompagné de notes, par M. *Visconti*, et la traduction française par le C. *Legrand*.

Cette grande collection d'ouvrages sur l'architecture et les antiquités grecques et romaines, publiée à Rome, et dont les cuivres ont été transférés à Paris, se compose de 18 parties distinctes, formant 23 vol. 1863 fr.

On peut se procurer séparément chaque volume, savoir :

Vol I et IV. Antiquités romaines, 4 vol. Prix, 240 fr.

V. Tombeau des Scipions. 12 fr.

VI. Supplément aux antiquités romaines. 63 fr.

VII. Magnificence de l'architecture des Romains. 84 fr.

VIII. Différents ouvrages d'architecture étrusque, grecque et romaine. 89 fr.

IX. Fastes consulaires et triomphe des anciens Romains. 63 fr.

X. Champ de Mars. 66 fr.

XI. Antiquités d'Albane et du château Gandolfe. 66 fr.

XII, XIII. Vases, candelabres, autels, trépieds, urnes, etc. 220 fr.

XIV. Colonne Trajane, colonne Antonine et Apothéose d'Antonin le pieux. 122 fr.

XV. Ruines de temples grecs à Pœstum. 42 fr.

XVI, XVII. Plan de Rome et du champ de Mars. 12 fr.
Vues de Rome antique et moderne. 250 fr.

XVIII. Choix des meilleures statues antiques. 131 fr.

XIX. Théâtre d'Herculanum. 21 fr.

XX. Différentes manières d'orner les cheminées et toutes les parties des bâtiments. 72 fr.

XXI. Recueil de dessins d'après Guerchin, gravés par *Bartolozzi* et autres artistes. 32 fr.

XXII. Ecole italienne, en 40 feuilles, gravée par *Volpato*, *Cunégo* et autres. 120 fr

XXIII Diverses gravures. 153 fr.

N. B. Le texte de l'ouvrage est sous presse ; le tirage des planches est totalement fini ; on délivrera, à ceux qui le desireront, un catalogue détaillé du contenu de chaque volume. La reliure en carton se paye à part.

Ouvrages sous presse chez les mêmes libraires, pour paraître en Germinal, Floréal et Prairial, an XI. (Avril, Mai et Juin 1803.

Historisch Magazin für den verstand und das Herz (magasin historique pour l'esprit et le cœur); ouvrage de lecture allemande à l'usage de ceux qui etudient cette langue; cinquieme édition, 2 parties, in-8. 3 fr. — 4 fr. 50 c.

— Le même, avec un vocabulaire allemand et français, ouvrage élementaire adopté par les prytanées français et par d'autres éco es nationales, 3 parties in-8. 4 fr. 50 c. — 6 fr. 50 c.

Mémoires nouveaux sur la guerre de sept ans, par M. de *Retzow*, officier général au service de Prusse, traduit de l'allemand; 3 vol. in 8.

Sacontala ou l'anneau fatal, drame traduit de la langue sanskrit en anglals, par sir *W. Jones* (éditeur des *Recherches asiatiques*) et de l'anglais en français, par le C. A. *Brugnière*; avec des notes des traducteurs et une explication abrégée du systeme mythologique des Indiens, traduite de l'allemand de M. *Forster*; un volume in-8.

Recherches asiatiques ou Mémoires de la société établie au Bengale, pour faire des recherches sur l'histoire et les antiquités, les arts, les sciences et la littératu e de l'Asie, traduit de l'anglais par A. *Labaume*, revus et augmentés de notes, pour toute la partie orientale, philologique et historique, par L. *Langlès* ; et pour la partie des sciences exactes et natu elles, par les CC.

Cuvier, *Delambre*, *Lamarck* et *Olivier*, membres de l'Institut national, publiés par A. *Duquesnoy*, grand in-4. premiere livraison, formant 2 vol. in-4., avec un grand nombre de planches. Les autres volumes suivront de près.

HISTOIRE de France depuis la révolution de 1789, écrite d'après les memoires et manuscrits contemporains, recueillis dans les dépôts civils et militaires, par le C. F. E. *Toulongeon*, (de l'Institut national, membre du corps législatif); *seconde* livraison, formant les tomes 3 et 4 de l'édition in-8., et le tome second de l'édition in 4.

ATLAS militaire, pour servir à l'histoire de la dernière guerre entre la France et les puissances coalisées de l'Europe; *première* livraison, composée de plans et cartes (au nombre de 19), indiquant toutes les positions et mouvements respectifs des armées, pendant es deux premieres campagnes, ou depuis le commencement de la guerre, jusqu'à la fin de thermidor an 2 (juillet 1794); accompagnés d'un journal général des opérations militaires prises dans leur ensemble, et d'un journal spécial des mouvements de chaque armée en particulier; un vol. format grand in-4.

Les cartes et plans militaires faisant partie de cette première livraison, sont :

1.° Carte générale du théâtre de la guerre, entre la France et les puissances coalisees, dans les années 1792, 1793 et 1794

2.° Carte des opérations de l'armée du Nord, du 29 avril au 30 octobre 1792.

3.° Carte de la campagne de 1792 (en Champagne), depuis le 22 août jusqu'au 25 octobre 1792.

4.° Carte comprenant : 1.° la campagne dans la Belgique, par le général Dumourier, et sa retraite en France : du 1.er novembre 1792, au 5 avril 1793; 2.° les opérations de l'armée du Nord, des Ardennes et de la Moselle, et de Sambre et Meuse, du 5 avril 1793, au 28 juillet 1794 (9 thermidor an 2).

5.° Expédition en Hollande, par le général Dumourier, en février et mars 1793.

6.° Carte de la campagne d'entre Saare et Moselle, par le général Beurnonville, du 8 novembre, au 25 décembre 1792.

7.° Carte pour les armées du Rhin, de Rhin et Moselle, depuis le mois de mai 1792, jusqu'au 9 thermidor an 2.

8.° Une petite carte pour l'expédition du général Custine, sur la rive droite du Rhin, en 1792.

9.° Carte pour l'armée des Alpes et d'Italie, jusqu'au 9 thermidor an 2.

10.° Carte pour l'armée des Pyrénées orientales, du 20 mars octobre 1793, jusqu'au 9 thermidor an 2.

11.° Carte pour l'armée des Pyrénées occidentales, du 20 mars 1793, jusqu'au 9 thermidor an 2.

12.° Une petite carte de Saint Domingue.

13.° Plan de l'affaire de Valmy, du 20 septembre 1792.

14.° Plan de la bataille de Jemmapes, donnée le 6 novembre 1792.

15.° Plan de la bataille de Nerwinde, donnée le 28 mars 1793.

16.° Plan de la bataille de Hondschoott, donnée le 8 septembre 1793.

17.° Plan de la bataille de Wattigny, donnée le 16, 17 et 18 octobre 1793 (24, 25 et 26 vendémiaire an 2.)

18.° Plan de la bataille de Fleurus, donnée le 26 juin 1794 (8 messidor an 2.)

19.° Plan pour la reprise de Toulon.

Ces diverses cartes et plans militaires sont dressés par le C. *Schneider*, capitaine-ingénieur-topographe du dépôt général de la guerre, à Paris.

